

LE CAPITAINE BELLE-HUMEUR



PAR

PAUL SAUNIÈRE



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 45-47-49, GALERIE D'ORLÉANS

1878

Tous droits réservés.

LIBRAIRIE DE E. DENTU, EDITEUR

DU MÊME AUTEUR

L'Agence Aubert. 2 vol.	6 »
Les Chevaliers du Saphyr, 1 vol.	3 50
Deux Rivaies. 1 vol.	3 50
Flamberge, 2 vol.	6 »
Le Lieutenant aux gardes, 1 vol.	3 »
Le Prince Gachemire, vol.	3 »
Mamzell' Rossignol, 2 vol.	6 »
Un Gendre à tout prix, 1 vol.	1 »

PARIS. – IMPRIMERIE DE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 1.

LE CAPITAINE
BELLE – HUMEUR

PAR

PAUL SAUNIÈRE



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LI B RA AIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PA LAIS-ROYAL, 15-17-19. GALERIE D'ORLÉANS

1878

Tous droits réservés.

LE CAPITAINE BELLE-HUMEUR

PREMIÈRE PARTIE DÉBUTS A LA COUR

I

Parmi les plages déshéritées que l'Océan baigne de ses flots tumultueux, nulle n'offre un coup d'œil plus aride que celle qui s'étend de l'extrême embouchure de la Loire au Pouliguen.

Des sables amoncelés au milieu desquels poussent à peine quelques touffes de chiendent, une surface désolée que le vent dessèche ; un terrain sans consistance et qui fuit sous vos pas ; une chaleur tropicale qu'augmente encore la réverbération du soleil pendant l'été ; une bise glaciale pendant l'hiver ; tels sont les moindres désagréments que vous auriez à subir, s'il vous prenait envie de parcourir à pied, en longeant la côte, les vingt kilomètres qui s'étendent devant vous avant d'arriver au Pouliguen.

A l'époque qui nous occupe, au mois de mai 1714, le Pouliguen n'était pas la petite ville coquette que l'on aperçoit aujourd'hui. C'était un village presque exclusivement habité par les paludiers et par les pêcheurs.

Médiocrement abrité des vents de sud-ouest et formé par un caprice de la mer, le port n'était alors, à vrai dire, qu'un immense trou. Chaque marée montante venait le remplir, chaque marée basse le laissait complètement à sec.

Quelques barques de pêche appartenant aux habitants de ce petit village venaient seules se réfugier dans l'asile que la nature avait creusé. Ces barques étaient au nombre de dix ou douze. L'une d'elles se faisait remarquer par ses formes gracieuses, sa ligne d'eau irréprochable, son extrême propreté et sa mâture légèrement inclinée vers l'arrière.

A bord de cette barque, une certaine animation indique des préparatifs de départ. Les voiles sont prêtes et semblent attendre le moment de l'appareillage. Les amarres ne sont pas encore larguées, mais deux hommes vigoureux sont là, prêts à obéir au moindre commandement.

Un jeune et beau garçon, à la physionomie intelligente, est assis à l'arrière et ne quitte pas des yeux un homme qui, debout sur le quai, interroge le ciel du regard. C'est Pierre Maroët le pêcheur, et le jeune homme est Yvon, son jeune fils.

Satisfait sans doute de son examen, Pierre laissa échapper un geste de contentement ; puis, s'élançant dans les haubans, il descendit lestement sur le pont de la petite barque.

– Attention, vous autres ! cria-t-il.

Alors il fit un geste, un seul, et sur le champ on fila les amarres, on sauta sur les drisses, et en moins de deux minutes les voiles furent hissées.

Les manœuvres étaient parées ; Pierre Maroët avait pris la barre et suivait le chenal avec une sûreté de coup d'œil indiquant une connaissance approfondie des moindres bas-fonds. La barque n'avait pas encore franchi la passe, qu'une tête blonde sortit de l'écoutille et demanda joyeusement :

– Peut-on monter ?

Pierre Maroët ne put réprimer un geste d'étonnement et jeta sur Yvon un regard sévère.

– Peut-on monter ? répéta la même voix.

Et cette fois, sans attendre la réponse, un jeune homme de bonne mine et de belle humeur sauta sur le pont.

– Vous ici, monsieur Raoul ? s'écria enfin Pierre Maroët.

– Il paraît que ma présence à bord ne t'est pas fort agréable, maître Pierre.

– Mon Dieu ! monsieur Raoul, vous allez me faire gronder encore.

– Et par qui, s'il te plaît ?

– Par votre père.

– Allons donc ! Tu es fou. Jamais mon père ne s'est opposé à ce que j'agisse à ma guise. D'ailleurs, s'il voulait le faire à présent, il ne serait plus temps. N'est-il pas honteux qu'à mon âge j'en sois réduit à me cacher à fond de cale pour te forcer à m'emmener à la pêche ?

– C'est vrai, mais le chevalier de Penhoël est souffrant, et c'est mal à vous de le quitter.

– Que dis-tu ? fit Raoul, dont le front se rembrunit.

– Sans doute. Vous savez bien, monsieur Raoul, que nous ne commandons ni au vent, ni aux éléments. Quand nous partons pour deux ou trois jours, savons-nous quand nous reviendrons et même si nous reviendrons ?

– Eh bien ! que m'importe ?

– Je sais bien que vous ne craignez pas la mort, monsieur Raoul ; aussi n'est-ce pas pour vous que je dis cela.

– Et pour qui, mon brave Pierre ?

– Dame ! un malheur est vite arrivé en ce monde. Et si M. de Penhoël venait à mourir pendant une de vos absences.

– Lui ?

- Il est vieux, continua Pierre Maroët ; il est couvert de blessures.
- Assez ! fit Raoul devenu soucieux. Cette fois il n'est plus temps de virer de bord. Donc n'y n'y pensons plus ! Ce que tu viens de dire là est juste, mon bon Pierre. Je m'en souviendrai.

II

Pendant ce temps, la barque avait gagné la pleine mer. Alors seulement Pierre s'aperçut que le vent avait singulièrement fraîchi ; les vagues, en soulevant la frêle embarcation, lui donnaient un mouvement de tangage inquiétant ; le ciel s'était subitement couvert de nuages grisâtres. Mais Pierre avait vu plus d'une tempête ; il avait plus d'une fois combattu l'élément impatient sur lequel glissait légère et rapide la barque qu'il gouvernait d'une main ferme. Pierre ne bougea pas.

La mer grossissait toujours. Pierre promenait alternativement son regard de son fils Yvon au jeune Raoul.

Yvon se tenait debout sur le pont, prêt à sauter sur les manœuvres au moindre signe. Raoul, tranquillement assis à l'arrière, commençait à faire honneur aux provisions qu'un matelot venait de lui apporter.

- Lofe ! lofe ! gare au lofe ! cria tout à coup Pierre Maroët.

Mais le vent soufflait avec tant de violence, qu'en moins de temps que Pierre n'en avait mis à pousser ce cri d'alarme, les voiles avaient changé d'amure. La barque pencha tellement en recevant cette terrible secousse, que l'eau envahit le pont.

- File les écouteles du vent ! borde dessous ! cria Pierre.

Ce commandement fut exécuté, et la barque se redressa ; mais, pendant ce court intervalle, le bruit d'un corps tombant à la mer s'était fait entendre à travers le tumulte impétueux des vagues et du vent déchaînés. Pierre Maroët ouvrit démesurément les yeux : Yvon n'était plus à bord.

- Un homme à la mer ! crièrent les matelots.
- Mon fils ! dit Pierre avec un inexprimable accent de terreur et de désespoir, en repoussant instinctivement la barre dessous.

Il allait s'élancer ; mais déjà Raoul s'était jeté à la mer et se dirigeait bravement vers Yvon qui, comme la plupart des marins, ne savait pas nager. Deux fois déjà celui-ci avait disparu, et pour la troisième fois il revenait à la surface quand Raoul parvint à le saisir. Pendant ce temps, la barque était venue dans le vent, et bien qu'emportée par son aire, elle était en mesure de procéder au sauvetage.

Pierre avait compris le dévoûment de Raoul ; aussi, pour que ce dévoûment ne fût pas inutile. avait-il conservé la manœuvre et s'était-il dirigé vers le groupe qu'il n'avait pas cessé d'observer. Mais avec quelle lenteur ! N'avait-il pas le vent contraire, et ne fallait-il pas qu'il courût bords sur bords pour les atteindre ? Il n'osait pas s'éloigner d'eux ; il encourageait Raoul de la voix, mais la voix se perdait dans le tumulte de la tempête. – Tout à coup, une lame survint qui les couvrit de son manteau glacial. Pierre poussa un cri. La vague passa, et l'on aperçut Raoul surnageant encore avec Yvon ; mais la prunelle dilatée du jeune gentilhomme avait une effrayante fixité ; il ne se soutenait plus que par un effort surhumain de volonté. Une minute encore, ils étaient perdus !

Fort heureusement, Pierre Maroët, au milieu de si terribles angoisses, avait pu conserver tout son sang froid. Un des matelots parvint enfin à lancer une amarre à Raoul, qui la saisit sur le champ et la passa sous les épaules d'Yvon, tandis qu'il s'y cramponnait d'une main désespérée. Alors seulement on put les hisser à bord. Il était temps !

Yvon était complètement inanimé. Raoul, épuisé par cette lutte épouvantable, avait convulsivement saisi les haubans pour se maintenir sur le pont. Une pâleur livide avait envahi son visage, ses membres tremblaient, ses dents claquaient ; l'eau ruisselait de ses cheveux et de ses vêtements.

Pendant ce temps, Pierre avait emporté Yvon dans ses bras, l'avait descendu dans l'unique chambre qui se trouvât à bord, l'avait déshabillé, puis, allumant du feu dans le poêle, il s'était mis à frictionner le corps nu de son fils, en même temps qu'à force de baisers il essayait de le ranimer.

Raoul, à peu près remis de l'horrible secousse qu'il venait d'éprouver, descendit en ce moment dans la chambre.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Ah ! monsieur Raoul ! fit Pierre, que de reconnaissance !

– Bien, mon ami, dit simplement Raoul en arrêtant d'un geste les expansions du vieux pêcheur ; mais le moment n'est pas encore venu de me remercier. Tâchons d'abord de rappeler à la vie ce pauvre garçon.

Et ruisselant encore, sans prendre le temps de changer d'habit, Raoul prodigua ses soins à celui qu'il venait de sauver. Yvon poussa un léger soupir. Son regard, vague et indécis tout d'abord, rencontra les visages inquiets de son père et de Raoul. Il se souvint alors, et saisissant la main de Raoul qu'il baisa :

– Monsieur Raoul, dit-il doucement, désormais ma vie vous appartient.

Ce fut alors seulement que, sur les instances de Pierre Maroët, Raoul consentit à prendre d'autres vêtements.

La mer était décidément trop mauvaise pour rester au large. Il fallait louvoyer quelque temps et attendre le flot. Enfin l'on put regagner le Pouliguen sans accident nouveau.

Dès que Raoul eut mis pied à terre, il s'empessa de rentrer au château de son père, car Pierre et Yvon racontaient déjà à tous les pêcheurs assemblés la noble conduite du gentilhomme. Lorsque Raoul arriva dans la cour, vêtu des habits de matelot qu'il avait été forcé d'endosser, le chevalier de Penhoël était à la fenêtre, en compagnie d'une ravissante jeune fille de seize ou dix-sept ans. Ils parurent fort surpris de l'étrange costume de Raoul ; ils l'appelèrent à plusieurs reprises. Mais celui-ci ne les entendit pas ou plutôt ne voulut pas les entendre, et courut s'enfermer dans sa chambre.

Ce ne fut que le soir, à l'heure du souper, que Raoul consentit à descendre. Il était honteux et embarrassé, comme s'il avait commis une mauvaise action.

Le chevalier savait tout. Il comprit l'embarras de son fils, et lui prenant la main :

– Bien, cela, mon fils ; dit-il simplement.

– Oh ! oui, c'est bien ! ajouta la jeune fille qui se trouvait là. Et pourtant, murmura-t-elle, s'il était mort !...

– Bonne Marthe ! fit Raoul, qui l'avait entendue, en la baisant au front.

Le souper s'acheva promptement. Au moment où Raoul allait se retirer, une main fine et blanche se posa sur son épaule. Il se retourna et aperçut Marthe.

– Mon Dieu ! Raoul, dit-elle, quelle peur vous nous avez faite ! Aller vous exposer ainsi ! Mais vous ne pensez donc pas à votre-père, à. moi ? ajouta-t-elle en rougissant.

– Peux-tu bien le croire, chère Marthe ! n’es-tu pas ma sœur ?

– Ainsi vous m’aimez. un peu.

– Et qui donc ne t’aimerait pas, pauvre enfant ?

– Alors il faut me le prouver. Le voulez-vous ?

– Je ne demande pas mieux.

– Eh bien ! jurez-moi que vous n’irez plus en mer, du moins tant que le chevalier vivra, s’empressa-t-elle d’ajouter.

– Je te le promets.

– Ah h ! c’est que vous me l’avez promis si souvent !

Raoul se rappela alors les paroles de Pierre Maroët. Il entrevit les traits ravagés de son père, la figure inquiète de Marthe.

– Cette fois je te le jure, dit-il solennellement.

– Ah h ! que je suis heureuse ! soupira Marthe. Et comme le chevalier sera content t !

En effet, fidèle à sa parole, Raoul, à dater de ce jour, résista à cette inexplicable fascination qui l’entraînait vers la mer.

III

Le lendemain, comme à l’ordinaire, le chevalier de Penhoël, assis sur un banc entre Raoul et Marthe, réchauffait ses soixante ans aux rayons bienfaisants du soleil de mai.

Malgré la longue carrière qu’il avait parcourue, le chevalier n’était encore que mestre de camp lorsqu’il se décida à rentrer, pour n’en plus sortir, dans le château de ses aïeux.

! Malheureusement, il n’avait pas une grande fortune. Ses chevaux, son équipement, la représentation à laquelle il était obligé par son nom et par son grade, épuisèrent peu à peu son modeste patrimoine, si bien qu’il se

trouva à soixante ans plus pauvre que jamais, perclus de rhumatismes, usé, fini, *fructus belli*.

| Il ne lui restait guère qu'un château en assez mauvais état, et quelques terres environnantes, Sont les minces revenus suffisaient à peine à le faire vivre.

Depuis deux ans il avait perdu sa femme, et dirigeait assez souvent sa promenade vers cette tombe à peine refermée. Il restait de longues heures à la contempler, puis un sourire triste et signé venait errer sur ses lèvres, et il s'éloignait. Evidemment, il se voyait dépérir et comprenait que son tour viendrait bientôt.

Cette inaction forcée à laquelle il était condamné le tuait lentement. Aussi n'avait-il pas eu un courage de gronder son fils, alors que celui-ci éloignait avec Pierre Maroët en quête d'aventures et de dangers. « C'est bien mon sang, » pensait-il.

Lors de son départ, il avait confié à sa femme l'éducation de Raoul en lui recommandant d'en dire un homme.

La mère de Raoul ne s'était pas sentie de force élever seule cet unique rejeton d'une famille de héros obscurs. Elle s'était adjoint un pauvre et honnête curé qui chaque dimanche venait dire la messe au château de Penhoël. C'était le curé du Bourg-de-Batz.

Mais Raoul était d'une nature turbulente et inquiète. Lorsque le digne curé lui lisait les odes d'Horace ou l'*Enéide* de Virgile, Raoul regardait la mer à travers les vitres des croisées, et suivait de l'œil les mouvements capricieux d'une barque qu'il apercevait à l'horizon. Et chaque fois qu'il pouvait s'échapper, il gagnait le petit port du Pouliguen, sautait à bord d'une barque et s'y cachait jusqu'à ce qu'elle eût gagné le large. Aussi Raoul était-il aimé de tous les pêcheurs car ils savaient que le jeune seigneur donnait au besoin un vigoureux coup de main à la manœuvre. Il avait quatorze ans lorsqu'il commença ces folles équipées, et ce manège durait depuis quatre ans déjà, lorsque mourut Mme de Penhoël.

L'éducation de Raoul se ressentait nécessairement de cette vie décousue. C'est ce qui faisait la désolation du curé, du père Anselme, qui tenait à honneur de former un élève digne de lui. Ce pendant si le gentilhomme restait insensible aux beautés du grec et du latin, il n'en était pas de même

de certaines branches de son éducation dans lesquelles il avait fait de si rapides progrès que, grâce à ses études et à ses lectures, il fut en moins de trois ans capable d'en remonter à son professeur lui-même. L'histoire et la géographie avaient pour lui un incroyable attrait.

Ajoutons aussi qu'il avait auprès de lui un émule redoutable qu'il avait à cœur de distancer. Cet émule était une jeune fille, de deux ans moins âgée que lui, recueillie par sa mère et dernier rejeton d'une famille de gentilshommes ruinés. Marthe était orpheline, presque sans asile et sans biens, lorsque Mme de Penhoël la rencontra sur son chemin. La mère de Raoul adopta la jeune fille, l'éleva et trouva en elle une douce compensation aux inquiétudes que lui donnait son fils.

De son côté, Raoul traita Marthe comme une sœur, sans s'apercevoir qu'elle était jolie et qu'elle avait seize ans. Elle avait essayé, de concert avec Mme de Penhoël, de mettre ordre aux escapades de son frère d'adoption. Ni sa voix ni ses prières n'avaient été écoutées jusqu'au jour où Raoul, pour la première fois peut-être, considéra longuement son père et fut effrayé du changement survenu dans la physionomie du chevalier.

En effet, huit jours après, il devint impossible à M. de Penhoël de quitter son fauteuil. Marthe et Raoul le prenaient chacun par un bras pour le conduire à table, car il avait fallu renoncer à toute promenade. Quelques jours après, le chevalier fit venir auprès de lui ses deux enfants.

– Si j'éprouve un regret avant de mourir, dit-il, c'est de vous laisser tous les deux : toi, mon fils Raoul, sans fortune ; toi, Marthe, ma fille d'adoption, sans protecteur. Mais j'ai pensé à vous, mes chers enfants. Marthe trouvera dans ce meuble, dont je remets la clé à Raoul, les titres de sa propriété de Saint-Sébastien. C'est tout ce que nous avons pu disputer à sa famille.

– Oh ! chevalier, soupira Marthe à genoux en lui baisant la main.

– Toi, Raoul, continua le chevalier, je te laisse le petit domaine où tu as grandi, un peu déchu de sa grandeur première, il est vrai ; mais, que veux-tu ?... nous sommes d'une race qui, de tout temps, a prodigué son sang et son or à la France, sans s'occuper de la fortune.

– Je le sais, mon père, dit Raoul avec un accent de légitime orgueil.

– Tu trouveras en outre une lettre que j’adresse à un puissant personnage à qui j’ai eu jadis le bonheur de rendre service.

– Et ce personnage, quel est-il ?

– Tiens, Raoul je vais te conter cette histoire. Elle remonte à dix-sept ans déjà : je revivrai du moins quelques instants par le souvenir.

Raoul et Marthe écoutaient avidement.

– Je m’en souviens comme si c’était hier, dit le chevalier, dont la physionomie s’anima tout à coup d’un feu étrange. Nous étions en Flandre. C’était en 1693, et le maréchal de Luxembourg venait de remporter sur le prince d’Orange la sanglante victoire de Nerwinde. Je faisais partie d’un corps d’armée commandé par M. de Villeroi et chargé de seconder les opérations du maréchal. Nous avions mis le siège devant Charleroi. Le point d’attaque avait été indiqué par M. de Vauban lui-même, et l’assaut de la place était fixé pour le lendemain.

Le maréchal de Villeroi nous avait réunis pour nous informer de cette importante décision, et je regagnais mon campement. Déjà même j’allais entrer dans ma tente, lorsqu’il me sembla distinguer dans la nuit deux formes humaines qui s’avançaient lentement et avec précaution. Je me couchai à plat ventre en me dissimulant dans l’ombre, et je prêtai l’oreille.

– Sera-t-il seul ? demandait à voix basse et en mauvais français l’un de ces deux hommes.

– J’en suis certain, répondit l’autre, qui portait la livrée du maréchal de Villeroi.

Le camp était endormi : seul peut-être j’étais encore debout. Guidé par mes pressentiments, je me dirigeai rapidement vers la tente du maréchal, sous laquelle je parvins à me glisser. Une veilleuse brûlait sur la table, projetant sa lueur douteuse sur les objets environnants. Depuis cinq minutes à peine j’étais là, lorsque la tente fut soulevée à dix pas de moi par une main inconnue. Un homme entra avec des précautions inouïes ; c’était celui à qui j’avais entendu faire cette étrange question : « Sera-t-il seul ? » L’autre, le domestique, lui montra du doigt M. de Villeroi endormi et se retira.

L’étranger, car son accent ne me permettait pas d’en douter, poursuivit le chevalier, jeta autour de lui un regard inquisiteur. Je le vis fouiller sous ses vêtements, et presque aussitôt j’entendis le bruit sec d’un ressort. Plus de

doute ; l'étranger venait d'armer un pistolet. Je m'élançai, l'épée à la main, et je reçus dans le bras la balle destinée au maréchal. L'assassin voulut redoubler ; mais déjà mon épée l'avait traversé de part en part.

Le maréchal, réveillé par ce bruit inattendu, se leva, sauta sur son épée ; mais je le rassurai d'un geste en lui montrant le cadavre de son ennemi. Quelques officiers accoururent pour connaître la cause de ce coup de feu isolé. Le maréchal, à qui je racontai devant eux ce que j'avais vu et entendu, nous demanda le secret. On rechercha le domestique qui avait servi de guide à l'assassin, mais on ne put le retrouver.

Bien souvent j'ai pensé à rappeler au souvenir du maréchal de Villeroi mon nom, que sans doute il avait oublié. Puis j'ai songé à toi, Raoul, et je me suis dit qu'il valait mieux réserver pour mon fils cette fortune dont je n'avais plus longtemps à profiter. Or, la lettre qui est dans le meuble dont je viens de te donner la clé est adressée au maréchal de Villeroi et lui rappelle les faits que je viens de te raconter. Il acquittera certainement envers le fils la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers le père. Quant à toi, Raoul, tu ne peux pas, à ton âge et avec ton nom, demeurer confiné dans ce château. C'est à toi qu'il , appartient de relever la splendeur de notre maison. Tu iras à Paris, et fasse le ciel que la fortune te soit favorable !

Le chevalier l'avait bien dit : le récit de cette aventure l'avait momentanément transformé ; mais cette vie factice n'eut que la durée d'un éclair. Le chevalier retomba dans son insurmontable tristesse.

En vain Raoul et Marthe essayèrent de le distraire. Le chevalier leur montra du doigt le soleil qui venait de se coucher.

– J'ai froid, dit-il ; Raoul, ferme cette fenêtre. A dater de ce jour, le chevalier s'affaiblit de jour en jour et s'éteignit doucement, sans secousse, sans maladie, sans souffrance. Huit jours après, il mourait dans son fauteuil, à sa fenêtre, souriant au soleil, à la nature et à ses enfants, qui lui tenaient la main.

Vers la fin du mois de juillet de cette même année 1771, il y avait réception à l'hôtel de Villeroi. Les lourds carrosses faisaient retentir les rues du ! bruit de leur roues épaisses ; les chaises à porteurs ; déposaient au bas du grand escalier de l'hôtel ! d'élégants gentilshommes, ou des femmes étincelantes de perles et de diamants.

Le bal était dans tout son éclat. Les femmes dansaient et souriaient ; les hommes leur débitaient galamment les plus adorables mensonges, t lorsqu'un vacarme terrible retentit dans l'antichambre où se trouvaient entassés les domestiques du maréchal. On en avait laissé les portes ouvertes, à cause de l'excessive chaleur qui régnait dans les appartements.

Quelques curieux s'avançaient, quand un homme jeune et de bonne mine, repoussant vaillamment la grappe de valets qui s'étaient pendus à lui, s'élança dans le premier salon.

– Le maréchal de Villeroi ? demanda-t-il en ôtant son chapeau et en s'inclinant avec grâce.

Un grand silence se fit. L'attention se concentra sur cet inconnu qui se présentait à pareille heure, et d'une façon si inusitée. Des chuchotements se firent entendre ; des sourires furent échangés, mais personne ne répondit à la demande du jeune cavalier.

– J'ai demandé à parler au maréchal de Villeroi, répéta-t-il avec une impatience mal contenue, en présence des sourires moqueurs qui l'avaient accueilli.

Il est certain que la toilette de ce gentilhomme contrastait singulièrement avec celle des personnages qui le contemplaient curieusement. Un habit de drap gris, orné de galons et de boutons d'argent, une veste et une culotte de même étoffe et de même couleur, des bottes de cheval, les cheveux en désordre tombant en boucles soyeuses sur ses épaules, tel était le costume du nouveau venu.

Cependant il attendait toujours, et personne ne répondait à sa question.

Parmi tous ces sourires que sa singulière entrée avait provoqués, le gentilhomme en remarqua un, au hasard, et se dirigea sur le champ vers celui qui l'avait laissé échapper.

– Y a-t-il indiscretion, monsieur, à vous demander pourquoi vous souriez ainsi en me voyant ? dit-il d'une voix tremblante.

– Comment ! vous ne l'avez pas deviné ? Vous entrez ici comme un ouragan, en habit de futaine et en bottes, à dix heures du soir, au milieu d'un bal ! C'est trop fort !

Et cette fois, le railleur partit d'un éclat de rire retentissant.

– De sorte, poursuivit le jeune gentilhomme en lui prenant le bras, que, pour être au goût du jour, il faut, ainsi que vous, être habillé comme une poupée ?

– Monsieur ! fit son interlocuteur d'une voix menaçante.

– Vous m'avez compris, je pense, et vous me direz votre nom.

– Je suis le baron de Saligny, lieutenant des vaisseaux de Sa Majesté, et je demeure rue Neuve-des-Petits-Champs, n°20.

– Très-bien, monsieur le baron ; j'aurai l'honneur de vous revoir.

– Et maintenant, reprit le lieutenant, je saurai sans doute à mon tour à qui j'ai eu le malheur de déplaire.

En ce moment même le maréchal de Villeroi, à qui l'on venait d'apprendre ce qui se passait, traversa les groupes, et se faisant jour jusqu'au jeune gentilhomme, qu'il regarda d'un air étonné :

– Quel est ce bruit ? demanda-t-il sur un ton impérieux.

Le gentilhomme s'inclina respectueusement.

– Monsieur le maréchal, commença-t-il, il paraît que je viens de commettre une grande bêtise, car vos valets m'ont reçu comme un voleur et vos invités comme une caricature.

– Passons, monsieur. Que me voulez-vous ?

– Je venais vous demander une audience de cinq minutes.

– Parlez, monsieur !

– Ici ? fit le gentilhomme étonné.

– Parbleu ! répliqua le maréchal, avec humeur. Que craignez-vous, après le scandale que vous venez de faire ?

– Soit, monsieur le maréchal, je commence. Je suis arrivé à Paris aujourd'hui seulement, à trois heures. Je me suis informé, et l'on m'a appris que vous quittiez Paris demain pour aller dans vos terres. Il fallait donc absolument que j'eusse l'honneur de vous voir aujourd'hui.

– Eh ! ce n'est pas une raison pour.

– Voulez-vous me permettre de continuer, monsieur le maréchal ? Peut-être me trouverez-vous moins grossier que je ne le parais. Je me suis présenté trois fois, ce soir, à votre hôtel. Les deux premières fois, on m'a répondu brutalement que vous n'y étiez pas ; la troisième fois, on a voulu me chasser. J'ai pensé, en apercevant toutes ces lumières, que vos laquais n'agissaient pas d'après vos ordres, et j'ai insisté. Malheureusement, vos valets ont répondu de telle sorte à mes instances qu'à moins de me laisser rosser comme un manant, j'ai dû leur prouver que j'étais gentilhomme.

– Le motif qui vous amène est donc bien urgent ? demanda le maréchal.

– Non pas pour vous, monseigneur ; mais il l'est beaucoup pour moi. J'avais à vous remettre une lettre de mon père.

– De votre père ! Quel est-il ?

– Il se nommait le chevalier de Penhoël.

– De Penhoël ! dit le maréchal en fouillant dans ses souvenirs.

– Il était avec vous à Charleroi, monseigneur, reprit Raoul en regardant fixement le maréchal.

– En effet. je crois me rappeler, balbutia le maréchal en rougissant légèrement.

– Cette lettre, la voici, ajouta Raoul, qui tendit au maréchal un pli cacheté.

M. de Villeroi le prit avec un mouvement d'impatience visible.

– C'est bien, répondit-il en s'éloignant ; j'aviserais.

– Dois-je revenir, ou monsieur le maréchal me fera-t-il parvenir sa réponse ?

– Laissez votre adresse à mon suisse, et attendez mes ordres, dit négligemment le maréchal.

Raoul resta pendant quelques secondes étrangement surpris de la réception qui lui était faite.

– Ma foi, monsieur, dit-il avec insouciance, en se tournant vers le baron de Saligny, je commence à croire que vous aviez raison de rire et que je ne suis ici qu'un intrus.

Et Raoul, saluant gracieusement l'assistance, enfonça crânement son chapeau sur l'oreille et s'éloigna.

Sous la porte cochère de l'hôtel, Yvon l'attendait impatiemment.

- Eh bien ? fit-il curieusement.
- As-tu parfois joué aux quilles, mon cher Yvon ? demanda Raoul.
- Certainement, monsieur le chevalier.
- Alors, tu dois savoir comment on y reçoit les chiens.
- Sans doute.
- Eh bien ! mon ami, suppose que ce soir je sois entré dans un jeu de quilles.

V

Raoul expliqua alors à Yvon, sans omettre un seul détail, de quelle manière il avait été accueilli et quelle aventure lui était arrivée avec le baron de Saligny.

– De sorte, dit Yvon en concluant, que non seulement vous avez été mal reçu, mais que vous avez encore un duel sur les bras ?

– Bon ! répliqua gaîment Raoul, le dernier mot n'en est pas dit : M. de Saligny ne m'a pas encore tué, et le maréchal se souviendra de moi.

En effet, Raoul, après avoir rendu les derniers devoirs à son père, avait résolu de partir, et comme il ne pouvait pas décemment emmener avec lui Marthe à Paris, il résolut d'avoir avec elle un dernier entretien.

Orpheline à huit ans, dépouillée de sa fortune par des parents avides, elle avait été recueillie par Mme de Penhoël, qui parvint à lui conserver à Saint-Sébastien une petite ferme d'un modeste revenu. Or, comme Marthe n'avait en aucune façon besoin de ce revenu, tant qu'elle habitait le château, sa bienfaitrice l'avait spécialement consacré à acheter chaque année une petite pièce de terre, afin d'augmenter l'avoir de la pauvre orpheline.

Marthe n'ignorait rien de ce qu'elle devait à cette main bienfaisante qui l'avait secourue, élevée, enrichie, et qui lui avait rendu, surtout par son affection, la famille qu'elle n'avait plus. Aussi, lorsqu'elle avait perdu sa bienfaitrice, Marthe avait-elle ressenti un violent chagrin, que la mort du

chevalier fit dégénérer en une tristesse résignée que rien ne pouvait distraire.

Raoul, bien que douloureusement éprouvé, était trop jeune pour ne pas surmonter facilement ces émotions pénibles. Il s'aperçut que Marthe était triste, et l'aima davantage pour cet hommage qu'elle rendait à ceux qui l'avaient protégée.

Quinze jours environ après la mort du chevalier, il la fit appeler.

– Eh bien ! ma bonne Marthe, lui dit-il, il va falloir nous séparer ! Dans quelques jours, je vais partir pour Paris.

– C'est vrai ! soupira Marthe pensive.

– Est-ce que cela te fait de la peine ?

– Sans doute.

– Bonne sœur ! fit Raoul en l'embrassant.

—

Marthe tressaillit à ce baiser, comme si elle eût ressenti une commotion électrique.

– Et toi, que vas-tu faire, mon enfant ? dit Raoul. ,

– J'irai rejoindre Brigitte à Saint-Sébastien. Ne faut-il pas que je sois là pour surveiller ma ferme ?

– Ne peux-tu pas le faire en restant au château ?

– Non, car il y a loin du Pouliguen à Saint-Sébastien : trois lieues !

– Est-ce que tu rougirais d'accepter l'hospitalité que je t'offre ?

– Pouvez-vous le penser ? dit Marthe en jetant sur lui un regard chargé de reproches.

– Ainsi, ce n'est pas la distance qui t'effraie ? ⁹ – Non, ce n'est pas cela seulement. mais. c'est que cela ne se peut pas, dit Marthe avec effort. Ecoutez-moi, Raoul. Je serai malhabile sans doute à parler de choses que j'ignore ; pourtant il me semble que je ne puis accepter ce que vous me proposez. Nous sommes frère et sœur, soit ! n'ais aux yeux du monde, que sommes-nous ? Deux jeunes êtres que la vie met en présence l'un de l'autre, et rien de plus. Où sont les liens qui nous unissent, je vous le demande ?

– Là, Marthe, dit Raoul en mettant la main sur sa poitrine.

– Je le sais, Raoul ; mais le monde ne juge pas comme nous. Vous vous étonnez de m’entendre parler ainsi, et j’ignore vraiment moi-même de quelle façon m’est venue cette expérience instinctive, mais.

– Je crois que tu as raison, Marthe. Seulement promets-moi, si quelque danger te menace, que tu auras recours à moi, entends-tu bien ? et à nul autre.

– Je vous le promets, Raoul.

– Alors je suis tranquille, et dès demain je me mets en route.

Et Raoul, attirant doucement la jeune fille, déposa sur son front un baiser d’adieu.

Marthe frissonna. Elle regarda, sans oser faire un pas, Raoul qui s’éloignait, et lui envoya de la main un dernier baiser. Mais quand la porte se fut refermée derrière lui, elle se laissa tomber à genoux, et deux larmes silencieuses vinrent perler à sa paupière.

– Mon Dieu ! s’écria-t-elle, à quelles douleurs suis-je en proie ? Quel est le sentiment que j’éprouve ? tout mon cœur s’est déchiré ! Un moment, j’ai cru que je ne le laisserais pas partir !

Raoul n’avait rien deviné de l’agitation qui bouleversait la pauvre enfant. Il avait ressenti en la quittant quelque chose de douloureux au cœur et à la tête ; mais tout entier à ses préparatifs de départ et à ses rêves d’avenir, il ne chercha pas à se rendre compte du trouble qui s’était emparé de lui.

Il était en train de fourbir son épée, lorsqu’on gratta doucement à la porte.

– Qui va là ? demanda-t-il.

La porte s’ouvrit lentement et avec précaution ; une tête apparut d’abord, puis un corps, le tout formant un jeune garçon à la contenance embarrassée.

– Tiens ! c’est toi, Yvon ? demanda Raoul étonné.

– Moi-même, monseigneur, répondit Yvon.

Il jeta les yeux autour de lui. Il vit des vêtements préparés, une valise bouclée, et Raoul qui s’était remis à fourbir son épée.

– C’est donc bien vrai ce qu’on m’a dit, monsieur Raoul ? demanda-t-il d’une voix tremblante. Vous partez ?

– Mais oui ; tu le vois.

– Ah h ! fit Yvon, qui se tut et se gratta l’oreille.

Puis, après un silence de quelques secondes :

– Il paraît que c’est bien loin, Paris ? ajouta-t-il avec embarras ; et vous y allez comment ?

– A cheval, parbleu !

– Oui, j’entends bien, mais vous partez comme ça. tout seul ?

– Sans doute.

– Et pourquoi n’emmèneriez-vous pas comme domestique quelque honnête garçon qui s’estimerait heureux de vous accompagner ?

– Hein ? fit Raoul étonné en relevant la tête.

– J’entends, poursuivit Yvon, un garçon dévoué, prêt à donner pour vous son sang, sa vie.

– Que dis-tu ? demanda Raoul, qui n’osait pas encore comprendre.

– Refuseriez-vous, monsieur le chevalier, un garçon qui n’accepterait pas de gages, qui s’habillerait de votre défroque, qui mangerait comme il le pourrait, qui vous aimerait et vous soignerait ; un garçon à qui vous avez sauvé la vie, et qui vous demanderait à genoux la faveur de vous consacrer la sienne ?

Yvon avait mis un genou en terre et saisi la main de Raoul.

– Toi, mon brave Yvon, toi ? dit Raoul en se détournant pour cacher son émotion. Tu n’y songes pas ! Ton père a besoin de toi.

– Bah ! Nous sommes quatre garçons dans la famille, interrompit Yvon. Le cadet François peut me remplacer ; il l’a déjà fait.

– Ainsi, dit Raoul en regardant fixement Yvon, ton parti est bien pris ?

– Il est irrévocable, monseigneur.

– Relève-toi donc, Yvon, et pars avec moi. A propos, il te faut un cheval ?

– N’avez-vous pas toujours Rosette, votre petite jument bretonne ? Eh bien ! elle sera du voyage si vous voulez. J’aime autant cela que vos grands chevaux normands ; ça mange moins d’avoine, et ça fait plus de chemin.

C’est ainsi que Raoul et Yvon étaient arrivés sans encombre à Paris.

Pierre Maroët et sa famille avaient été installés le jour même au château pour en prendre soin.

VI

Absorbés dans leurs pénibles réflexions, oubliant pour quelques instants l'heure et l'endroit où ils se trouvaient, Raoul et Yvon, après avoir – quitté l'hôtel de M. de Villeroi, marchèrent à l'aventure, sans chercher à reprendre la route qu'ils avaient suivie.

Au bout d'une demi-heure, Yvon, moins préoccupé que son maître, s'avisa de lever la tête.

– Seigneur, mon Dieu ! où sommes-nous ? s'écria-t-il en joignant les mains et en jetant de tous les cotés des regards effarés :

Subitement rappelé à lui-même par l'exclamation qu'avait poussée son serviteur, Raoul chercha inutilement à s'orienter. Cela ne paraîtra pas étonnant, si l'on se rappelle qu'il était arrivé le jour même à Paris. Or, que faire à pareille heure ? Les rues étaient désertes. Se renseigner était impossible. Ils continuèrent à errer ainsi pendant une heure sans rencontrer personne.

Raoul s'arrêta brusquement, s'assit sur une borne et se croisa les bras. Yvon le contempla avec stupéfaction.

– Eh bien ! monsieur Raoul, que faites-vous ?

– Je m'assieds, tu le vois, et je ne bouge pas de là avant d'avoir rencontré un passant attardé qui m'indique mon chemin.

– Ah h ! monsieur Raoul, quel bonheur ! j'entends chanter et marcher, dit précipitamment Yvon.

Raoul écouta, puis il fit quelques pas en avant.

– Qui va là ? cria tout à coup une voix légèrement avinée.

– Et toi-même, qui es-tu, maraud ? riposta Raoul.

– Passe au large ! reprit la même voix.

– Les rues de Sa Majesté ne sont-elles donc plus à tout le monde ? demanda Raoul.

– A tout le monde... c'est possible... balbutia le chanteur, mais d'abord aux mousquetaires. Ainsi. passe au large ; entends-tu ?

Mais Raoul lui saisit le bras, et, le secouant avec énergie :

– Allons ! dit-il d'un ton d'autorité péremptoire, tiens-toi debout si tu peux, et réponds-moi. Où vas-tu ?

– Parbleu ! je vais rejoindre ma compagnie.

– Où est-elle ?

– Au Louvre.

– En ce cas, passe devant ; tu vas nous y conduire.

– Vous ne pouvez donc pas y aller seuls ? demanda le mousquetaire étonné.

– Eh h ! ne vois-tu pas que nous nous sommes égarés dans Paris.

– Morbleu ! il fallait donc le dire tout de suite ! C'est égal, mon gentilhomme, vous avez le poignet solide. Vous n'êtes pas un damoiseau de la cour ; j'en donnerais ma tête. à couper. Au fait, non, reprit-il, si on me la coupait, je ne pourrais plus boire.

Le soldat se mit délibérément en route. Yvon marchait à côté de lui. Au bout d'une minute, le mousquetaire fit un faux pas. A dater de cet instant, il saisit le bras d'Yvon et ne le quitta plus. Chemin faisant, il le tutoyait, l'appelait son meilleur ami et voulait l'embrasser.

Avec cet instinct inexplicable des ivrognes, il atteignit le Louvre ; mais là une autre difficulté se présenta. Il éprouvait une telle affection pour Yvon, qu'il ne voulait plus s'en séparer. Yvon, pour s'en débarrasser, fut obligé de lui jurer qu'il irait le voir.

– Et souviens-toi, répétait sans cesse le mousquetaire, que le brigadier Lamoureux est ton meilleur ami.

Enfin Raoul et Yvon restèrent seuls.

Il ne leur était plus maintenant difficile de s'orienter, car ils demeuraient rue de l'Arbre-Sec, à l'hôtel de ce nom. Or, Raoul était juste en face de Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'il avait visité dans la journée ; il savait que la rue de l'Arbre-Sec était derrière l'église ; il ne s'agissait donc plus que de traverser une des ruelles avoisinantes pour regagner son domicile.

r Au moment où il s'engageait dans une de ces rues étroites et sombres, il aperçut à terre une chaise à porteurs brisée et abandonnée. Tout à coup il s'arrêta, fit signe à Yvon de ne plus bouger et écouta, Il lui avait semblé entendre des cris étouffés et le bruit d'une lutte.

Il ne se trompait pas. Un piétinement sourd parvint jusqu'à lui, et même il crut distinguer la voix d'une femme appelant au secours.

Raoul mit l'épée à la main, fit signe à Yvon de le suivre et s'élança dans cette direction. Il n'avait pas fait cent pas, qu'il vit s'agiter confusément dans l'ombre six formes humaines dans des attitudes diverses.

Le long du mur, une femme était debout, l'œil hagard, les bras écartés, les mains collées au mur, comme si elle eût voulu se retenir à ses aspérités pour ne point tomber. Cette femme était jeune et richement parée. On voyait scintiller dans l'ombre les diamants et les pierreries dont elle était couverte. Elle poussait des cris de frayeur et demandait du secours. Devant elle, un gentilhomme, tête nue, les vêtements en désordre et l'épée à la main, se défendait bravement contre quatre spadassins qui le serraient de près.

D'un coup d'œil rapide, Raoul embrassa la scène qui se passait et s'élança. Il avait remarqué que la défense du gentilhomme était molle ; il pensa qu'il était blessé et ne crut pas devoir ménager les assaillants.

D'un coup d'estoc vigoureux, il fit mordre la poussière à l'un de ces coupe-jarrets ; puis, ferraillant avec cette vigueur et cette vitesse qu'il tenait de son père, il en mit un second hors de combat.

– Deux contre deux, fit-il ; maintenant, la partie est égale.

Mais le gentilhomme qu'il était venu secourir était à bout de forces ; son épée s'échappa de sa main. Il serait tombé si le mur de l'église ne se fût trouvé à point pour lui fournir un appui

– Allons, fit Raoul sans se déconcerter, un gentilhomme contre deux coquins, la partie est belle encore.

Et il se remit à charger avec furie.

En ce moment Yvon sauta sur l'épée du gentilhomme blessé, et se précipita sur les assaillants avec une fureur telle, que ceux-ci s'enfuirent en laissant échapper des paroles de malédiction.

– Surveille ces coquins, dit Raoul, et, s'ils reviennent, charge-les sans pitié.

Il remit son épée au fourreau, et, tenant à la main son chapeau, il s'avança au devant du gentilhomme et de la jeune femme qu'il avait sauvés.

– Monsieur, dit-il, et vous, madame, vous êtes libres.

Il allait se retirer lorsque, surmontant sa frayeur, la jeune femme le retint par le bras.

– Ne nous quittez pas, monsieur, lui dit-elle d’une voix effrayée ; mon mari est blessé ; nous sommes sans défense. Veuillez achever votre œuvre de dévouement.

– Je suis tout à votre service, madame, répliqua galamment Raoul.

– Monsieur, dit enfin le gentilhomme, vous nous avez sauvé la vie ; veuillez d’abord accepter nos sincères remerciements. Je suis à une très-petite distance de mon hôtel, où je rentrais lorsque ces scélérats m’ont attaqué. Mais je ne vous laisserai pas partir sans vous avoir demandé votre nom.

– Et moi, monsieur, reprit Raoul, je ne vous laisserai pas la nuit exposé à de nouveaux dangers. Vous êtes blessé, vous avez une femme à défendre ; souffrez que je vous accompagne.

A ces mots, Raoul appelant Yvon :

– Soutiens de ton mieux ce gentilhomme, dit-il.

Puis se tournant vers la jeune femme à peu près remise de sa frayeur, il lui offrit la main, et l’on se mit en marche.

– Nous demeurons rue de la Monnaie, monsieur, fit le gentilhomme en partant ; nous n’abuserons pas longtemps de votre complaisance.

Cependant on n’avançait que lentement, car le blessé, dont Yvon avait mis le bras droit en écharpe, paraissait souffrir atrocement.

Au moment où l’on traversait la rue de l’Arbre-Sec, les quatre personnages furent subitement éclairés par la lueur d’un réverbère. Par un mouvement de curiosité bien naturel, Raoul regarda la jeune femme qui, de son côté, jeta les yeux sur Raoul.

– Comment ! c’est vous ? dit-elle d’un air étonné.

Raoul, non moins surpris qu’elle, la considéra stupéfait. Il ne connaissait à Paris âme qui vive.

– Vous vous nommez M. de Penhoël ? reprit-elle.

– En effet, madame, balbutia Raoul confondu.

– Et c’est vous qui ce soir êtes venu chez le maréchal de Villeroi ?

– Quoi ! vous avez assisté à la scène ridicule que mon inexpérience a provoquée ?

– Oui, monsieur... Mais... je me souviens... vous avez eu une altercation avec le baron de Saligny ?

– C’est vrai, madame...

La jeune femme se tut, et Raoul crut l’entendre murmurer :

– Ah ! ce serait dommage !

Enfin l’on arriva rue de la Monnaie.

– Monsieur, dit le gentilhomme en s’arrêtant devant un hôtel de belle apparence, je me nomme le comte Nogaret, et je ne crois pas avoir besoin de vous dire que je m’estimerai heureux chaque fois que le chevalier de Penhoël voudra bien se présenter chez moi.

– J’espère, monsieur, ajouta la comtesse, que vous voudrez bien nous faire dès demain l’honneur de cette visite que mon mari vous demande.

– Je suis à vos ordres, madame, dit Raoul en déposant un baiser sur la main qu’on lui tendait.

VII

Il regagna son hôtel et s’enferma dans sa chambre.

– Parbleu ! se disait-il, heureusement que les jours se suivent et ne se ressemblent pas ! car si toutes mes journées, à Paris, étaient aussi occupées que celle-ci, je risquerais fort de ne pas mourir de vieillesse.

Il s’endormit profondément. A six heures du matin, suivant l’ordre qu’avait donné Raoul, Yvon vint le réveiller. Après s’être lestement habillé, le chevalier allait sortir, lorsqu’il entendit frapper à sa porte.

Yvon alla ouvrir : c’était l’aubergiste.

Il entra, tenant d’une main une lettre, tandis que de l’autre il exécutait le salut militaire. C’était un homme de quarante-cinq ans environ, à la physionomie ouverte, à la moustache épaisse, au regard franc. On devinait, à ses allures, qu’il avait été soldat.

– Qu’y a-t-il, maître Jérôme ? demanda Raoul.

– Monseigneur, c’est une lettre qu’on vient d’apporter.

Raoul la parcourut rapidement, et ses traits exprimèrent tout à coup un étonnement profond.

– C’est bien ; laissez-moi, dit-il.

Dès que son hôte fut parti, Raoul déboucla son épée, ôta son chapeau et se mit à arpenter la chambre avec une grande préoccupation.

– Monsieur le chevalier oublie qu’il a un rendez-vous pressé, fit observer Yvon.

– Tu te trompes, mon ami : M. de Saligny a quitté Paris. Il m’informe par cette lettre qu’en rentrant chez lui hier soir, il a trouvé un ordre qui lui enjoignait de partir à l’instant pour Dunkerque ; mais il ajoute que ce n’est que partie remise.

La figure d’Yvon s’épanouit. Il descendit auprès de Jérôme et, sous prétexte de commander le déjeuner, il fit bavarder longuement l’aubergiste, que ses fréquentes relations avec les gentilshommes de province avaient mis au courant des moindres bruits de cour. De ces renseignements, qu’Yvon transmit aussitôt à son maître, il résultait que le maréchal de Villeroi était un homme vaniteux, acariâtre, vindicatif, peu aimé des courtisans qui le jalouaient, encore moins des soldats qui manquaient de confiance dans ses talents militaires. –

M. de Nogaret, au contraire, était très-estimé de tous. Quant à la comtesse, elle était la confidente et l’amie de Mme la Dauphine. Or, Louis XIV et M^{me} de Maintenon elle-même avaient pour la duchesse de Bourgogne une tendresse et une indulgence aveugles. Aussi, vers deux heures, Raoul se rappela qu’il avait promis une visite à Mme de Nogaret, et se rendit à son hôtel. : ’

Il lui fut facile de remarquer, à l’empressement des domestiques, que l’aventure de la nuit précédente était parvenue jusqu’aux oreilles de l’antichambre. Une charmante soubrette lui servit de guide et l’introduisit dans un ravissant boudoir.

Quelques minutes après, survint la comtesse dans un élégant déshabillé.

Raoul s’inclina profondément.

– Enfin, vous voilà ! s’écria-t-elle en l’apercevant. Asseyez-vous, et causons. Vous êtes sans doute à Paris pour y trouver un emploi, car je ne suppose pas que ce soit pour y manger paresseusement vos revenus ?

– C’est vrai, madame.

– Aussi j’ai ce matin même demandé une audience à M^{me} la Dauphine, qui a daigné me faire dire qu’elle me recevrait demain, moi et mon protégé.

– Vous êtes réellement trop bonne, madame.

– A propos, interrompit M^{me} de Nogaret, votre rencontre de ce matin n’a pas eu de suites fâcheuses ?

Raoul fit part à la comtesse de la lettre que lui avait adressée le baron de Saligny. Puis il s’informa de la santé du comte.

– Il est blessé à l’épaule ; mais ce n’est pas dangereux, répondit la comtesse.

– Et vous-même, madame, êtes-vous parfaitement remise des émotions de cette nuit ?

– Grâce à vous, chevalier, Dieu merci !

– Mais comment cet accident vous est-il arrivé ?

– C’est vrai, je ne vous l’ai pas dit encore. Figurez-vous que nous revenions, le comte et moi, de l’hôtel du maréchal, commença Mme de Nogaret. J’étais dans ma chaise, et le comte marchait à la portière, lorsqu’un des brancards vint à se rompre. Nous étions si près de l’hôtel, que nous résolûmes de continuer la route à pied. Je n’étais pas encore remise de la secousse que j’avais ressentie, et nous avions fait à peine cent pas, lorsque nous fûmes attaqués à l’improviste par ces bandits. En un clin d’œil mes valets prirent la fuite. Mon mari avait été blessé avant même d’avoir pu tirer son épée. Pourtant il réussit à dégainer, et, me faisant un rempart de son corps, il tenait assez médiocrement tête aux assaillants lorsque vous êtes survenu fort à propos pour lui et pour moi. Eh ! mais j’y songe à mon tour. comment se fait-il qu’ayant quitté l’hôtel du maréchal à onze heures, vous vous soyez trouvé sur notre route à une heure du matin ?

– C’est encore le hasard qui en est cause, madame la comtesse.

– Voilà un hasard fort occupé, fit observer M^{me} de Nogaret.

– C’est cependant lui, répliqua Raoul, qui, après m’avoir promené à l’aventure dans les rues de la capitale, m’a fait retrouver mon chemin dans la personne d’un mousquetaire aux trois quarts ivre, dont la compagnie était logée au Louvre et qui m’a servi de guide.

– Alors, conclut gaîment la comtesse, béni soit le hasard, et à demain, chevalier.

Raoul se retira enchanté.

VIII

En rentrant chez lui, il était très-préoccupé. Il se rappelait quels sourires moqueurs son costume avait provoqués la veille. Décemment il ne pouvait pas se présenter chez la Dauphine dans une tenue semblable. Il fit venir un tailleur, qui s’engagea à lui fournir pour le lendemain matin un habit plus convenable.

Par miracle il tint parole. Raoul lui-même fut stupéfait du changement qui s’était opéré dans toute sa personne.

Il allait atteindre sa dix-neuvième année ; mais les exercices violents auxquels il s’était livré dès la plus tendre enfance avaient donné à toute sa personne un développement et une force qui, sans exclure l’élégance des formes, l’avaient fait homme avant l’âge. Sa taille élevée et bien prise, ses membres robustes, aux attaches fines et aux extrémités aristocratiques, dénotaient une agilité peu communes.

Sa tête couverte d’une forêt de cheveux blonds, sa peau blanche et transparente, l’ovale parfait de son visage, eussent pu paraître légèrement efféminés, si ses grands yeux noirs et ardents, surmontés de sourcils également noirs, n’avaient donné à sa physionomie un caractère de virilité et de courage incontestable.

Le nez un peu saillant, mais plein de finesse, et la bouche fraîche et fortement colorée dénotaient la passion ; le bas du visage, légèrement accusé, trahissait une résolution inébranlable.

Ses larges épaules, sa poitrine développée, sa taille fine et bien cambrée, sa jambe aux contours harmonieux, son pied finement chaussé, révélaient la pureté de sa race.

Il portait avec élégance un costume de poulle de soie gris, à boutons d'acier. Ses manchettes et son jabot, préparés par la femme de Jérôme, étaient d'une fraîcheur et d'une beauté remarquables.

Lorsqu'il se présenta dans cette tenue chez la comtesse de Nogaret, celle-ci laissa échapper une exclamation qui vint chatouiller agréablement l'amour-propre du gentilhomme.

– Oh ! mais vous voilà métamorphosé, chevalier ! ne put-elle s'empêcher de dire.

– Je tenais à faire de mon mieux honneur à vos bontés, madame, dit-il en lui baisant la main.

– En ce cas, chevalier, je vous en fais compliment, car la nature aidant, vous les avez dépassées. Maintenant, si vous voulez bien me donner la main, nous irons à l'instant chez madame la Dauphine.

La comtesse et Raoul montèrent dans le carrosse qui les attendait. Les chevaux s'élancèrent impatients, faisant jaillir du pavé des myriades d'étincelles. Dix minutes après, l'on arrivait.

La comtesse, dès qu'elle parut chez la Dauphine avec son protégé, fut introduite sur le champ.

Raoul ne se connaissait pas lui-même. Il fut donc on ne peut plus déconcerté par le coup d'œil investigateur que jeta sur lui la Dauphine.

Cet examen fut sans doute à l'avantage du chevalier, car la Dauphine jeta un regard significatif à la comtesse et laissa échapper un murmure approbateur.

– Est-ce là, demanda t-elle, le sauveur dont vous m'avez parlé, ma chère amie ?

– Oui, madame.

– Et vous voudriez reconnaître le service que vous a rendu ce gentilhomme ?

– C'est mon désir le plus cher, dit la comtesse avec vivacité, et aussi celui de M. de Nogaret, s'empessa-t-elle d'ajouter.

Eh bien ! voyons, monsieur, dit la Dauphine en s'adressant à Raoul, que peut-on faire pour vous ?

– Je serai toujours trop honoré de ce que Votre Altesse daignera faire pour le plus humble de ses serviteurs.

– Vous excuserez mon ignorance, reprit la Dauphine ; mais je suis de la maison de Savoie et ne connais pas très-bien la noblesse de France. A quelle famille appartenez-vous ?

– Je me nomme Raoul de Penhoël, et j'appartiens à la noblesse bretonne.

– Et votre père était soldat ?

– Il était mestre de camp.

– Et sans doute désirez-vous, comme lui, suivre la carrière des armes ?

– Votre Altesse l'a dit. Ce serait le plus cher de mes vœux.

– D'après ce que m'a dit la comtesse, c'est sur le maréchal de Villeroi que vous comptiez pour faire votre entrée à la cour ?

– C'est vrai, Votre Altesse.

– Et le maréchal vous a reçu.

– Froidement, c'est encore vrai.

– Mais ne craignez-vous pas de le désobliger en acceptant d'une autre ce que vous étiez venu lui demander ?

– Je crois, n'en déplaît à Votre Altesse, que j'obligerais, au contraire, le maréchal. Et j'ajouterai que je ne craindrai jamais de froisser M. de Villeroi en acceptant et en implorant les bonnes grâces de madame la Dauphine.

En disant ces mots, Raoul mit un genou en terre et s'inclina.

– Mais il est charmant, votre sauveur ! glissa tout bas la Dauphine à la comtesse.

Puis s'adressant à Raoul :

– Relevez-vous, chevalier ; je serai heureuse de donner au roi, qui en a besoin, un loyal et dévoué serviteur de plus.

La Dauphine se dirigea ensuite vers un ravissant bureau de marqueterie qui se trouvait dans sa chambre, et y prit un papier scellé et signé qui se trouvait là.

– Voyons, dit-elle, qu'est-ce que cela ? Ah ! un brevet que j'avais promis à M. de Brissac. Que vois-je ? Le nom est resté en blanc.

– Je supplie Votre Altesse de s'épargner tant de soins ! dit précipitamment Raoul. Je ne veux prendre la place de personne, et je serais désolé..

– Bon ! fit gaîment la Dauphine, M. de Brissac a le temps d’attendre. Je lui donnerai autre chose.

– Mais, madame.

La Dauphine, sans écouter les observations de Raoul, s’était assise devant son bureau.

– Vous vous nommez le chevalier Raoul de Penhoël, n’est-ce pas ?

– Oui, madame.

Sans en vouloir entendre davantage, la Dause pencha sur son bureau, prit une plume et écrivit ; puis, tendant à Raoul le brevet sur lequel elle venait de tracer le nom du gentilhomme :

– Ah ! fit-elle, ce n’est pas si bien écrit que par ces messieurs du ministère ; mais, ajouta-t-elle en souriant, c’est lisible.

Raoul parcourait avec égarement le parchemin qu’il avait sous les yeux ; sa main tremblait ; l’émotion lui coupait la parole.

Il allait se retirer, quand la Dauphine l’arrêta.

– Ce n’est pas tout encore, chevalier, reprit-elle. Si la comtesse vous a fait obtenir le brevet que vous emportez, je ne vous ai pas encore récompensé personnellement du service que vous avez rendu à la meilleure de mes amies. Voici donc une bourse de trois cents louis que je vous prie de vouloir bien accepter.

Et comme Raoul essayait de s’en défendre :

– Je l’exige, ajouta-t-elle. Un gentilhomme peut tout accepter d’une souveraine. Allez, et au revoir.

Le chevalier s’éloigna, entraîné par M^{me} de Nogaret. Il chancelait comme un homme ivre et croyait rêver. Il monta en carrosse auprès de la comtesse sans avoir pu dire un mot. Le grand air et la rapidité de la course lui rendirent enfin un peu de sang-froid.

– Oh, madame ! s’écria-t-il, comment m’acquitter jamais envers vous ?

– Vous plaisantez, chevalier. Vous oubliez donc que nous vous devons la vie ?

– Oh ! c’est en vain que vous essayez de me donner le change, madame. Le peu que j’ai fait ne méritait pas à beaucoup près ce que vous m’avez donné. Disposez donc de moi comme d’un esclave, car vous m’avez

enchaîné par les liens d'une éternelle reconnaissance, et tout mon sang vous appartient.

En ce moment les chevaux s'arrêtèrent devant l'hôtel de Nogaret. Raoul mit pied à terre et salua respectueusement.

N'oubliez pas le chemin de cet hôtel, cheralier, lui dit la comtesse.

– Mon cœur me le rappellera, madame, répondit le gentilhomme en se retirant.

IX

Huit mois s'étaient écoulés.

Pendant que Raoul réussissait à Paris d'une mare aussi rapide qu'inespérée, Marthe s'était étirée dans sa petite ferme de Saint-Sébastien. – Elle avait éprouvé de profonds regrets en quittant le château. En effet, quoique sa première en lance ne se fût pas écoulée dans cet immense jardin, au sein de ces murailles norcies qui témoignaient encore de l'ancienne splendeur des Penhoël, Marthe se figurait qu'elle y avait toujours habité. Les premières impressions de son enfance l'étaient effacées, tandis que survivaient toujours a ce naufrage de ces souvenirs les bontés de sa mère adoptive.

La mélancolie, qui s'était de bonne heure emparée d'elle, redoubla dans les premiers jours de son installation à Saint-Sébastien, quoique la vieille Brigitte, afin de la distraire, lui fit parcourir souvent son petit domaine.

Parfois l'image de Raoul parvenait à dissiper la tristesse à laquelle elle cédait involontairement mais elle se disait que Raoul l'oublierait sans doute au milieu des plaisirs de toutes sortes que Pari offre à la jeunesse. Cette pensée s'empara de son esprit, plus tenace et plus douloureuse, quand une lettre de son ami d'enfance vint lui apprendre de quelle étrange façon il avait conquis d'emblé son brevet de lieutenant.

– Cette fois, soupira Marthe douloureusement je ne le verrai plus.

Etait-ce l'amour ou l'amitié qui faisait ainsi battre son cœur ? Elle l'ignorait elle-même, ou plutôt elle n'osait se l'avouer lorsque lui revenait et mémoire les déchirements qu'elle avait ressentis le jour où Raoul s'était éloigné. Parfois elle s'était surprise, depuis ce moment fatal, à souhaiter que son frère d'adoption ne réussit pas à Paris, car alors il serait revenu au château vivre de cette vie libre et heureuse qu'ensemble ils avaient menée jadis.

Cependant elle n'aurait voulu pour rien au monde que Raoul se doutât de ce qu'elle ressentait. Aussi lui faisait-elle, dans chacune de ses lettres, un tableau touchant du bonheur tranquille au sein duquel s'écoulait sa vie.

Pour chasser les idées pénibles qui venaient l'assaillir, Marthe résolut de déployer toute l'activité dont elle était capable. Elle voulut surveiller en personne l'exploitation de la ferme qu'elle possédait, et s'acquitta de cette tâche difficile avec une volonté et une intelligence qui ne lui firent jamais défaut.

Simple dans ses goûts, elle trouva le moyen, malgré les faibles ressources dont elle disposait, de faire le bien dans les limites restreintes du village qu'elle habitait. Depuis trois mois à peine elle y était installée, que déjà son nom était respecté et béni au fond des chaumières désolées que son sourire angélique était venu éclairer d'un rayon d'espérance.

Marthe, nous l'avons dit, avait été dépouillée de la fortune qu'elle devait posséder. Son père avait laissé quelques dettes ; il s'était naturellement adressé aux membres de sa famille sur lesquels il avait cru devoir compter. Lorsqu'il mourut, ces parents dénaturés, sentant qu'ils n'avaient plus à craindre qu'un enfant, se jetèrent sur les biens dont elle devait hériter, et se les partagèrent sans vergogne. Chassée par eux de la maison où elle était née, Marthe, que Brigitte seule n'avait pas abandonnée à cette époque, était venue se réfugier à Saint-Sébastien. Ce fut là que la recueillit la bonté de M^{me} de Penhoël. Elle s'interposa entre l'orpheline et sa famille, et, grâce à elle, on consentit à laisser à Marthe cette ferme dont on allait la dépouiller encore.

Mais quand moururent les protecteurs de Marthe, quand Raoul partit pour Paris, la cupidité de cette famille insatiable se réveilla. Elle n'avait laissé à la jeune fille qu'une mesure et quelques arpents de terre, et elle la voyait

aujourd'hui à la tête d'une maison coquette et d'un bienfonds de beaucoup agrandi, depuis six ans, par les soins de Mme de Penhoël. Restait donc à s'emparer de ce dernier asile, sans se soucier davantage de ce que deviendrait la pauvre orpheline.

C'est ainsi qu'un beau jour tomba un notaire de Nantes au sein de la tranquillité dont jouissait Marthe. On devinera sans peine combien elle fut surprise de cette étrange visite.

Le tabellion, sans se préoccuper de l'étonnement de la jeune fille, jeta autour de lui un regard investigateur qui semblait estimer d'avance les meubles qui garnissaient la chambre,

– Mademoiselle, dit-il en s'asseyant sans façon, je suis notaire royal à Nantes.

Marthe s'inclina, et fit un geste qui voulait dire clairement : « Je ne vous comprends pas. »

– Vous n'ignorez pas, mademoiselle, que monsieur votre père, en mourant, a laissé quelques dettes.

– Je l'ai ouï dire, en effet, par M^{me} de Penhoël, mais elle m'a dit aussi qu'on me les avait fait chèrement payer.

– On vous a trompée, mademoiselle ; toutes les dettes ne sont pas encore acquittées.

– C'est impossible, monsieur ; ; M^{me} de Penhoël m'avait affirmé que je pouvais jouir en paix de ce qu'avait daigné me laisser ma famille, et que je ne serais plus en butte à aucune réclamation.

– C'est que M^{me} de Penhoël ignorait certainement l'étendue des obligations prises par feu monsieur votre père, répliqua le notaire.

– Enfin, monsieur, expliquez-vous, dit Marthe avec une certaine amertume.

– Je suis aujourd'hui chargé par un de mes clients, M. de Léradec, votre cousin, de vous réclamer une somme de vingt mille livres, prêtée par son père au vôtre.

– Combien y a-t-il de temps ?

– Quinze années environ, et remarquez, insista le tabellion, que M. de Léradec ne réclame aucun intérêt.

– Mais cette somme a dû être remboursée par mon père avant sa mort.

– Ce n'est pas probable, mademoiselle, car le reçu signé de lui est encore entre les mains de mon client. Et, à moins que vous n'ayez entre les mains une quittance de somme égale faite par son père à une date postérieure. dit le notaire en regardant Marthe du coin de l'œil.

– Non, monsieur, non. Je n'ai rien de semblable, répondit Marthe avec égarement.

– En ce cas, mademoiselle, reprit le notaire, vous voudrez bien me dire à quelle époque vous comptez me payer cette somme dont j'ai le titre sur moi.

– Vous n'y songez pas, monsieur ! Je n'ai pas le dixième de cette somme !

– Quoi ! s'écria l'homme de loi flairant déjà de jolis bénéfices, vous ne pouvez pas payer ?

– Non, monsieur, vous le savez bien.

– Je l'ignore, mademoiselle.

– Mais M. de Léradec le sait, lui.

– Il ne me l'a pas dit. Et puisque vous n'avez pas cette quittance.

– Je ne le crois pas, mais je la chercherai, je verrai.

– De sorte, continua notre homme sur un ton mielleux, que si d'ici à huit jours vous ne m'avez pas apporté ou bien la quittance ou bien la somme, je me verrai forcé d'agir selon les instructions que m'a données mon client.

A ces mots, il se leva et prit congé en s'inclinant avec un respect hypocrite.

Ce fut le coup de grâce pour Marthe. Elle feuilleta un à un les papiers que lui avait remis M^{me} de Penhoël et ne trouva rien.

X

Quinze jours se passèrent ; Marthe n'avait plus entendu parler ni de cousin, ni de créance. Elle commençait à se tranquilliser, lorsqu'un matin descendit de cheval devant sa porte un gentilhomme suivi d'un laquais. Il

entra sans façon dans la 'grande pièce du rez-de-chaussée, celle qui servait 'de chambre à Brigitte, et demanda Mlle Marthe de Cordouën. Tout en allant prévenir sa maîtresse, la vieille servante ne cessait de regarder cet étranger avec défiance.

Quant à lui, il s'était campé sur le seuil de la porte et s'était mis nonchalamment à siffler un air de chasse.

Bientôt un pas lourd et cadencé se fit entendre sur l'escalier de bois. C'était Brigitte qui venait annoncer à l'étranger que Mlle de Cordouën allait descendre.

Quelques minutes après, Marthe se trouva face à face avec le gentilhomme.

– Ma chère enfant, dit-il, il est bon que vous sachiez d'abord à qui vous parlez pour que nous puissions nous occuper de l'affaire qui m'amène. Je suis le baron Arthur de Léradec, votre cousin.

Marthe comprit qu'il s'agissait des vingt mille livres réclamées par le notaire. Elle salua profondément.

– Je suis venu, reprit le baron, parce que j'ai pensé que, dans une affaire de cette nature, il valait mieux traiter directement que par l'intermédiaire, souvent pénible, d'un homme de loi.

– Je vous en remercie, mon cousin, dit froidement la jeune fille.

– Votre père, ma chère Marthe, était un peu dissipateur. Remarquez que je ne fais que répéter ce que m'a dit feu M. de Léradec, car vous le savez, je n'ai pas connu le vicomte de Cordouën. Cependant il est constant que son séjour à Paris, son train de maison, l'entraînèrent à des dépenses exagérées es qu'il fallut payer ensuite. C'est à sa famille qu'il s'adressa, et vous savez que sa famille ne lui refusa rien.

– Oh h ! fit Marthe, je sais comment s'est comportée la famille de mon père. On me l'a dit.

Le baron comprit parfaitement la nuance d'ironie qui perçait sous l'interruption de la jeune fille, mais il ne voulut pas s'en apercevoir.

– C'est à cette époque, continua le baron, que votre père s'adressa au mien ; telle est l'origine de cette dette de vingt mille livres que vous réclamait mon notaire.

– Écoutez, mon cousin. Je suis certainement convaincue que cette somme a dû être remboursée ; mais je suis à ce point l'ennemie des procès, et je tiens surtout tellement à ce que la mémoire de mon père ne subisse aucune atteinte, que je suis toute prête, à défaut de la quittance que je n'ai pu trouver, à vous donner dès aujourd'hui un à compte de deux mille livres que j'ai là.

– Y pensez-vous, Marthe ? Je ne veux pas emporter d'argent de chez vous la première fois que j'y viens, s'écria le baron.

– Pourtant, rien n'est plus naturel. Sans cela, pourquoi y seriez-vous ? demanda Marthe naïvement.

– Et si c'était pour vos beaux yeux, chère cousine.

– Je ne vous croirais pas, , répondit la jeune fille en souriant.

– Et vous auriez tort, mon enfant ! dit le baron, se levant pour prendre congé. Aussi j'espère que vous me permettrez de venir vous voir de temps en temps. J'ai quelques affaires en ce pays, et serai heureux de renouer d'anciennes relations de famille.

– Quand vous voudrez, mon cousin, répondit Marthe en saluant gracieusement.

Le baron Arthur de Léradec sauta en selle et s'éloigna en faisant bruyamment caracoler son ch o val.

Il était venu chez Marthe pour s'assurer qu'elle était vraiment aussi jolie que son notaire le lui avait affirmé. Sans doute elle produisit sur lui une impression profonde, car son laquais l'entendit plusieurs fois répéter : « Elle est bien belle ! »

Quant à Marthe, la première fois qu'elle vit Pierre Maroët, à qui elle avait fait part de ses inquiétudes, elle s'empessa de lui raconter quelle visite elle avait reçue, et ce que lui avait dit son cousin. –

– Allons, tant mieux, s'il est honnête, celui-là ! se contenta de lui dire Pierre.

– Mais tu as l'air d'en douter ?

– Je ne dis pas ça ; seulement.

– Encore ? fit Marthe impatientée. Eh bien ! quoi ? seulement...

– Seulement, il faudra voir ! acheva Pierre.

Huit jours après, le baron de Léradec revint à Saint-Sébastien. Il fut encore aimable, mais peut-être un peu moins réservé que la première fois. Marthe le remarqua, mais ne s'en alarma pas. Cependant, à la troisième visite, le baron déclara franchement à Marthe qu'il l'adorait. Bientôt ses visites devinrent de plus en plus fréquentes, et les discours du baron s'animèrent de telle sorte qu'il devint impossible à Marthe de les supporter davantage.

Un jour enfin, à bout de patience, Marthe se leva frémissante, et la voix émue :

– Monsieur mon cousin, dit-elle, j'ai cru d'abord à une innocente plaisanterie de votre part ; mais comme elle se prolonge au delà des limites que la convenance a tracées, je vous prie de vouloir bien m'épargner ces importunités blessantes.

– Quoi ! c'est ainsi que vous le prenez ?

– C'est vous qui m'y forcez, monsieur.

– Et comment résister à tant de charmes ! soupira le baron. Tenez, Marthe, un baiser, un seul, et la paix est faite !

– Vous m'outragez encore, monsieur ! dit la jeune fille indignée.

– Vous me le refusez, cruelle ? Parbleu ! je saurai bien le prendre !

Il s'élança sur Marthe qui voulut fuir ; mais ses forces l'abandonnèrent : elle tomba.

A ce moment la porte s'ouvrit brusquement ; c'était Pierre Maroët qui, d'un coup d'œil rapide, devina ce qui c'était passé et se planta résolument devant le baron.

Marthe s'était relevée ; ce secours inespéré lui avait rendu son courage.

Elle foudroya son cousin d'un regard de mépris, et faisant signe à Pierre de s'écarter, elle montra du doigt la porte.

– Sortez, dit-elle d'une voix vibrante, et que jamais l'envie ne vous prenne de franchir le seuil de cette maison.

– A moins que l'épée de monsieur de Léradec ne veuille faire connaissance avec mon *penbas*, ajouta Pierre Maroët, et je crois qu'elle n'aurait pas beau jeu.

Le baron, désappointé, s'élança au dehors en blasphémant.

– Ah ! je reviendrai ici malgré vous, s'écria-t-il d'une voix irritée.

Et il disparut au galop furieux de son cheval.

Cette fois, Marthe crut devoir, pour la première fois, réclamer du chevalier de Penhoël la protection qu'il lui avait jurée.

XI

Depuis six mois déjà, Raoul remplissait à la cour des fonctions de lieutenant des gardes du corps. Il avait reçu de Marthe plusieurs lettres, à travers la mélancolie desquelles semblait percer la plus humble, mais la plus douce félicité. De son côté, il avait souvent écrit à la compagne de son enfance, et à mesure que ces lettres étaient parvenues à la jeune fille, elle avait cru remarquer que le style en était plus animé, les expressions plus caressantes, les phrases plus chaleureuses. Raoul avait osé lui parler de son amour, mais elle avait gardé pour elle ce secret précieux, et n'avait voulu le communiquer à personne. A ses heures de découragement, elle relisait cette lettre unique, la dernière, dans laquelle Raoul avait osé prononcer pour la première fois ce mot si doux, si court, et pourtant si gros de mystères : « amour. »

Marthe, tout entière au bonheur qu'elle ressentait, ne cherchait pas à s'expliquer comment le cœur de celui qu'elle aimait avait osé parler. Elle se sentait aimée ; elle ne raisonnait pas : elle rayonnait.

Quelle série d'événements avait désillé les yeux du jeune lieutenant ? C'est ce que nous allons expliquer.

Pénétré de reconnaissance envers la comtesse de Nogaret, Raoul aurait été bien ingrat s'il ne se fût pas montré un des visiteurs les plus assidus de la comtesse. De son côté, elle le voyait avec plaisir, avec trop de plaisir peut-être, car Raoul crut lire un jour dans les yeux de sa protectrice quelque chose de plus tendre que l'amitié sincère dont il était animé.

Cette découverte le rendit plus réservé. Loin que son amour-propre en fût flatté, le jeune lieutenant résolut de s'assurer que cette crainte était fondée

et de fuir ce nouveau danger. Il lui semblait d'ailleurs qu'il n'y avait au monde qu'une femme capable de lui inspirer de l'amour : c'était Marthe.

La comtesse était belle, il est vrai, mais elle était mariée, et Raoul croyait encore naïvement qu'on ne pouvait aimer qu'une fois. Donc il se souvint combien Marthe était gracieuse, combien étaient doux et veloutés ses regards, combien sa bouche était rose et ses dents blanches. Aussi, lorsqu'il acquit la certitude d'être aimé de la comtesse, il devint plus expansif et plus tendre dans les lettres qu'il adressait à Marthe, jusqu'à ce que, son amour grandissant chaque jour, il osa lui en faire l'aveu.

Pourtant, ce premier écueil qui se dressait sur sa route et qu'il essayait d'éviter n'était rien en comparaison des nouveaux dangers qui le menaçaient.

Il n'avait pas revu le maréchal de Villeroi, qui était allé passer quelques mois dans ses terres, et n'avait reçu de lui aucune réponse à la lettre qu'il lui avait remise. Cela ne l'inquiétait guère du reste, car la comtesse de Nogaret lui avait juré que ses bienfaits ne s'arrêteraient pas là, et la Dauphine, que les devoirs de sa charge le mettaient à même de voir fréquemment, lui avait souri avec une bienveillance particulière

Il était un jour de service dans les appartements intérieurs du roi, lorsqu'il entendit retentir de furieux éclats de voix. Il s'avança pour connaître la cause de ce bruit incompréhensible en pareil lieu, et aperçut un de ses gardes qui venait le chercher.

– Quel est ce bruit ? demanda-t-il.

– Lieutenant, c'est un gentilhomme qui veut à toute force pénétrer auprès de Sa Majesté.

– Mais la consigne le défend.

– Parbleu ! Mon camarade ne cesse de le lui répéter, mais il ne veut rien entendre.

– C'est ce que nous allons voir ! fit Raoul d'un ton menaçant.

Et il pénétra dans l'antichambre.

Il aperçut tout d'abord le garde qui avait résolument croisé la baïonnette devant le gentilhomme récalcitrant ; puis il leva les yeux et reconnut devant lui, l'œil étincelant, la face enluminée par la colère. qui ?... le maréchal de Villeroi !

Celui-ci n'eut pas plutôt aperçu Raoul qu'il s'écria :

– Enfin ! voici donc l'officier que j'ai fait demander !... J'espère, monsieur, continua-t-il en s'adressant à Raoul, que vous punirez sévèrement l'audace de cet homme.

– Pardon, monsieur le maréchal, cet homme est garde du corps, et tous les gardes sont gentilshommes, fit observer Raoul. Ensuite, si j'ai à le punir, j'espère que vous daignerez me dire pourquoi.

– Comment, monsieur, voilà dix minutes que l'on me fait attendre dans l'antichambre, moi, le maréchal de Villeroi !

– Sans doute, répliqua Raoul, puisque la consigne est de ne laisser entrer personne.

– Mais cette consigne n'est pas faite pour moi !

I – Elle est la même pour tous, monsieur le maréchal, et fussiez-vous Mgr le Dauphin que vous ne passeriez pas.

r – Eh quoi ! vous aussi ? s'écria le maréchal en bisant du haut de sa vanité le téméraire lieutenant.

Tout à coup ce regard s'arrêta sur le visage de Raoul. Il parut chercher un instant dans ses souvenirs, puis il haussa les épaules et laissa échapper un sourire de pitié.

– Mais je vous reconnais, mon lieutenant ! fit-avec mépris ; c'est vous qui, chez moi... il y a quelque temps.

– C'est moi, oui, monsieur le maréchal

– Il paraît que vous avez fait fortune à Paris depuis votre arrivée, dit le maréchal d'un ton moqueur. Allons, reprit-il avec hauteur, c'est assez discuter, monsieur. J'ai d'importantes nouvelles à communiquer à Sa Majesté ; il faut que je lui parle sur l'heure. Ainsi, continua-t-il en s'avancant d'un air superbe de fierté, qu'on fasse place ! Raoul écartant de la main le garde qui se trouvait entre lui et M. de Villeroi, tira froidement son épée.

– Sur ma parole de gentilhomme, monsieur, t-il en se plaçant résolument devant le maréchal, si vous faites un pas, vous êtes mort !

Le maréchal s'arrêta et sortit brusquement en puissant échapper de menaçantes imprécations.

XII

Yvon, pour se distraire, avait de son côté noué quelques relations.

En première ligne, au nombre des amis qu'il s'était créés, figurait Jérôme l'hôtelier, qui avait pour cousin un garçon bleu, c'est-à-dire un laquais chargé du service intérieur de la chambre du roi. On avait appris par ce cousin que Sa Majesté avait daigné remarquer le jeune lieutenant aux gardes du corps, et qu'il avait félicité le capitaine de l'excellent choix qu'il avait fait en s'attachant ce gentilhomme. Louis était même allé jusqu'à vanter la jolie figure et l'air martial du jeune officier.

Là ne s'étaient pourtant pas bornées les relations d'Yvon. Son maître était militaire ; Yvon avait soif de se faire voir et de se lier avec des militaires. Ce fut alors qu'il songea au brigadier Lamoureux, qu'il se dirigea vers le Louvre et demanda le mousquetaire.

– Mon sauveur ! s'écria le brigadier en l'apercevant.

Yvon fut forcé de subir les accolades chaleureuses de son nouvel ami, et d'accepter séance tenante le verre de mâcon que crut devoir lui offrir le brigadier. La connaissance fut bientôt faite. A force de fréquenter le mousquetaire, Yvon finit par se dégrossir et perdit insensiblement cette roideur jacobite qu'il avait apportée de la Bretagne.

Le brigadier paraissait fier de son élève, bien qu'il ne cessât de lui reprocher son excessive timidité, mais il ne désespérait pas de le former.

En peu de temps, Yvon avait été à même d'apprécier l'excellent cœur de Lamoureux. Aussi leur amitié ne s'était-elle pas refroidie un instant depuis qu'ils s'étaient rencontrés.

Grand fut l'étonnement d'Yvon de voir un beau jour venir à lui le brigadier Lamoureux grave, la tête basse et tordant sa moustache, ce qui était chez lui l'indice du plus profond embarras.

Chose plus étonnante encore, Lamoureux, qui n'était pas de service, avait tout son sang froid. C'était deux jours après l'étrange scène faite par le maréchal de Villeroi dans l'antichambre de Sa Majesté, vers le commencement de février 1712.

– Quel sérieux ! s’écria Yvon en souriant. Venez-vous donc d’enterrer la dernière bouteille ?

– Non pas, fit soucieusement le brigadier. Il s’agit de bien autre chose, mon cher !

– Parlez, dit Yvon ; vous m’effrayez.

– Il y a bien de quoi, dit Lamoureux. Ecoutez. Hier, j’étais de service dans les jardins réservés du palais. Il ne faisait pas très-chaud, et je me hâtais de relever les sentinelles lorsque je vis se diriger de mon côté deux personnages haut places, à en juger par leur costume. L’un s’exprimait avec beaucoup d’animation ; on le devinait aux gestes énergiques dont il accompagnait son discours ; l’autre marchait les yeux fixés à terre, écoutant attentivement celui-là. Je le reconnus bientôt : c’était le roi. »

– Peste ! murmura Yvon, ceci vient de haut.

– Bientôt, poursuivit le brigadier, Sa Majesté arriva à dix pas de moi, et, dans le personnage à la conversation si animée, je reconnus le maréchal de Villeroi.

Cette fois Yvon prêta avidement l’oreille.

– Je rapprochai militairement mes deux talons, continua Lamoureux ; je présentai les armes et je demeurai immobile. Ni le roi, ni le maréchal ne parurent s’apercevoir que j’étais là. Tout à coup le roi s’arrêta.

– Et qui donc était de service avant-hier ? demanda-t-il au maréchal.

– Votre lieutenant aux gardes du corps, Sire.

– Le chevalier de Penhoël, je crois ?

– Lui-même, Votre Majesté.

– Mon pauvre maréchal, dit le roi, je suis désolé de ce qui est arrivé ; mais je ne puis réprimander un de mes officiers qui s’est scrupuleusement acquitté de son devoir.

– Votre Majesté ne m’a pas compris, répliqua le maréchal. Ce n’est pas là ce dont je me plains ; mais cet officier a accompagné ce refus de paroles tellement blessantes, que j’ai résolu de m’adresser à votre souveraine justice pour avoir raison de cet oubli des convenances de la part d’un soldat vis-à-vis d’un gentilhomme que vous avez daigné élever vous-même à l’une des plus hautes dignités du royaume.

– C’est bien, maréchal ; j’aviserais, répondit Sa Majesté. Ici, le roi reprit sa promenade, et je perdis la suite de cette conversation, acheva Lamoureux.

– Je vous remercie, brigadier, fit Yvon en lui serrant la main. Je vais transmettre à M. le chevalier les renseignements que vous êtes venu m’apporter.

Yvon monta dans l’appartement de son maître, à qui il fit part des craintes que lui avait inspirées Lamoureux. Raoul soupira tristement, mais ne sembla pas partager les appréhensions de son serviteur.

– Ainsi, demanda celui-ci, monsieur le chevalier ne compte rien faire ?

– Eh ! que veux-tu que je fasse ? N’ai-je pas pour moi ma conscience et la certitude d’avoir rempli mon devoir ?

– Sans doute ! mais cela ne suffit pas toujours.

– Que faut-il de plus, à ton avis ?

– Je n’oserais pas me permettre de donner un conseil à M. le chevalier ; mais il me semble que lorsqu’on a des amis, il est bon de s’en servir, et je suis convaincu que si vous alliez tout raconter à M^{me} de Nogaret ; elle s’empresserait de faire intervenir Mme la Dauphine auprès du roi.

– C’est ce que je ne veux pas, morbleu !

– Cependant.

– Assez ! dit Raoul d’un ton péremptoire. Il est inutile de fatiguer la comtesse de détails puérils. Je me sens fort de mon droit et ne crois avoir besoin de personne pour me défendre. Laisse-moi, ajouta-t-il avec impatience.

Yvon disparut, quitta l’hôtel et pressa le pas comme un homme qui se dirige vers un but qu’il lui tarde d’atteindre.

Deux minutes après, il frappait à la porte de l’hôtel de Nogaret.

Yvon y était connu, car plusieurs fois il y avait été envoyé par Raoul, dans les derniers temps surtout. Il s’était aperçu que son maître paraissait fuir les occasions d’y retourner ; mais il ne comprenait pas pourquoi. La comtesse avait fait à diverses reprises prier le lieutenant de venir passer la soirée chez elle, et Raoul, prétextant les nécessités de son service, une invitation antérieure ou – même une indisposition, avait refusé de s’y rendre.

– Eh bien ! s’était dit Yvon, puisqu’il ne veut pas y aller, j’irai pour lui.

La comtesse le reçut avec affabilité. Elle apprit alors de sa bouche l’altercation qui s’était élevée entre Raoul et le maréchal, et la conversation que celui-ci avait eue la veille avec le roi.]

– J’ai pensé, dit Yvon, qu’il était urgent de prévenir les effets de cette fureur vindicative. j Voilà pourquoi j’ai pris sur moi de venir à l’insu de M. le chevalier. Il a prétendu qu’il ne voulait pas pour si peu de chose recourir à vos bontés ; qu’il était fort de son droit, et qu’il saurait bien se défendre lui-même.

– Et tu as bien fait, mon ami. Tiens, voilà pour toi, dit la comtesse en lui tendant une bourse.

– Surtout, fit-il, n’allez pas dire à M. Raoul que je l’ai trahi !

– Ne crains rien. Je verrai la Dauphine aujourd’hui même. t’

– Oh ! madame, que vous êtes bonne, et que je vous remercie ! s’écria Yvon enthousiasmé.

Yvon sortit radieux et regagna l’hôtel de l’*Arbre-Sec*.

Comme il arrivait à la porte, un officier s’y arrêta et descendait de cheval.

– Monsieur le chevalier Raoul de Penhoël, lieutenant aux gardes du corps ? demanda-t-il.

– Suivez-moi ; je vais vous conduire, dit Yvon, fort intrigué, en lui montrant le chemin.

L’officier jeta la bride de son cheval aux mains de Jérôme et disparut derrière Yvon.

Arrivé au premier étage, celui-ci ouvrit la porte et introduisit l’officier. Raoul se leva pour le recevoir.

– Ordre du roi ! fit laconiquement l’officier en tendant à Raoul un pli cacheté.

Et il se retira en saluant militairement.

XIII

Raoul décacheta avec surprise la missive qu'il venait de recevoir. Il parcourut des yeux la lettre, et, à mesure qu'il en achevait la lecture, sa physionomie changeait d'expression. Quand il eut fini, il jeta sur la table le pli décacheté, et un sourire amer vint effleurer ses lèvres.

– Yvon, immobile et inquiet, lançait sur la table des regards obliques, comme pour déchiffrer les caractères de cette lettre.

Raoul leva les yeux et surprit le regard curieux de son serviteur.

– Ne devines-tu pas. ce que signifie cet ordre du roi ? demanda-t-il.

– Ma foi non ! monsieur le chevalier.

– Apprends donc, mon pauvre Yvon, que S.M. Louis XIV me fait l'honneur de me mander demain matin à son petit lever.

– Savez-vous que c'est un grand honneur pour vous ? fit Yvon en hochant la tête.

– Honneur dont je me passerais bien ! murmura Raoul. Comment ! tu ne comprends pas qu'il y a là-dessous quelque coup de Jarnac de M. de Villeroi ?

– Et moi, répliqua Yvon avec assurance, je ne le crois pas.

– Comment ! tout à l'heure tu paraissais inquiet des suites de cette conversation du roi avec le maréchal, et te voilà maintenant plein de confiance. D'où vient ce revirement dans tes idées ?

– Des pressentiments. des. que sais-je ? balbutia Yvon. Enfin, je suis convaincu que M. le chevalier peut dormir tranquille.

– Allons ! je le veux bien, dit Raoul.

En effet, il n'attachait pas à cet incident beaucoup d'importance. Il était soucieux sans savoir pourquoi. Yvon avait parlé devant lui de pressentiments ; Raoul était justement sous l'influence de pressentiments funestes. Il se sentait environné de dangers ; malgré lui, son cœur se serrait ainsi qu'à l'approche d'une catastrophe imprévue.

Quant à Yvon, il considérait son maître avec une sollicitude confiante, comme un homme heureux de son devoir accompli.

En effet, fidèle à sa promesse, la comtesse de Nogaret s'était habillée, pour aller rendre visite à la Dauphine. Une dame d'honneur, M^{me} de Léri, vint la recevoir, et la comtesse crut remarquer en elle un trouble et une agitation extraordinaires.

– Veuillez prévenir Mme la Dauphine, dit-elle pourtant, que je désire lui parler au plus vite.

– Ce serait de grand cœur, madame la comtesse, mais cela ne se peut pas.

– Que dites-vous ?

– Hélas ! la vérité, répondit la dame d'honneur avec tristesse. Personne n'y peut rien comprendre, pas même les médecins.

– Les médecins ! M^{me} la Dauphine est don malade ?

– Très-gravement, oui, madame, et pourtant Son Altesse est au lit depuis deux heures à peine.

– Mais quelle est cette maladie ? car elle doit avoir un nom ! Que dit-on ?

– Rien, ou du moins pas grand chose. Peut-être vous souvenez-vous d'une tabatière finement ciselée que M. le duc d'Orléans avait, il y a deux ans environ, donnée à la Dauphine.

– Je me le rappelle parfaitement.

– Au commencement du mois de janvier dernier, ce bijou disparut. M^{me} la Dauphine n'osait accuser personne, bien qu'elle regrettât beaucoup cette tabatière ; mais elle avait fini par l'oublier, lorsque ce matin, au moment où nous étions admises à sa toilette, la Dauphine poussa un cri de joie. En même temps, elle élevait en l'air un objet qu'elle venait de prendre sur sa toilette. Nous y jetâmes nos yeux, et nous reconnûmes la tabatière. La Dauphine l'ouvrit et la trouva pleine d'excellent tabac. Elle y puisa sans façon, et remplaça le bijou sur sa toilette. Quelques heures après, elle fut prise d'un frisson nerveux ; tout son corps tremblait ; ses dents claquaient, ses yeux s'injectaient ; elle se plaignait de cruelles douleurs aux tempes ; bientôt une fièvre violente se déclara. Fagon, Boudin, Maréchal, Thirac, tous les médecins furent appelés ; ils s'enquirent des causes de ce malaise inexplicable. La Dauphine leur parla de cette tabatière qu'elle avait retrouvée ; on voulut l'examiner ; mais malgré les plus minutieuses recherches, on ne parvint pas à la découvrir.

– Voilà qui est étrange ! s'écria la comtesse de Nogaret terrifiée.

– Bien plus, ajouta Mme de Léri à voix basse et en saisissant le bras de la comtesse, Fagon et Boudin parlent d'empoisonnement !

M^{me} de Nogaret demeura muette de douleur et d'épouvante. Puis, songeant à Raoul, elle leva les yeux au ciel et s'éloigna en poussant un

profond soupir.

En rentrant chez elle, elle courut à l'appartement de son mari.

– J'arrive du château, dit-elle, où j'ai appris qu'un danger menaçait notre jeune sauveur.

– Qui ? le chevalier de Penhoël ?

– Lui. Je suis allée chez la Dauphine pour qu'elle usât de son influence sur le roi. Elle est malade, empoisonnée, et ne reçoit personne.

– Et, demanda le comte, ce malheur, quel est-il ?

La comtesse de Nogaret le mit au courant.

– Il faut donc, poursuivit-elle, que vous soyez pendant quelques jours un des plus assidus courtisans du roi, afin que rien ne nous échappe de ce qui se passera.

– Ce pauvre chevalier ! C'est bien le moins que je fasse pour lui ! s'écria M. de Nogaret.

– Ainsi, je puis compter sur vous ?

– Ce soir même, j'assisterai au jeu de Sa Majesté, répondit le comte.

Raoul demeurait enfermé chez lui, solitaire et pensif. La journée s'avance, et déjà la nuit commençait à tomber, lorsqu'un pas précipité retentit dans l'escalier, et presque aussitôt on frappa violemment à la porte.

Yvon courut ouvrir. C'était maître Jérôme, le cabaretier ; il tenait à la main une lettre qu'il tendit à Raoul.

Celui-ci jeta les yeux sur l'enveloppe.

– De Marthe ! s'écria-t-il avec joie en embrassant la lettre ; laissez-moi !

Jérôme et Yvon se retirèrent. La tristesse de Raoul s'était évanouie, comme le brouillard aux premiers rayons du soleil levant.

XIV

Dès qu'il se vit seul, Raoul, en proie à une émotion violente, se mit en devoir de décacheter la lettre de Marthe. Jamais, à la réception d'un pareil message, son cœur n'avait battu avec tant de violence, car de cette lettre

allait dépendre, croyait-il, tout son avenir. Il avait osé dire à Marthe qu'il l'aimait ; comment la jeune fille accueillerait-elle cet aveu ? Aimait-elle aussi Raoul, et allait-elle le lui avouer ? Ou bien repousserait-elle fièrement l'amour de son ami d'enfance ? Telles étaient les questions que se posait Raoul au moment où, prenant une résolution violente, il se décida à connaître enfin son sort.

« Votre dernière lettre m'a rendue bien heureuse, mon cher Raoul, et les sentiments qu'elle renferme m'ont comblée de joie. »

Telle fut la première phrase qui tomba sous les yeux du joyeux gentilhomme.

– Chère Marthe ! s'écria-t-il. Ah ! que puis-je craindre maintenant ?

La jeune fille, continuant sur le ton mélancolique qui lui était habituel, exprimait ses regrets de n'être qu'une orpheline sans biens et sans appui, et terminait en racontant la singulière réclamation qui lui avait été faite par le notaire et la conduite plus singulière encore du baron de Léradec.

« Vous le voyez, disait-elle, j'ai recours à cette protection que j'ai trouvée généreusement auprès de votre famille, et que vous m'avez fait promettre de vous demander. C'est assez vous dire combien je vous aime et quels droits vous avez sur mon cœur. »

– Les voilà donc, s'écria Raoul, ces malheurs que je sentais planer sur ma tête ! Ah ! Yvon avait raison : ce que je n'aurais pas fait pour moi, mon devoir est de le faire pour Marthe. J'irai chez la comtesse ; je lui dirai tout, je. Mais, j'y pense, la Dauphine est gravement malade ; cette extrême ressource nous manque. Que faire ? partir ? Il faut partir ! Et pourtant, non. Je ne puis pas ainsi renoncer à la carrière qui s'ouvre devant moi. Il faut que j'obtienne un congé ; mais à qui le demander ? Attendons un jour ou deux : la Dauphine se rétablira sans doute, et il sera temps encore. C'est cela. Mon Dieu ! je ne vous demande rien pour moi ; mais protégez Marthe, je vous en supplie.

Raoul sortit précipitamment. Il marcha de longues heures, silencieux et réfléchi, les yeux fixés à terre, sans s'apercevoir que la nuit était tombée depuis longtemps. Il suivait machinalement les quais et se disposait à regagner son logement, lorsqu'il crut distinguer devant lui un groupe de

deux individus qui marchaient avec lenteur et paraissaient causer avec une grande animation.

Raoul n'y prêta pas grande attention ; il était trop absorbé pour se préoccuper de ce qui se passait autour de lui. Cependant il entendit prononcer un nom qui lui fit subitement relever la tête et prêter l'oreille : c'était le nom d'un pêcheur du Pouliguen, qu'il avait autrefois connu à l'époque où il se permettait si volontiers ses escapades maritimes.

– Surtout, Camaret, disait à cet homme son interlocuteur, de la prudence et de la discrétion ; je ne te demande que cela. Si tu suis bien mes instructions, l'argent ne te manquera pas ; et tu aimes l'argent, je crois ?

– Oh ! oui, répondit Camaret avec convoitise.

– Tant mieux ! Ton intérêt me répond de ta conduite. Je vais, dès demain, me mettre à la recherche d'une maison isolée aux environs de Paris, et, dès que je l'aurai trouvée, je t'y installerai.

– Et que faudra-t-il faire ?

– Ne t'absenter jamais, être prêt à toute heure du jour et de la nuit à recevoir mes ordres ou ma visite. En outre, tu ne te lieras avec qui que ce soit ; tu vivras seul. Tout cela te convient-il ?

– Parfaitement, monsieur le baron.

– Ainsi, dès que la jeune fille à qui je destine cette maison viendra l'habiter, tu te mettras à ses ordres. Seulement, rappelle-toi bien ceci : elle ne devra sortir du jardin sous aucun prétexte.

– C'est dit, monsieur le baron. Et, cette jeune fille, quand viendra-t-elle ?

– Je ne le sais pas moi-même ; voilà pourquoi il faut que tu sois là constamment.

– Compris, fit brièvement Camaret.

– Dès qu'une occasion favorable se présentera, j'amènerai à Paris cette jeune fille. Silence ! quelqu'un est là derrière nous qui nous écoute peut-être.

En effet, Raoul s'était rapproché et n'avait pas perdu un mot de la conversation échangée entre le pêcheur et le baron. Quand il s'aperçut qu'il était découvert, il pressa le pas et s'éloigna, feignant la plus grande indifférence.

– C’est singulier ! fit Camaret, quand il se fut assuré que ce promeneur avait disparu, il m’a semblé reconnaître.

– Qui ? demanda le baron avec vivacité.

– M. le chevalier de Penhoël.

– Lui ! s’écria le baron ; c’est impossible !...

– Dame ! je n’en jurerais pas. Cependant.

– Après tout, que m’importe ? fit le baron d’un ton délibéré. Qu’a de commun le chevalier de Penhoël avec l’affaire dont nous parlions ? Marchons !

Et il entraîna rapidement Camaret.

De son côté, Raoul, à qui la réflexion était venue, s’était dit, quelque improbable que fût cette supposition, que cette jeune fille dont on projetait l’enlèvement était peut-être Marthe, que ce baron pouvait bien être M. de Léradec, que Camaret était bien capable de devenir son complice. Il revint sur ses pas, décidé à demander une explication ; mais il eut beau fouiller du regard les ténèbres épaisses qui l’environnaient, il ne découvrit rien qui pût le mettre sur la trace de ceux qu’il voulait interroger.

– Quelle folie ! se disait-il en s’en allant. Les jeunes filles et les barons qui les enlèvent ne sont pas rares par le temps qui court. Chère Marthe ! Je l’aime tant, que tout ce qui se rattache à elle me fait trembler. C’est égal, à tout prix, il faut que je la voie, et, dès que je pourrai obtenir ce congé dont j’ai besoin.

Il rentra enfin plus calme en son hôtel de l’Arbre-Sec.

Raoul se coucha ; mais il était trop préoccupé pour goûter les douceurs du sommeil. Lorsque, le lendemain matin, Yvon pénétra dans la chambre, son étonnement fut grand de voir son maître debout, habillé et se disposant à sortir.

C’était le 6 février ; il faisait froid ; le ciel était couvert de nuages grisâtres dont la teinte monotone jetait sur Paris comme un manteau de tristesse.

En arrivant chez le roi, Raoul apprit que la Dauphine était plus mal. Aussi ce ne fut pas sans quelque émotion qu’il se présenta au petit lever de Sa Majesté.

Le roi causait avec quelques gentilshommes et paraissait de fort bonne humeur. Il jetait de temps en temps un regard sur ceux qui l'entouraient et parmi lesquels Raoul était confondu. Tout à coup le roi fronça le sourcil : il venait d'apercevoir son lieutenant aux gardes du corps.

– Retirez-vous un instant, messieurs, dit-il aux gentilshommes qui se trouvaient auprès de lui. Avancez, monsieur de Penhoël, continua-t-il en s'adressant à Raoul.

Celui-ci fit quelques pas en avant, tenant d'une main son chapeau, de l'autre la garde de son épée, puis il s'inclina profondément, attendant que le roi lui adressât la parole.

– Il y a peu de temps que vous êtes à la cour, monsieur le lieutenant, lui dit Sa Majesté.

– Un peu plus de six mois, Sire.

– Vous ne me paraissez pas connaître parfaitement les exigences de l'étiquette.

– Votre Majesté a raison, et cependant je ne me rappelle pas y avoir manqué, répondit Raoul d'un ton respectueux.

– Il m'est cependant arrivé sur votre compte quelques plaintes que j'ai dû prendre en considération, car elles viennent d'un personnage à qui j'ai toujours témoigné la plus haute estime.

– Alors, Sire, je crois vous comprendre ; mais je ferai observer à Votre Majesté que je ne crois pas avoir manqué à mes devoirs ni aux exigences de l'étiquette en faisant respecter ma consigne, même par M. le maréchal de Villeroi.

– Aussi n'est-ce pas de cela que je prétends vous blâmer, lieutenant.

– Alors, Sire, je ne vois pas.

– – Le maréchal m'a tout dit. Je sais qu'il y a entre vous des motifs d'inimitié personnelle.

– Non, pas de ma part, Sire.

– Et, continua le roi, je sais aussi que vous avez employé vis-à-vis de lui certaines expressions blessantes.

– Si Votre Majesté daignait interroger mes gardes, elle saurait que, jusqu'au moment où j'ai dû dégainer pour résister à la force, j'ai été envers

le maréchal d'une politesse et d'une retenue dignes de mon nom et de mon rang.

– Le témoignage de vos gardes ne prévaudrait pas contre les assertions d'un maréchal de France, dit le roi d'un ton péremptoire. M. de Villeroi a trois fois votre âge. Il en est outre un des plus grands dignitaires du royaume. Vous auriez dû ne pas l'oublier.

– Je n'en aurais garde, Sire !

– Fort bien ; mais comme en tout ceci M. le maréchal me paraît avoir un sujet légitime de plainte dans la forme que vous avez employée, je pense que vous ne refuserez pas de lui en faire vos excuses.

Raoul ne put réprimer un mouvement de dignité froissée.

Le roi s'en aperçut.

– Je suis loin, continua-t-il d'une voix plus douce, de prêter les mains à l'humiliation d'un gentilhomme et surtout d'un officier dont je me plais à reconnaître les excellents services ; mais je me crois assez bon juge en pareille matière pour exiger que les dix-neuf ans d'un lieutenant s'inclinent devant les soixante ans d'un maréchal de France. J'espère donc, chevalier, que vous voudrez bien vous conformer aux désirs de votre souverain.

Et Louis XIV, congédiant d'un geste le pauvre Raoul consterné, reprit avec les gentilshommes qui s'étaient approchés la conversation qu'il avait interrompue.

Au moment où le chevalier allait sortir, M. de Nogaret s'avança vers lui, et lui tendant la main :

– J'ai appris, dit-il, qu'il s'était élevé entre le maréchal et vous une altercation assez vive, et je venais, mon cher ami, vous offrir ma médiation.

– Je vous remercie, monsieur, répondit Raoul avec une nuance de raillerie amère ; Sa Majesté a pris les devants.

– Comment ! c'est à ce sujet que le roi vous a honoré d'une conversation particulière ?

– Oui, monsieur.

– Et, continua M. de Nogaret, y a-t-il indiscretion à vous demander l'issue de cet entretien ?

– Aucune, monsieur le comte.

En ce moment, il se fit dans la foule des gentilshommes qui encombraient la porte de la chambre du roi un mouvement inaccoutumé ; on les vit se ranger avec empressement pour laisser passer un personnage chamarré de broderies et de cordons, qui s'avavançait, la tête haute, le regard assuré, l'air dédaigneux.

Raoul jeta les yeux sur ce personnage et le reconnut, car un éclair de fureur brilla dans ses yeux, et le même sourire qu'il laissait échapper tout à l'heure vint glisser sur ses lèvres.

– Vous me demandiez, monsieur ce que m'avait dit le roi ? reprit-il en s'adressant à M. de Nogaret.

– Oui, fit le comte avec anxiété en remarquant les traits altérés de Raoul.

– Eh bien ! vous allez le savoir.

Et Raoul, le visage pâle et la bouche souriante, s'avança au devant du maréchal, devant lequel il s'inclina avec une politesse ironique.

– Monsieur le maréchal, dit-il d'une voix que la colère faisait trembler, je viens, *sur l'ordre exprès de Sa Majesté*, vous faire mes humbles excuses des vivacités dont vous avez prétendu que je m'étais rendu coupable.

Et, sans attendre la réponse du maréchal, il disparut.

Le maréchal rougit de colère, car il crut remarquer un sourire moqueur sur les lèvres de ceux qui avaient assisté à cette scène.

– L'insolent ! murmura-t-il avec rage.

XV

Pendant que Raoul s'éloignait du château, suivi du comte de Nogaret, Yvon, demeuré seul, s'était installé devant un bon feu et songeait avec inquiétude à son maître, lorsqu'il entendit frapper à la porte de l'appartement. Il se leva précipitamment, courut ouvrir la porte, et se trouva en présence de deux visages inconnus.

– Est-ce bien ici, demanda l'un des deux gentilshommes, que demeure le chevalier de Penhoël ?

– Oui, monsieur, répondit Yvon.

– Est-il chez lui ?

– Non. Le lieutenant assiste ce matin au lever du roi.

– Quoi ! fit le gentilhomme avec étonnement, le chevalier est donc lieutenant ?

– Oui, monseigneur.

– Et dans quel régiment, s’il te plait ?

– Dans les gardes du corps, monseigneur.

Peste ! Il a fait rapidement son chemin, et je vois que le maréchal.

– N’y est pour rien, interrompit Yvon.

– Vraiment ? A qui donc ton maître doit-il un si brillant avancement ?

– Ce n’est un secret pour personne, répliqua Yvon. M. le chevalier doit ce grade à la bienveillante protection de la Dauphine.

– Tant mieux, après tout ; mais, dis-moi, le chevalier n’est-il pas retourné chez le maréchal depuis le jour où il y fit une si singulière entrée ?

Ici le gentilhomme ne put réprimer un rire un peu bruyant.

– Non, monseigneur, dit sèchement Yvon.

– Ainsi, ton maître n’a pas revu le maréchal de Villeroi ?

– Hélas ! il l’a revu, pour son malheur ! soupira Yvon.

– Pour son malheur, dis-tu ? Il n’est donc pas bien avec le maréchal ?

– Oh, non ! fit Yvon.

– Parbleu ! s’écria le gentilhomme, je reconnais bien là le caractère acariâtre et rancunier de mon cher oncle !

– Ah h ! demanda Yvon, monseigneur est neveu de M. de Villeroi ?

– J’ai cet honneur, mon garçon, répondit le gentilhomme en souriant.

Pendant cette courte conversation, les deux visiteurs s’étaient installés sans façon.

– Ton maître ne doit-il pas rentrer bientôt ?

– Je l’attends d’un instant à l’autre, monseigneur.

– Fort bien ; nous ferons comme toi. Laisse-nous.

Au moment où Yvon se retirait, on frappa de nouveau à la porte.

– Cette fois, dit Yvon, je reconnais le pas de M. le chevalier.

En effet, Raoul entra, suivi du comte de Nogaret.

– Monsieur le chevalier, dit rapidement Yvon, il y a là deux gentilshommes qui vous attendent.

– Quels sont leurs noms ?

– Je l’ignore.

Raoul, fort intrigué, car il ne recevait jamais aucune visite, s’élança dans sa chambre pour avoir le mot de cette énigme. Son visage se rembrunit subitement à la vue des deux gentilshommes, qui se levèrent et lui adressèrent un salut cérémonieux.

Le comte de Nogaret avait entendu les quelques mots échangés dès l’arrivée entre Raoul et son serviteur. Il était donc resté discrètement dans la pièce voisine.

– Entrez donc, monsieur le comte, lui dit Raoul ; vous ne serez pas de trop, au contraire.

M. de Nogaret entra et prit place à côté du chevalier sur le fauteuil que celui-ci lui indiquait du geste.

– Monsieur, commença alors, en s’adressant à Raoul, le gentilhomme qui avait fait subir à Yvon le singulier interrogatoire que nous connaissons, vous devinez sans doute le motif qui m’amène ?

– Je le suppose, répondit Raoul.

– Je suis arrivé à Paris hier seulement, et comme je vous devais ma première visite, j’ai voulu vous la faire, persuadé que vous me pardonneriez de me présenter à une heure aussi peu convenable.

– A votre place, monsieur le baron, j’en aurais fait tout autant.

– Je n’en attendais pas moins de votre courtoisie, répondit, en s’inclinant avec une politesse affectée, celui que Raoul venait d’honorer du titre de baron. Ai-je besoin d’ajouter que je viens me mettre à vos ordres, monsieur le chevalier ?

– C’était inutile, monsieur le baron.

– Je le pensais. Maintenant, j’ai une grâce à vous demander.

– Une grâce ! fit Raoul stupéfait. En vérité, monsieur le baron, je ne vous comprends pas.

– Voici ce dont il s’agit. Un lieutenant de vaisseau de mes amis m’a prié d’aller voir sa mère qui est gravement malade. Je le lui ai promis, et comme la bonne dame habite à quinze lieues de Paris, cela demandera deux jours

environ. C'est aujourd'hui le 7 février ; mais le 10 vous me trouverez à votre disposition à l'heure qu'il vous plaira.

– Comment donc ! monsieur de Saligny ! se récria Raoul, c'est moi qui suis à vos ordres.

– Je vous remercie, monsieur le chevalier. Si donc il vous plaît dans trois jours que nous allions faire ensemble, à huit heures, une promenade à Meudon, voici le marquis d'Espies, mon ami, qui se fera un plaisir de m'accompagner.

– Et moi, dit le comte en se levant, je m'estimerai heureux que ma société ne déplaie pas trop à monsieur le chevalier de Penhoël.

– Vous, monsieur le comte ! fit Raoul.

– C'est entendu, insista M. de Nogaret. Ainsi donc, messieurs, nous aurons l'honneur d'aller vous chercher dans trois jours.

Le baron de Saligny et le marquis d'Espies se retirèrent. Raoul resta seul avec le comte.

– Que le ciel confonde ce maudit intrus ! s'écria le comte dès que la porte se fut refermée sur les deux gentilshommes.

– Pourquoi ? demanda Raoul.

– Ignorez-vous donc que le baron de Saligny est le neveu du maréchal ?

– Je l'ignorais en effet.

– Et alors comprenez-vous que le maréchal, déjà furieux contre vous, deviendra intraitable si l'issue de ce duel est funeste au baron ?

– Je le conçois, et pourtant, répliqua gaîment Raoul, je ne suis pas d'humeur à me faire égorger, si je puis l'empêcher, pour faire plaisir à M. de Villeroi.

– C'est évident, mais c'est fâcheux.

– Ma foi, monsieur le comte, à la grâce de Dieu ! Ne vous inquiétez pas de votre humble serviteur ; il se tirera bien seul de ce mauvais pas.

– Je le désire. Ainsi dans trois jours.

– Surtout, reprit Raoul en posant un doigt sur sa bouche, pas un mot à Mme de Nogaret.

– Je ne vous le promets pas, chevalier, car la comtesse s'intéresse tant à ce qui vous concerne, que ce serait péché de le lui cacher

– Je vous en prie, monsieur le comte, donnez-moi votre parole que.

– Du tout. Je ne promets rien. J’aurai l’honneur de vous revoir dans trois jours. A moins, continua-t-il en s’en allant, que vous ne vouliez nous honorer d’une de vos visites, car elles se font rares. Oh h ! je ne vous en veux pas ! A votre âge on aime le jeu, les femmes, le bon vin. Et cela prend du temps. A bientôt !

A ces mots, le comte ouvrit la porte et s’élança rapidement dans l’escalier, sans permettre à Raoul de placer un mot.

Abandonné seul à ses réflexions, celui-ci sourit amèrement en songeant à cette série d’événements fâcheux qui se succédaient depuis quelques jours ; il pensait surtout à Marthe, qui réclamait sa protection au moment où lui-même aurait eu besoin d’un bras puissant pour le défendre.

– Pauvre Marthe ! soupira-t-il.

Alors lui revinrent en mémoire les bontés de la comtesse, la démarche récente qu’elle avait faite auprès de la Dauphine. Il se crut obligé d’aller rendre visite à M^{me} de Nogaret, pour la remercier de tant de preuves d’amitié.

La comtesse fut frappée de la contrainte qui régnait dans les discours de Raoul, en même temps qu’elle remarqua l’extrême réserve avec laquelle il accueillait ses avances.

Lorsque Raoul fut parti, la comtesse, d’abord immobile et pensive, se leva précipitamment et sonna.

– Je suis sûre qu’il en aime une autre ! s’écria-t-elle. Oh ! à tout prix, je le saurai !

XVI

Le lendemain matin, dès le point du jour, un homme, chaudement enveloppé dans un vaste manteau, se promenait à grands pas devant l’hôtel de l’*Arbre-Sec*, qu’il paraissait surveiller avec une grande attention. Depuis une heure et demie déjà il continuait sa promenade, frappant du pied la terre pour se réchauffer, maudissant le froid, la neige et celui qu’il attendait.

Enfin, un soupir de contentement vint gonfler sa poitrine, et il se dirigea à grands pas vers un individu qui sortait de l'hôtel.

– Grâce à Dieu, dit-il en l'abordant brusquement, vous voilà enfin !

– Que me veut-on ? demanda Yvon surpris.

– Ah ça ! ne me reconnaissez-vous pas ? demanda à son tour l'inconnu en laissant tomber les plis du manteau qui lui cachaient la figure.

– Jasmin ! s'écria Yvon. Comment vouliez-vous que je vous reconnusse dans cet accoutrement ?

– Silence, fit Jasmin d'un air mystérieux ; je viens de la part de la comtesse. Elle désire vous parler à vous seul. A quelle heure pourrez-vous venir ?

– Entre midi et une heure.

– Bien. J'en informerai Mme la comtesse. Elle peut compter sur vous ?

– Sans faute. Adieu ; mon maître m'attend.

Et Yvon s'éloigna.

– Te voilà ! fit Raoul dès qu'il aperçut son fidèle serviteur. Je t'attendais.

– Je suis à vos ordres, monsieur le chevalier.

– Qu'as-tu fait de la lettre que je t'avais remise pour Marthe le lendemain de mon arrivée à Paris, alors que je devais me battre avec le baron de Saligny ?

– Elle est dans ma valise, monsieur Raoul.

– Va me la chercher.

Yvon monta dans sa chambre et redescendit, tendant à Roui la lettre que celui-ci lui réclamait.

Raoul la jeta dans le feu et regarda silencieusement le papier qui se tordait sous les étreintes de la flamme.

– Monsieur le chevalier ne se bat donc plus ?

– Au contraire, Yvon ; je me bats dans deux jours.

– Avec le baron ?

– J'ai reçu hier sa visite ; il est venu se mettre à ma disposition, dit froidement Raoul.

– Quoi ! ce neveu du maréchal.

– C'est le baron, oui, mon ami. Voici donc une autre lettre pour Marthe. Je l'ai écrite cette nuit. Si Dieu permet que je succombe, tu la porteras toi-

même. Tu me le jures ?

– Sur le salut de mon âme ! s'écria Yvon

Raoul raconta alors à Yvon les derniers événements qui venaient de se passer en Bretagne.

– Pauvre demoiselle ! soupira Yvon. Soyez tranquille, monsieur le chevalier. Nous l'aimons trop pour l'abandonner jamais. Pierre Maroët a quatre braves gars qui ont les bras solides ; il a de beaux écus en réserve ; il a une chaumière solide et un lit au service de ses amis. Mlle Marthe pourra vivre au milieu de nous honorée, sinon heureuse. Quant au baron de Léradec. ajouta Yvon en montrant le poing d'un air significatif.

– Brave garçon ! fit Raoul ému, en frappant amicalement sur l'épaule d'Yvon.

Raoul sortit ; mais Yvon avait remarqué chez son maître une tristesse telle, qu'il en ressentait le contre-coup.

– En effet, dit-il, nous avons trop bien commencé ; cela ne pouvait pas durer. Nous voici maintenant empêtrés dans de vilaines affaires : le maréchal, le baron, Mlle Marthe. Comment cela finira-t-il, mon Dieu ?

Yvon se rappela alors que la comtesse l'avait fait demander, et se dirigea en toute hâte vers l'hôtel de Nogaret.

Il fut introduit sur le champ auprès de la comtesse.

– Assieds-toi là, mon ami, dit-elle, et écoute-moi. Tu ne doutes pas de ma reconnaissance envers ton maître pour le service qu'il m'a rendu, n'est-ce pas ?

– Oh non ! affirma Yvon.

– Crois-tu aussi que je ferais tout au monde pour la lui prouver ?

– J'en suis persuadé, madame.

– Alors, dit la comtesse, il faut que tu m'y aides, car M. Raoul est avec moi d'une réserve telle qu'à peine puis-je lui arracher un mot sur l'état de ses affaires. Donc réponds-moi. Ton maître a-t-il besoin d'argent ?

– Non, madame.

– Quel sujet de tristesse peut-il avoir ? demanda la comtesse. Redoute-t-il le courroux du maréchal ?

– Un peu, je le crois.

– Bien ; mais ce n'est pas là ce qui peut l'attrister. Est-ce son duel avec le baron de Saligny ?

– Je ne pense pas.

– Tout cela n'est rien en effet, et ne suffit pas à démoraliser un homme, ainsi que l'était hier soir le chevalier.

– Aussi n'est-ce point là le plus grand de ses soucis, répondit Yvon ; c'est cette pauvre demoiselle Marthe.

– Marthe ! s'écria la comtesse avec véhémence. Ah ! je l'avais deviné.

– Bon n ! se dit Yvon, il paraît que je viens de commettre une maladresse.

– Quelle est cette demoiselle Marthe ? demanda la comtesse avec vivacité.

– M. le chevalier n'en avait donc jamais rien dit à madame la comtesse ?

– Jamais.

– Alors madame ne trouvera pas étonnant que je fasse comme mon maître.

– Et pourtant il faut que je sache ! s'écria la comtesse avec animation. Tiens, voilà de l'or, mon ami. Ce n'est pas assez ? Je double la somme ; je la triple ; mais parle, Yvon, parle !

– Madame, dit Yvon avec fierté, ce n'est pas l'or qui me fera parler.

– Alors ce seront mes prières, répliqua la comtesse. Au nom du ciel, Yvon, dites-moi quelle est cette femme.

– Madame, répondit-il, j'ai laissé échapper d'imprudentes paroles, je le vois ; mais il n'y a pas de puissance au monde qui m'en fera ajouter une.

La comtesse vit bien qu'elle n'obtiendrait rien d'Yvon. Elle se leva en proie à un égarement indicible et parcourut à grands pas le salon dans lequel elle se trouvait.

– Ah h ! elle s'appelle Marthe ! Et il l'aime, sans doute ! Oh ! je sentais bien que j'avais une rivale.

– Une rivale ! s'écria Yvon abasourdi. Vous aimez donc le chevalier ?

– Si je l'aime ! s'écria la comtesse avec égarement.

Yvon, stupéfait de ce qu'il venait d'apprendre, regardait, la bouche béante, cette malheureuse femme que la passion torturait sous ses yeux.

Saisi tout à coup d'une tendre pitié, il lui prit doucement la main et la ramena à la place qu'elle venait de quitter.

– Je vous plains, madame, lui dit-il avec une émotion sincère. Cependant, loin de vous laisser aucun espoir, je veux vous révéler ce secret que j’avais résolu de vous cacher. Vous êtes bonne, madame, et vous verrez si, devant tant de malheur et tant de faiblesse, vous vous sentirez le courage de la haine et de la vengeance.

La comtesse, interdite, subissait sans s’en apercevoir la sympathique influence que respirait la touchante simplicité d’Yvon.

– Mlle Marthe, une rivale, disiez- vous ! Ah ! madame, reprit Yvon, que vous la connaissez peu ! Mais si la pauvre enfant savait que vous aimez le chevalier, elle se sacrifierait sans hésiter. C’est une orpheline élevée par la charité de M^{me} de Penhoël. Pour fortune, elle n’a que son nom. A peine si d’insatiables parents ont daigné lui laisser une modeste ferme qu’elle dirige, et encore veulent-ils la lui ravir. Elle est seule ici-bas, sans autre protecteur que M. le chevalier, à qui elle faisait appel, hier encore, pour disputer son honneur et son dernier asile à la cupidité de ses collatéraux. Vous le voyez, madame la comtesse, ce n’est pas une dangereuse rivale que celle-là, et la vengeance vous serait facile. Pourtant je suis tellement convaincu que vous êtes reconnaissante envers M. Raoul de ce qu’il a fait pour vous, que je ne vous rappellerai même pas que vous lui devez la vie, l’honneur peut-être, et une partie de votre fortune. Aussi n’ai-je pas hésité à tout vous dire, parce que je savais à qui je m’adressais, et surtout parce que de bonne heure l’on m’a appris que noblesse oblige, madame.

La comtesse l’écoutait en silence. Quand il eut fini, elle baissa la tête avec découragement, et des larmes brûlantes se firent jour à travers ses paupières.

– Ah h ! s’écria Yvon en se précipitant à ses genoux, je savais bien que vous étiez bonne !

XVII

Le surlendemain, le comte de Nogaret, fidèle à sa parole, vint chercher Raoul, qui l'attendait avec impatience ; ils allèrent prendre le baron et le marquis, et le carrosse du comte, attelé de deux vigoureux chevaux, s'élança rapide sur la route de Meudon.

Au bout d'une heure, il s'arrêta.

Pour la première fois, depuis le commencement de l'hiver, le soleil radieux avait percé les nuages et réchauffait la terre de ses bienfaisants rayons. Le ciel était pur, la nature était souriante, la température était douce, la solitude était profonde au sein des bois enchanteurs qui couvrent ce coteau. Ils marchaient silencieusement sous les arbres centenaires, subissant l'influence de ce calme mystérieux qui régnait autour d'eux.

Enfin ils arrivèrent à une clairière au milieu de laquelle le comte de Nogaret s'arrêta.

– Voici, messieurs, un endroit on ne peut mieux approprié à la circonstance qui nous amène.

– En effet, dit le marquis d'Espies en frappant du pied, le terrain y est sec et semble tout exprès avoir échappé au dégel.

– Monsieur le baron, dit Raoul en dégainant, je vous attends.

Le comte de Nogaret engagea les épées et recula de quelques pas.

Le combat fut long, et les adversaires durent se reposer plusieurs fois. Ils déployaient tous les deux une adresse et une vigueur remarquables. Raoul ne possédait peut-être pas un jeu aussi élégant que le baron ; le sien était plus sobre et plus serré ; plus robuste aussi était son bras, car c'était M. de Saligny qui chaque fois avait cessé le combat.

La lutte durait depuis vingt minutes déjà, lorsqu'à la cinquième reprise le baron s'affaissa lourdement et sans pousser un cri. L'épée de Raoul l'avait profondément atteint entre la quatrième et la cinquième côte. Ce n'est pas ce qu'aurait voulu Raoul ; mais l'habileté de son adversaire ne lui avait pas permis de choisir l'endroit où il aurait désiré le frapper. Encore n'avait-il pas voulu se fendre à fond, sans quoi son épée eût traversé de part en part l'infortuné gentilhomme.

Dès qu'il le vit étendu sans vie à ses pieds, Raoul accourut pour lui porter secours, et s'apercevant qu'il respirait encore :

– Vite, marquis ! se hâta-t-il de dire, allez chercher un chirurgien.

Fort heureusement pour le baron le marquis était jeune et avait de bonnes jambes. Une demi-heure après arriva le chirurgien.

Le blessé avait perdu beaucoup de sang, bien que Raoul, à genoux près de lui, eût bandé de son mieux la blessure.

Le chirurgien s'approcha et sonda la plaie.

– Eh bien ? demanda Raoul en proie à une fiévreuse inquiétude.

Pour toute réponse, le chirurgien fit une grimace significative.

– J'ai fait approcher le carrosse de M. le comte, dit le marquis ; hâtons-nous d'y transporter mon malheureux ami.

– C'est impossible, fit observer le chirurgien. Il ne supporterait pas le voyage de Paris ; mais je serai heureux de mettre une chambre à la disposition de ce gentilhomme ; et comme je demeure ici près, on peut, en usant de grandes précautions, le transporter jusque-là.

Sans en attendre davantage, Raoul, grâce à la force extraordinaire qu'il possédait, put prendre le blessé dans ses bras et le mettre dans le carrosse. Le baron avait entièrement perdu connaissance lorsqu'on l'installa dans la chambre que le chirurgien avait bien voulu mettre à sa disposition.

Quoi que pussent lui dire le comte et le marquis, Raoul ne voulut pas s'éloigner avant que le blessé eût repris ses sens.

Lorsque le baron ouvrit les yeux, il aperçut, penché sur son chevet, Raoul dont le visage exprimait la plus vive anxiété.

– Merci, prononça-t-il avec peine. Cela ne sera rien.

Mais sa faiblesse et sa pâleur démentaient ses paroles.

– Au nom du ciel, partez ! s'écria le chirurgien. Voulez-vous l'achever ? Ne voyez-vous pas que s'il parle il est perdu, et que le moindre effort peut le tuer.

En présence d'un tel danger, Raoul consentit enfin à se retirer.

Il est impossible d'exprimer la joie dont le cœur d'Yvon fut inondé lorsqu'il vit son maître rentrer sain et sauf.

Le lendemain matin, Raoul fit seller son cheval et se rendit à Meudon pour savoir des nouvelles du baron. Le blessé n'allait pas mieux ; le chirurgien ne pouvait répondre de sa vie.

Raoul revint donc à Paris, fort inquiet sur le sort de son adversaire ; mais il se promit d'aller tous les jours s'enquérir de sa santé, tant que son service

lui en laisserait le loisir.

Le lendemain matin, Yvon était en train de mettre en ordre l'appartement de son maître, lorsqu'à sa grande surprise une chaise de poste s'arrêta devant l'hôtel de l'*Arbre-Sec*.

Jérôme accourut au-devant d'une dame couverte d'un voile épais qui descendait de voiture.

– M. le chevalier de Penhoël ? demanda-t-elle.

– Je vais vous conduire, madame. Veuillez me suivre, dit l'aubergiste.

Il accompagna cette dame jusqu'à l'appartement de Raoul, dont Yvon lui ouvrit la porte.

– Ton maître n'est pas là ? demanda l'inconnue d'une voix tremblante.

– Non, madame, balbutia Yvon.

– Tardera-t-il à rentrer ?

– Je ne le pense pas, madame ; il est parti pour Meudon il y a deux heures, et je l'attends d'un moment à l'autre.

– Bien ! dit l'inconnue en se levant précipitamment et en rejetant en arrière le voile qui recouvrait son visage. Vite, mon garçon, fais à la hâte un paquet des hardes de ton maître et des tiennes !

– Madame la comtesse ! s'écria Yvon bouleversé, vous ici !

– Dépêche-toi ! Je viens sauver Raoul, s'il en est temps encore. Pourvu que le chevalier ne tarde pas à rentrer !

Yvon, électrisé par la présence de la comtesse et par le sentiment du danger que courait son maître, bien qu'il n'en soupçonnât pas la nature, se démenait au milieu de l'appartement, entassant avec une merveilleuse agilité le linge, les vêtements, les armes.

– Et Raoul qui ne vient pas ! s'écriait la comtesse, les yeux fixés sur la pendule. Dix minutes perdues déjà, mon Dieu ! N'arrivera-t-il pas ?

Et de son pied mignon elle frappait impatiemment le parquet.

Cependant tout était prêt. Yvon, sur l'ordre qu'il en avait reçu, avait descendu dans la voiture tout ce qu'il pouvait emporter. Lui aussi, le front collé aux vitres de la croisée, il attendait.

Tout à coup, on entendit dans la rue le galop d'un cheval.

– Enfin ! fit Yvon en s'élançant joyeusement, voici M. le chevalier.

Bientôt Raoul entra.

– Fuyez ! dit la comtesse sans lui donner le temps de se reconnaître. Le maréchal a obtenu contre vous une lettre de cachet à la suite de votre duel avec son neveu. Le ciel nous abandonne : M^{me} la Dauphine est morte ce matin. Fuyez !... D’ailleurs, dit-elle avec effort, Marthe vous réclame.

– Marthe ! fit le chevalier avec étonnement ; mais qui vous a dit.

– Pas d’explication ; partez ! Dans ce moment sans doute l’exempt et les archers sont en route pour vous arrêter. Une chaise de poste vous attend. Le postillon est payé grassement. Il vous mènera bien. Tenez, voici de l’or ; mais ne perdez pas une minute. Partez à l’instant !

Et, poussant Raoul hors de l’appartement, elle lui fit descendre rapidement les escaliers. Alors, ramenant précipitamment son voile sur sa figure, elle accompagna le chevalier jusqu’à la chaise de poste, dont elle-même referma la portière.

– Ventre à terre ! dit-elle au postillon.

La voiture s’ébranla, et les pieds des chevaux firent jaillir du pavé des myriades d’étincelles. Jérôme, abasourdi, debout sur le seuil de sa porte, contemplait, sans y rien comprendre, la scène qui se passait sous ses yeux.

– Si l’on vient demander le chevalier, lui dit Mme de Nogaret en lui glissant quelques pièces d’or, il est parti depuis hier pour la Flandre. Il y va de sa vie ; me comprends-tu ?

– Parfaitement, madame. Je suis un ancien soldat : je connais la consigne ; je n’en démordrai pas.

Raoul était déjà en voiture et allait sur la route de Bretagne, qu’à peine pouvait-il se rendre compte de ce qui s’était passé.

La comtesse, après avoir fait à Jérôme ses dernières recommandations, regagna à pied son hôtel. Bien qu’elle n’en fût guère éloignée de plus de deux cents pas, ses forces faillirent la trahir en chemin. Enfin, elle arriva et courut s’enfermer dans sa chambre. Hélas ! c’est tout ce qu’elle put faire. Elle se laissa tomber sur un fauteuil, et ne pouvant plus longtemps contenir sa douleur :

– O mon beau rêve ! murmura-t-elle à travers ses larmes et ses sanglots. Adieu, Raoul ! adieu, doux souvenir de ma dernière jeunesse !

Dix minutes après le départ de Raoul, un exempt se présenta, suivi de ses estafiers, à l’hôtel de l’*Arbre-Sec*.

– Est-ce bien ici, demanda l'exempt, que demeure le chevalier de Penhoël ?

– C'est ici qu'il demeurerait, monsieur l'exempt, répondit Jérôme de son air le plus candide.

– Comment nt ! il est donc parti ? reprit l'exempt désappointé.

– Oui, monsieur l'exempt.

– Depuis peu de temps, sans doute ?

– Oui, depuis avant-hier soir, répliqua Jérôme, enchérissant sur l'ordre que lui avait donné la comtesse.

– Savez-vous du moins où il est allé ?

– Je crois, dit mystérieusement Jérôme à l'oreille de l'exempt, qu'il est allé guerroyer dans les Flandres.

L'exempt se retira consterné.

Quant à Jérôme, il se frottait les mains, car, en qualité d'ancien soldat, il n'aimait pas beaucoup les exempts.

DEUXIÈME PARTIE

LES CONTREBANDIERS

I

– Savez-vous que c’est une rude besogne qu’on vous a taillée là, mon ami ? disait Jean Talec à un soldat de la douane qui se promenait sur la falaise à l’embouchure de la Loire.

– A qui le dites-vous ? répondit le soldat avec humeur. Nous sommes tous à bout de force et de patience. Tenez, entre nous, je puis bien franchement vous le dire, si cela devait continuer, je renoncerais plutôt au métier.

– Et ce n’est pas moi qui prendrai votre place ! répliqua Jean Talec en hochant la tête.

– Parbleu ! je n’ai pas de peine à vous croire ! Vous avez un bon commerce de fourrages, et qui doit vous rapporter gros. Vous êtes votre maître ; nous allez où vous voulez, à l’heure qu’il vous plaît ; on ne vous plante pas ainsi que nous sur ces falaises à épier un insaisissable navire. Ah ! damné métier r !

– Mais ce navire, quel est-il ? demanda ingénument Jean Talec.

– Tenez, adressez-vous à Pierre Maroët que j’aperçois là-bas se dirigeant de notre côté. Il doit l’avoir plus d’une fois rencontré, lui, le meilleur et le plus enragé pêcheur du Pouliguen.

En effet, dans l'étroit sentier qui sur toute la côte de Bretagne contourne les falaises escarpées, un homme s'avavançait en chantant à pleine voix une chanson de matelot.

– Bonjour, Jean Talec ; bonjour, Aufray, dit-il en tendant la main au marchand de fourrages et en saluant le douanier. Ça, le commerce va-t-il toujours ? La douane a-t-elle fait quelque bonne prise ?

– Le commerce va assez bien, fit Talec.

– Mais la douane ne prend rien, riposta le soldat.

– Tenez, mon ami, reprit Pierre Maroët en tendant une gourde au douanier, donnez une accolade à ce rhum de la Martinique ; cela vous remettra en gaîté. Ah ça ! je ne vous dérange pas au moins ? Bien sûr ? Eh bien ! ne vous gênez pas : reprenez votre conversation, mes amis.

– Nous causions justement de cet imprenable bâtiment qui met tout le littoral en émoi, répondit le soldat après s'être réconforté de quelques chaudes gorgées du liquide bienfaisant. M. Talec me demandait quel était ce navire. A ce moment je vous ai aperçu, et nous vous attendions pour obtenir de vous à ce sujet quelques renseignements.

– Très-volontiers, répondit Pierre Maroët en adressant à Talec un regard d'intelligence que ne remarqua pas le douanier.

– Ainsi vous savez quelque chose ? insinua le soldat sur un ton mystérieux et en se rapprochant curieusement.

– Il ne manquerait plus que je ne sache rien, moi le plus vieux marin du pays !

– Et vous allez nous le dire ?

– Très-volontiers, répliqua Pierre en tendant sa gourde à Jean Talec. Pour lors, voilà ce que c'est. Si mes souvenirs sont exacts, il y a trois ans à peu près que ce bâtiment parut pour la première fois sur nos côtes. Nous sommes aujourd'hui en 1715, le 10 octobre, si je ne me trompe ; or, c'est vers la fin d'août 1712 qu'on le vit pour la première fois. C'était alors une ravissante goëlette qui filait discrètement par une bonne brise ses dix nœuds à l'heure, sans se donner trop de mal. Elle avait l'air de vouloir se cacher, la coquette ! comme si elle ne savait pas bien qu'elle ne pouvait pas passer sans se faire regarder. Ah ! c'est que ce n'était pas une de ces lourdes galiotes hollandaises aux flancs rebondis comme ceux d'un giraumont ; ce

n'était pas non plus un de ces bâtiments massifs comme on les construit encore dans notre beau pays de France ; c'était une fine voilière dont l'étrave traçait hardiment son sillage, dont l'arrière évidait son eau sans effort, et je gagerais mes plus beaux poissons qu'elle sortait des chantiers de nos voisins d'outre-Manche.

f – C'est donc un navire anglais ? demanda Talec.

– Allons donc ! Elle arborait franchement le pavillon blanc aux trois fleurs de lis.

– Bien, mais pourquoi dites-vous : « C'était alors une goëlette. » Elle a donc changé de gréement depuis cette époque ? fit observer Jean Talec.

– Ne vous ai-je pas dit que c'était une coquette ? reprit Pierre Maroët. Nos jeunes filles ne changent-elles pas d'atours ? Eh bien ! la goëlette a fait comme les jeunes filles : elle a dix fois changé de nom, de gréement, de voilures et de couleur. Tantôt c'était un gingatesque flambard, tantôt un brick élégant, ici une goëlette, là un trois-mâts. Sa coque était tour à tour blanche, bleue, verte, noire, mais on la reconnaissait toujours, la mijaurée ! Son avant était toujours le même, ses façons aussi élancées, son arrière aussi élégant ; sa marche surtout n'avait rien perdu dans aucune de ses métamorphoses.

– Il a sans doute souvent changé de propriétaire ? interrompit Jean Talec.

– C'est ici, continua Pierre Maroët, que les suppositions abondent et que l'on commence à s'égarer, car on ne possède aucun renseignement précis, et à moins que ces messieurs de la douane n'aient appris du nouveau.

– Eh non, morbleu ! fit le douanier avec véhémence. Rien ! toujours rien !

Pierre Maroët jeta de nouveau à Jean Talec un coup d'œil exprimant, à ne pouvoir s'y méprendre, une vive satisfaction.

Le soldat, tout entier à sa mauvaise humeur, ne le remarqua pas plus que la première fois.

– Quant au capitaine. reprit Pierre.

– Ah ! vous allez nous parler du capitaine ? demanda Aufray avec plus de curiosité que jamais.

– On croit qu'il est toujours le même et qu'il a jadis habité le pays, car il connaît aussi bien que moi les écueils innombrables échelonnés sur tout le

littoral.

– A moins, interrompit Jean Talec, qu’il ne les connaisse pas le moins du monde, et qu’il n’ait à son bord un pilote qui les connaisse pour lui.

– C’est possible ! fit Pierre Maroët avec complaisance. Dans tous les cas, c’est un homme habile et qui sait commander, car jamais bâtiment ne fut mieux tenu que celui dont nous parlons.

– Et, demanda le douanier, savez-vous le nom de ce capitaine ?

– Oui, certes : il se nomme Belle-Humeur.

– Bah ! ce n’est là qu’un surnom ! fit le soldat en haussant les épaules. Mais son nom véritable, quel est-il ?

– Comment voulez-vous que je le sache, moi, pauvre diable, si ces messieurs de la douane l’ignorent ? répliqua Pierre Maroët d’un ton légèrement ironique.

– Alors vous ne m’avez rien appris, dit Aufray en s’éloignant. Tout ce que vous m’avez raconté là, je le sais aussi bien que vous.

– Je regrette de ne pouvoir vous être utile, monsieur Aufray ; mais vous connaissez le proverbe :

La plus belle fille du monde...

– Allons, je vais faire ma ronde, répliqua brusquement le douanier. Au revoir, messieurs.

– Au revoir ! crièrent en même temps Jean Talec et Pierre Maroët.

Aufray leur tourna le dos, et s’éloigna en murmurant avec impatience :

– Quelles brutes que ces paysans !

S’il s’était retourné en ce moment, il aurait cependant pu saisir sur les lèvres de ces brutes un sourire moqueur qui lui aurait donné fort à penser.

Pierre Maroët et Jean Talec quittèrent brusquement la côte et s’avancèrent en causant à voix basse dans la direction de Saint-Sébastien.

Le douanier Aufray avait bien quelques raisons de manifester bruyamment sa mauvaise humeur, car il aurait pu lui-même ajouter quelques renseignements à ceux que venait de fournir le vieux pêcheur sur le bâtiment mystérieux dont ils s’entretenaient. Ainsi, pour tout le monde, il était évident que ce bâtiment faisait la contrebande ; mais où et quand déchargeait-il ses marchandises ? Voilà ce que personne ne pouvait dire. *

C'est que la côte de Bretagne est hérissée d'un nombre tellement infini d'écueils, c'est que les falaises élevées qui la bordent offrent tant de ports invisibles aux barques d'un petit tonnage, que la surveillance était à peu près impossible à cette époque. La douane n'avait pas encore établi cet admirable cordon de soldats qui, sur tout le littoral français se croise et se rejoint à toute heure du jour et de la nuit.

La contrebande était encore facile en 1715, et plus facile que partout ailleurs dans cette partie des falaises qui s'étend de Portnichet à Saint-Nazaire. Creusées de mille trous à qui la superstition avait donné des noms que la tradition nous a conservés, ces falaises offrent un abri sûr et invisible de la côte aux barques assez téméraires ou assez bien dirigées pour braver les écueils qui en sillonnent les abords. Quant aux bâtiments d'un fort tonnage, pas un d'eux ne pourrait en approcher de cent mètres, même à pleine mer et par les plus hautes marées.

L'entrée de la Loire, à l'endroit où commence réellement l'Océan, c'est-à-dire à une lieue et demie de Saint-Nazaire, est en outre d'un accès tellement difficile, et le chenal est si étroit, que tous les ans on peut enregistrer hardiment quatre ou cinq naufrages, même par le temps le plus calme, malgré la connaissance approfondie qu'ont les pilotes des moindres rochers qui bordent ce chenal dangereux. Aussi, lorsque le temps est mauvais, quand le brouillard et la nuit étendent sur la mer un voile tellement épais qu'à peine on peut distinguer les feux des phares pourtant très-rapprochés l'un de l'autre, les bâtiments aiment-ils mieux rester en pleine mer et croiser devant l'embouchure de la Loire que de se risquer à l'aventure dans les deux passes dangereuses, mais les seules qui soient praticables sur une étendue de trois kilomètres environ.

On comprend dès lors quelle ressource et quel nombre incalculable d'abris offrait à la contrebande cette partie de nos côtes, à l'époque où une surveillance imparfaite la facilitait encore.

Mais le capitaine Belle-Humeur était-il bien réellement un contrebandier, ou simplement un voyageur fantaisiste ? C'est ce que personne n'aurait pu dire, excepté pourtant Jean Talec et Pierre Maroët, dont les regards d'intelligence devaient faire supposer qu'ils en savaient plus long qu'ils ne voulaient l'avouer.

Pourtant les postes avaient été récemment doublés sur tout le littoral ; les douaniers étaient sur les dents ; ils déployaient un zèle et une activité d'autant plus grands qu'ils avaient un intérêt dans chaque prise, et qu'ils étaient convaincus que la capture du capitaine Belle-Humeur servi – rait à la fois à leur bien-être et à leur avancement.

II

Louis XIV venait de mourir, et la régence commençait. Philippe d'Orléans gouvernait la France, et c'est autour de lui que gravitaient maintenant – les courtisans, ces impérissables satellites de la royauté.

Le régent travaillait avec ses ministres, tandis qu'une foule de gentilshommes remplissait son antichambre, attendant impatiemment l'heure où les portes fermées allaient s'ouvrir. Ce moment ne se fit pas longtemps désirer. Philippe congédia – ses ministres en manifestant une certaine impatience, car on le vit marcher avec agitation et froisser dans la main un papier en tête duquel étaient gravés ces mots : « Ministère de la marine et des colonies. »

Le régent salua légèrement les courtisans. Quant à ceux qui étaient plus particulièrement admis dans son intimité, ils s'approchèrent pour lui présenter leurs hommages. Philippe les reçut d'un air distrait et continua sa promenade

– C'est le quatrième rapport que je reçois ! s'écria-t-il. C'est inoui ! Il est enragé, cet homme-là !

– Qui ? s'empressa-t-on de demander.

– Ce capitaine Belle-Humeur, parbleu !

Les courtisans se regardèrent les uns les autres avec étonnement. Ce nom, qu'ils entendaient pour la première fois, ne leur rappelait rien.

– Qu'est-ce que ce capitaine Belle-Humeur ? demanda le duc de Noailles, un des plus fervents habitués des soupers du régent.

– Je l'ignore, morbleu ! Personne encore n'a pu me le dire, ni mon ministre de la marine, ni Dubois. Et pourtant j'aimerais à le connaître ! Ce doit être un homme hardi et intelligent, et de plus un habile marin. Il se rit

de toutes nos tentatives, nous échappe à chaque instant et déjoue toutes nos combinaisons. Il faudrait amener à composition ce contrebandier imprenable ; on en ferait un excellent officier : notre marine est si pauvre !...

Philippe d'Orléans remarqua alors parmi ceux qui l'entouraient un gentilhomme portant l'uniforme de la marine royale.

– Approchez, monsieur l'officier, lui dit-il.

Le gentilhomme s'avança et s'inclina profondément.

– Connaissez-vous ce capitaine Belle-Humeur ? lui demanda le régent.

– J'en ai entendu parler souvent, monseigneur, mais je ne le connais pas. D'ailleurs, mon service ne m'a jamais appelé dans les parages qu'il fréquente. –

– Et quels sont ces parages ?

– Les côtes de Bretagne situées entre Lorient et Saint-Nazaire.

– Et jamais d'autres ?

– Je n'ai pas dit cela, monseigneur, et, d'reste, je ne suis que très-imparfaitement renseigné. Je sais seulement que c'est là qu'il aborde d'ordinaire, et je crois qu'il y a des intelligences.

– Ainsi il est dit que cet homme nous glisse sans cesse entre les mains ! s'écria le régent.

– C'est qu'on n'exerce qu'une surveillance imparfaite, monseigneur. Quant à moi, je crois pouvoir répondre que, si j'étais chargé de croiser dans ces parages, le capitaine Belle-Humeur ne m'échapperait pas.

– Vous êtes lieutenant de vaisseau, monsieur demanda le régent en regardant attentivement le gentilhomme. Quel est votre nom ? Veuillez me le rappeler.

– Je me nomme le baron de Saligny ; j'ai l'honneur d'être parent du maréchal de Villeroi.

– Eh bien ! monsieur de Saligny, je vous prends au mot : je vous charge de cette croisière Aujourd'hui même on expédiera vos provisions demain vous partirez. Faites en sorte de rencontrer cet invisible capitaine, et, s'il le faut, traitez : avec lui ; nous en ferons un excellent officier.

– Votre Altesse n'y pense pas ! Traiter avec des pareilles espèces Il vaut mieux le prendre. Or aura toujours le temps d'en faire un coupable ou un

officier.

– Soit ! Prenez-le si vous le pouvez, et rappelez-vous, monsieur de Saligny, que le grade de capitaine de vaisseau est attaché pour vous à la réussite de cette entreprise.

– Demain je partirai, monseigneur, et si je ne réussis pas avec la perspective du grade que vous m’offrez, je renonce à tout avancement dans l’avenir.

M. de Saligny se retira et courut faire immédiatement ses préparatifs de voyage. Le jour même, il reçut du ministère ses provisions bien en règle, et les pouvoirs les plus étendus pour requérir la force armée partout où le besoin s’en ferait sentir.

Comme on le voit, il était question en haut lieu du bâtiment et du capitaine mystérieux signalés par le douanier Aufray. La patience générale commençait à s’étonner de l’incomparable habileté du hardi contrebandier. Son nom était dans toutes les bouches. Il était le héros d’une foule de merveilleux récits.

Le baron de Saligny avait donc assumé une grande responsabilité en se chargeant d’une aussi difficile capture ; mais c’était un homme ambitieux et entêté, capable des plus grands sacrifices pour conquérir fortune et renommée. Le régent ne pouvait donc pas faire un meilleur choix que celui que le hasard lui avait dicté.

Miraculeusement sauvé par les soins du chirurgien qui l’avait accueilli à la suite de son duel avec Raoul, le baron avait en une convalescence longue et douloureuse. Pourtant, car il n’était pas méchant homme au fond, dès qu’il fut rétabli. et qu’il eut appris que c’était grâce au dévouement de son adversaire qu’il avait été transporté dans la demeure du chirurgien, dès qu’il sut que le chevalier de Penhoël était venu deux jours de suite s’informer de l’état de sa santé, le baron cru devoir aller faire une visite de remerciement à son généreux ennemi. Il fut très-surpris d’apprendre que Raoul avait subitement disparu, et ses doutes à ce sujet ne furent éclairés que le jour où il put se présenter chez son oncle, le maréchal de Villeroi. Par lui, il apprit alors les démarches tentées auprès du roi pour obtenir contre le jeune lieutenant une lettre de cachet ; il présuma que le chevalier en avait été

instruit par un avis officieux et qu'il avait fui ce danger, le plus terrible de tous, d'être oublié à la Bastille.

Le baron ne fut que médiocrement touché du zèle qu'avait déployé le maréchal pour venger un outrage qui ne lui était pas personnel. L'officier de marine n'avait, en effet, contre Raoul aucun motif de haine ; il était obligé de reconnaître que le chevalier s'était vaillamment et noblement conduit ; il regretta donc de ne pouvoir témoigner à son adversaire l'estime qu'il avait conçue pour son courage et sa manière d'agir.

Le baron de Saligny était un homme de vingt-huit ans environ, de bonnes manières, de désinvolture élégante et de tournure distinguée. Il portait avec aisance l'uniforme de la marine royale ; il avait les yeux petits, mais noirs et vifs, un nez irrégulier sur des lèvres arrondies, un sourire plutôt moqueur que méchant, un menton saillant et des mâchoires très-accentuées, qui laissaient deviner la ténacité de son caractère.

C'était donc un ennemi sérieux à tous égards que le capitaine Belle-Humeur allait trouver sur sa route.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés que le baron de Saligny, commandant la corvette la Redoutable, jetait l'ancre après avoir accompli sans encombre la traversée de Dunkerque à Lorient. Il avait deux cents hommes d'équipage et vingt canons. En outre, il pouvait, à un moment donné, embarquer à son bord une ou deux compagnies de l'armée de terre en vertu des pouvoirs qui lui avaient été conférés par le ministère. Seulement le baron était bien résolu à n'employer cette ressource qu'à la dernière extrémité. Il avait su à ce point stimuler le zèle de son équipage que celui-ci était décidé à s'emparer à tout prix du bâtiment mystérieux et de celui qui le commandait.

Le régent avait promis au baron le grade de capitaine de vaisseau. Lui, il avait promis à ses matelots une assez forte somme d'argent en dehors de leur part de prise.

Arrivé à Lorient, le baron de Saligny résolut de pousser une reconnaissance à terre et de tâcher de découvrir d'abord les complices du capitaine Belle-Humeur.

III

Deux jours avant l'arrivée de la corvette la *Redoutable*, un joli trois-mâts-barque, portant le pavillon anglais, croisait à l'embouchure de la Loire. Signalé aux douaniers par l'intendant de la marine, ce bâtiment était l'objet d'une active surveillance et ne paraissait pas s'en douter ou, s'il s'en doutait, ne pas s'en inquiéter beaucoup. Il courait gracieusement bords sur bords, s'inclinant légèrement sous les rafales de sud-ouest qui soufflent si fréquemment dans ces parages, et semblait ne pas oser franchir la passe qui ferme l'embouchure de la Loire.

Cependant, le temps n'était pas tellement mauvais qu'il ne pût s'y risquer ; il avait en outre le vent arrière, qui est le plus favorable pour entrer en Loire. Donc, s'il restait au large, c'est que son capitaine était ou très-prudent ou très-inexpérimenté ; peut-être aussi attendait-il un pilote.

La nuit vint ; les douaniers, pour se réchauffer, avaient allumé des feux sur la falaise, et le lendemain, lorsqu'ils jetèrent les yeux à l'horizon, ils virent le trois-mâts infatigable qui continuait à louvoyer comme la veille. Cette manœuvre avait évidemment un motif. Ou ce bâtiment était un contrebandier qui, se voyant activement surveillé, n'osait pas aborder, ou bien il attendait dans ces parages un autre bâtiment qu'il devait rallier. Ces deux hypothèses étaient également admissibles. La surveillance redoubla.

De nouveau la nuit vint, de nouveau le jour parut, et toujours le trois-mâts, exécutant la même manœuvre, croisait à l'horizon, ainsi qu'un immense albatros se jouant sur la mer profonde.

Le troisième jour, rien n'avait encore changé, sinon que les douaniers étaient harassés de fatigue, tandis que le navire ne semblait pas se lasser de sa croisière éternelle.

Le quatrième jour, le trois-mâts-barque avait disparu.

En arrivant au Pouliguen, le baron de Saligny fut instruit de cette étrange particularité. Il ne douta pas, lui, qu'il ne s'agît du capitaine Belle-Humeur. Il prit auprès des pêcheurs de l'endroit tous les renseignements dont il avait

besoin. Malheureusement, ces renseignements étaient si vagues, que le baron n'en put rien tirer de réellement profitable.

Quinze jours, un mois se passèrent ainsi, lorsqu'un beau matin on découvrit à l'embouchure de la Loire un brick élégant, sous pavillon hollandais, exécutant absolument la même manœuvre que le trois-mâts-barque dont nous avons parlé.

Le baron de Saligny avait semé quelque argent sur tout le littoral ; il fut immédiatement instruit de cette sigulière coïncidence et se mit en devoir de surveiller ce brick, qui n'avait de hollandais dans ses allures que le pavillon. Le baron ne fut pas dupe, comme les douaniers, de cette tactique sans résultat, qui consistait à naviguer quatre jours durant dans les mêmes eaux ; il résolu donc d'approfondir ce mystère.

Le lieutenant avait raison.

Si, un mois auparavant, les regards des douaniers avaient pu percer l'épaisseur du brouillare et l'obscurité de la nuit, si le bruit de la mer, s'brisant sur les rochers au pied de la falaise, n'avait pas étouffé tout autre bruit, ils auraient pu voir le trois-mâts-barque, après avoir éteint ses fanaux franchir hardiment l'étroit chenal situé entre *Bagneau* et *Pierre-Percée*, puis mouiller à quelque cent mètres de leur poste. Alors, et comme par enchantement, ils auraient pu voir aussi cinq ou six embarcations se détacher du rivage et, les avirons soigneusement enveloppés, se diriger vers le trois-mâts. Ils les auraient entendus échanger rapidement un mot d'ordre ; ils auraient remarqué que ces barques revenaient pesamment chargées et que, après avoir effectué deux ou trois fois ce voyage, elles restaient à terre, tandis que, levant son ancre le jour, le trois-mâts regagnait la pleine mer.

A cet endroit de la côte, qui s'écarte brusquement en arrivant à l'Océan, la falaise, formée de rochers inaccessibles, est tellement creusée à sa base par les assauts multipliés et incessants de la mer, qu'il est impossible à la surveillance la plus intelligente et la plus active de voir ce qui s'y passe à pleine mer. Ce n'est que quand le jusant met lentement à découvert les rochers ou les bancs de sable tout à l'heure recouverts par la marée que l'on peut descendre sur le rivage.

Or, les contrebandiers le savaient bien ; et, profitant des ressources que lui offrait la nature, voici ce que le capitaine Belle-Humeur avait imaginé.

Un jour qu'il avait été surpris par la pluie, le capitaine s'était réfugié dans un de ces trous innombrables dont la falaise est dentelée. Longtemps il avait attendu que l'orage fût passé, si longtemps que la pleine mer vint momentanément lui couper la retraite. Il jeta alors les yeux autour de lui dans une grotte spacieuse, tapissée d'un sable fin. Il chercha une issue et n'en trouva pas tout d'abord. Cependant, en faisant le tour de sa prison, le capitaine aperçut une fissure assez large pour qu'un homme pût y pénétrer en se baissant ; il s'y risqua, et se trouva en présence d'un corridor étroit dans lequel il s'engagea. Il marcha ainsi pendant près d'une heure à travers des sinuosités sans nombre, et put enfin se convaincre que ce boyau souterrain n'avait pas d'autre issue. Il revint sur ses pas, remarqua avec soin, pour la reconnaître au milieu de celles qui l'avoisinaient, la grotte qui lui avait servi d'asile et s'éloigna.

Le lendemain, Jean Talec et Pierre Maroët, avertis par un messenger discret, se rendirent auprès de lui.

– J'ai trouvé ce qu'il nous fallait, dit-il après leur avoir fait part de sa découverte. En outre, comme le souterrain que j'ai parcouru est parfaitement de niveau et que le pays environnant est à peu près plat, il ne doit pas y avoir plus de quinze ou vingt pieds entre la voûte de ce souterrain et le sol extérieur. Voilà ce dont il faut s'assurer sur le champ, et comme je ne veux mettre que vous et Yvon dans la confidence, il faut qu'à vous trois vous vous chargiez de cette périlleuse besogne.

Jean Talec et Pierre Maroët s'inclinèrent sans dire un mot.

Deux jours après, ils s'étaient procuré des vivres et des outils, décidés à ne sortir de là que leur travail achevé. Les commencements furent longs et pénibles. Le plafond de la voûte n'était absolument formé que de rochers. Cependant, morceau par morceau, la pierre fut enlevée dans une étendue suffisante pour livrer passage à deux hommes, et la terre se présenta. Ici le travail se simplifia et ne devint plus qu'une œuvre de patience. Jean Talec, Pierre Maroët et Yvon se succédaient sans relâche, si bien qu'au bout de huit jours la pioche dont se servait Yvon fit tout à coup tomber un amas de terre sous lequel il faillit être enseveli. Pierre Maroët avait cru d'abord à un éboulement ; il arriva en toute hâte au pied de l'échelle sur laquelle était monté Yvon.

– Descends vite ! lui cria-t-il.

Mais lorsque Yvon ouvrit les yeux, après avoir secoué la poussière dont il était couvert :

– Père, dit-il, j’aperçois un coin du ciel.

– Bravo ! cria Pierre.

– Laissez-moi faire, fit Talec à voix basse. Toi, Yvon, descends vite, car depuis longtemps on ne t’a pas vu dans le pays, et ta présence éveillerait des soupçons. En outre, je connais mieux que toi les environs, et je saurai où nous avons abouti.

Yvon descendit ; Talec prit sa place sur l’échelle, dont il gravit les échelons, passa curieusement et avec précaution sa tête par l’étroite ouverture que la pioche d’Yvon avait mise à jour ; puis, sûr de n’avoir été vu de personne, il poussa en même temps un cri de joie et de surprise.

– Qu’y a-t-il ? demandèrent à la fois Pierre Maroët et Yvon.

Jean Talec vint les rejoindre en toute hâte.

– Nous sommes à deux cents pas de Saint-Sébastien ! dit-il en se frottant les mains.

– De sorte que la route du Croisic à Nantes est là près de nous ? demanda Pierre Maroët.

– Naturellement, puisqu’elle traverse le village, répondit Talec.

– C’est bien, dit Pierre. Allons rendre compte de notre mission au capitaine Belle-Humeur.

– Un instant ! Il faut que je puisse reconnaître du dehors l’endroit où aboutit notre issue, fit observer Talec.

Après avoir suffisamment agrandi l’ouverture pour que son corps pût s’y glisser, Talec sortit du entassa quelques branches de genêts et d’ajoncs, et vint retrouver ses amis. Puis, tous les trois, ils attendirent la nuit et partirent à marée basse.

Le capitaine Belle-Humeur ne put contenir sa joie en entendant le récit que lui fit Pierre Maroët du succès de l’entreprise. Il voulait aller lui-même visiter les lieux, et, après s’être assuré de la fidélité de leur rapport, il se mit en devoir de profiter sur le champ de cette favorable circonstance.

En conséquence, trois jours après, Jean Talec achetait à Saint-Sébastien deux arpents de terrain qu’il fit immédiatement entourer de murs pendant

qu'on élevait dans le fond de sa nouvelle propriété, à deux cents pas de la route, un immense hangar. Dès lors Jean Talec renonça à son métier de pêcheur pour devenir marchand de fourrages. Au bout de trois mois, une maison propre, élevée sur rez-de-chaussée d'un étage seulement, étalait sa blanche façade sur la route du Croisic. A gauche de la maison s'ouvrait une grande porte charretière ; l'écurie était garnie de deux chevaux vigoureux.

Le commerce de Jean Talec prospéra, car il était très-souvent en route, conduisant lui-même à destination les voitures de fourrage que lui demandaient ses pratiques.

IV

Mais il y a bien d'autres choses encore que les douaniers n'avaient pas vues, que ne soupçonnaient même pas les habitants du pays ; car enfin, comment pouvait-il se faire que des canots pussent mystérieusement se détacher de la côte à pleine mer, tandis qu'à marée basse on n'en voyait pas trace ?

Alors qu'un mois avant l'époque où se passent ces événements, le trois-mâts-barque avait croisé quatre jours durant devant l'embouchure de la Loire ; alors que, l'enveloppant durant le jour de leurs regards pénétrants, les douaniers, qui le perdaient de vue pendant la nuit, le retrouvaient à l'aurore, traçant le même sillage que la veille, le bâtiment ne s'épuisait pas vainement en manœuvres inutiles.

Il avait eu soin de choisir l'époque où la mer se faisait étale au milieu de la nuit, puis il était venu commencer sa croisière. Alors, quand montait la marée, le navire, changeant subitement d'allure, éteignait ses fanaux et, franchissant hardiment la passe, venait s'emboîter à trois cents mètres de la côte.

Dans la journée, il avait arboré au grand mât un pavillon dont la couleur bleue était pour Pierre Maroët et Jean Talec un signal familier.

Une dizaine de matelots conduits par Yvon quittaient le bord et allaient chercher les barques. Ici encore ils avaient triomphé d'une difficulté

relativement insurmontable. Il ne fallait pas qu'on pût, à marée basse, pénétrer, comme l'avait fait le capitaine Belle-Humeur, dans l'intérieur de la grotte. Il s'agissait donc de faire disparaître quelques rochers. On dut recourir à la mine, au risque de compromettre la solidité de la retraite qu'on avait choisie. La réussite dépassa toute croyance : l'entrée de la grotte devint également inaccessible par terre et par mer.

Une fois arrivé au pied de la falaise, Yvon imitait le cri de la mouette à trois reprises différentes ; une corde à nœuds tombait à ses pieds ; les matelots y grimpaient et pénétraient dans la grotte, autour de laquelle étaient rangées cinq barques.

Un puissant arc-boutant, muni à son extrémité d'une forte caliorne¹, servait à mettre les embarcations à la mer ; les matelots les montaient et accostaient le trois-mâts, dont l'équipage avait préparé sur le pont les marchandises destinées à remplir les canots. La même caliorne servait à monter les ballots et à rentrer les barques. Pendant le jour, grâce à la communication souterraine que nous connaissons, ces ballots étaient transportés jusqu'à l'extrémité de la grotte, juste au-dessous de l'issue ménagée par les soins d'Yvon, de son père et de Jean Talec. Celui-ci les montait dans son hangar à mesure qu'il en avait besoin et qu'il pouvait les écouler. Ce manège se répétait deux, trois, quatre nuits de suite, jusqu'à ce que la cargaison fût entièrement débarquée. Tant que durait le déchargement, le capitaine Belle-Humeur était debout sur le pont, encourageant ses hommes, leur faisant distribuer de temps à autre une ration de rhum ou d'eau-de-vie, stimulant leur zèle, les égayant par ses propos. Puis le trois-mâts reprenait la mer et disparaissait.

Aucun des matelots ne savait où aboutissait le souterrain dans lequel ils avaient plus d'une fois gaîment soupé, pendant que Pierre Maroët et Jean Talec leur distribuaient leur part de bénéfices.

Le capitaine Belle-Humeur avait voulu prévenir toute trahison, et il y avait réussi en ce sens que pas un de ses hommes n'aurait pu reconnaître l'endroit où il abordait, car c'était invariablement Yvon qui les conduisait, et c'était toujours la nuit!....

De son côté Jean Talec avait fait fabriquer la caliorne et l'avait posée lui-même, de telle façon que l'arc-boutant de fer auquel elle était amarrée

tournant sur ses gonds comme une porte, pouvait rentrer dans l'intérieur de la grotte et échapper ainsi à tous les regards.

Comme on le voit, les précautions étaient bien prises, et le capitaine Belle-Humeur était un habile tacticien.

Un mois après cette dernière excursion de l'insaisissable trois-mâts, arriva le brick, que signalèrent ses espions au baron de Saligny.

Celui-ci partit immédiatement de Lorient, où il avait établi son quartier général d'observation, et, afin de mieux surprendre l'ennemi, il prit ses mesures pour n'arriver que de nuit à l'embouchure de la Loire. Mais ce fut en vain qu'il promena sa longue-vue à l'horizon, cherchant les fanaux du brick qu'il croyait rencontrer : il ne découvrit rien. Le lieutenant de vaisseau s'était précautionné d'un excellent pilote de Belle-Isle ; il résolut d'attendre le jour dans ces parages et donna des ordres en conséquence. Il ne voulut pas même descendre dans son carré ; il se fit apporter un manteau et passa la nuit sur le pont de sa corvette, maudissant sa fâcheuse destinée, qui avait permis à ce brick de lui échapper de nouveau.

Mais le brick n'était pas loin. Ainsi que l'avait fait le trois-mâts, il avait franchi la passe au commencement de la nuit et procédé comme à l'ordinaire au déchargement de ses marchandises.

L'opération était terminée ; les matelots venaient de rentrer les barques et soupaient à la lueur des torches, pendant que le capitaine Belle-Humeur, Pierre Maroët et Jean Talec causaient à voix basse.

– Ainsi, pas de nouvelles ! disait le capitaine avec accablement à Jean Talec.

– Non, monsieur le chevalier.

– Tais-toi, malheureux ! Ne me donne jamais ici ce titre, auquel l'adversité m'a forcé de renoncer. Songe que je suis le capitaine Belle-Humeur, et rien de plus. Hélas ! as-tu bien cherché, mon pauvre Talec ?

– J'ai fouillé tous les coins de la Bretagne. Mon commerce de fourrages, dit-il en souriant, est un excellent prétexte pour me présenter partout. Je me suis informé, j'ai interrogé. Rien ! Je n'ai rien découvert.

– Ainsi, Marthe est perdue pour moi, soupira le capitaine en laissant tomber avec découragement son front dans sa main.

– Espérons encore ! dit gravement Pierre Maroët.

– Espérer ? Tu sais donc quelque chose ? interrogea le capitaine.

– Non, monsieur Raoul, je ne sais rien. Mais est évident pour moi que Mlle Marthe vous a été ravie par le baron de Léradec. Or, tant qu'il ne revient pas dans ses terres, c'est que Mlle Marthe vit, car cet homme doit rester auprès d'elle.

– Et si Marthe ne m'aimait plus !...

– Vous n'y songez pas, monsieur Raoul ! Mlle Marthe renoncer à vous aimer ! Et pour qui ? Pour un misérable pareil ! Ah ! vous ne la connaissez pas ! Vous ne l'avez pas vue comme moi pleurer votre absence et compter les jours qui vous séparaient d'elle ! Non, ce cœur-là est bien à vous, je vous le jure, et c'est le méconnaître que de douter de lui un seul instant.

– Merci, Pierre ; tes paroles me font du bien ; mais que veux-tu ? je souffre tant ! Car enfin si ce misérable avait employé la violence, si Marthe.

– Marthe serait morte, monsieur Raoul, répondit simplement Pierre Maroët.

– Oui, tu as raison ; je suis fou, ma tête est en feu ! Mais il faut que je la retrouve, et dès que j'aurai acquis quelque fortune.

– Ma foi, monsieur Raoul, interrompit Jean Talec, j'ignore à quel chiffre vous voulez vous arrêter ; mais ce que vous m'avez remis se monte à une somme assez ronde.

– Je le sais, mais ce n'est pas la richesse.

– Cinq cent mille livres ! C'est toujours une jolie aisance ! fit Jean Talec en hochant la tête.

– Eh bien ! soit ! s'écria Raoul en se levant. Aussi bien je ne puis plus vivre dans cette cruelle incertitude, et je préfère le bonheur à la richesse. Et puis, j'ai idée que ce baron de Léradec est à Paris. Depuis la soirée fatale où j'ai surpris sans le vouloir la conversation de cet inconnu avec Camaret, votre ancien compagnon, cette pensée me poursuit sans relâche. Aussi je retourne en Angleterre, où je ramène mon équipage ; je reviens en France, je me rends à Paris, et là.

– Y pensez-vous, monsieur Raoul ? fit observer Pierre. Et cette lettre de cachet que le maréchal a obtenue contre vous, l'avez-vous oubliée ?

– Je n'ai rien oublié. Mais que m'importe ! Ne suis-je pas habitué à braver tous les dangers ? D'ailleurs, je ne puis vivre sans Marthe ! Si j'ai

mené pendant trois ans cette existence aventureuse, c'est pour arriver plus facilement jusqu'à celle que j'aime. Aujourd'hui, la tâche que je me suis imposée est terminée : je suis riche ; mon but est atteint, mon devoir commence. Je cèderai donc à Yvon, s'il le veut, le commandement de mon navire.

– A mon fils ? demanda Pierre avec un éclair de joie et l'orgueil. Ah h ! monseigneur, croyez que notre reconnaissance.

– Merci, Pierre, interrompit Raoul en prenant la main du vieux pêcheur. Mais le voici qui s'avance ; je vous en supplie, qu'il ne soit plus question de cela devant lui.

Yvon avait, en effet, réglé les comptes des matelots, et venait rejoindre son père et son capitaine.

– Eh bien ! demanda Raoul dès qu'Yvon fut près de lui, tout est terminé ?

– Oui, capitaine.

– Les barques sont rentrées ?

– Toutes. Le grand canot du bord est au bas de la falaise. Tout est paré ; l'on n'attend plus que vos ordres pour partir.

– C'est bien. Dans une demi-heure, que tout le monde soit prêt. Quant à toi, mon cher Yvon, tu vas rester quelques jours auprès de ton père ; je te le permets.

– Vous êtes trop bon, capitaine. Mais, je vous en prie, si vous avez besoin de moi.

– Non. Je vais à Bordeaux prendre du vin que je dois embarquer pour Brighton ; cela me demandera huit ou dix jours. Ainsi, trouve-toi à Lorient à pareille époque, et n'y manque pas, car je ne pourrais pas t'attendre. Tu sais que la côte est rigoureusement surveillée, que la *Redoutable* croise dans ces parages...

– Jean Talec me l'a dit, capitaine ; vous pouvez être tranquille : dans huit jours, je serai là.

Lorsque Raoul avait quitté Paris, en compagnie d'Yvon, dans la chaise de poste que lui avait amenée la comtesse de Nogaret, il ne s'était pas même rendu compte du péril qui le menaçait. Il ne se remit un peu de l'étonnement dans lequel il était plongé que lorsqu'il se vit rouler à toute vitesse sur la route de Bretagne. Alors seulement il interrogea Yvon qui, non moins étonné que lui, put enfin lui faire connaître la nature du danger auquel il venait d'échapper. Bien plus, Yvon crut ne devoir rien lui cacher, ni la démarche qu'il avait tentée pour le sauver de la haine du maréchal, démarche qu'avait rendue inutile la mort de M^{me} la Dauphine, ni même l'amour malheureux qu'il avait surpris dans le cœur de la comtesse.

Ce fut ainsi que Raoul comprit ces mots inexlikés pour lui qu'avait prononcés M^{me} de Noaret : « Partez ! Marthe vous réclame. » Il se rapelait en effet le suprême appel fait par la jeune le à la protection que lui-même lui avait offerte, t dans son impatience il accusait de lenteur les chevaux et le postillon. Aussine voulut-il prendre aucun repos pendant la route, tant pour éviter es ! poursuites dont il pouvait être l'objet que pour se trouver plus tôt auprès de celle qu'il aimait. Encore tremblait-il de ne pas arriver à temps pour empêcher les menaces du baron de Léradec e se réaliser.

Fort heureusement le trajet s'accomplit sans encombre, car Raoul ne ménagea pas l'or que lui avait mis dans la main la comtesse de Nogaret. trois jours après son départ de Paris, il était à Nantes, et le quatrième jour sa chaise de poste s'arrêtait à Saint-Sébastien, devant la modeste habitation de Mlle de Corduoën.

Il est impossible de décrire la joie dont fut ondé le cœur de Marthe en apercevant Raoul qui lui tendait les bras. Seuls, isolés du bruit et ou monde, ils oublièrent pendant un moment les dangers qui les menaçaient l'un et l'autre. Enfin vint l'heure des confidences réciproques, et les deux amants doublement fiancés par leur amour et par le malheur, se jurèrent solennellement, à la face de Dieu, une fidélité éternelle.

Raoul partit ensuite par le Pouliguen, et après avoir pris quelque repos, il résolut d'aller rendre visite, à Couëron, au baron de Léradec.

Pierre Maroët et sa famille, accompagnés de la plus grande partie des pêcheurs du Pouliguen, étaient réunis dans la cour du château pour saluer la bienvenue de leur seigneur. Cette démarche spontanée de tant de braves cœurs dont il avait su se faire aimer émut doucement le jeune gentilhomme. Il les remercia chaudement de leur bon souvenir, s'excusa de ne pouvoir rester au milieu d'eux et donna l'ordre à Pierre Maroët de distribuer à ces bonnes gens quelques bouteilles de bon vin.

Raoul s'éloigna, pendant que, groupés autour d'Yvon, les pêcheurs l'interrogeaient avidement sur les splendeurs de la capitale.

Au bout de quatre heures de marche, Raoul arriva à Couëron et se présenta à la grille du château de Léradec.

– Votre maître est-il chez lui ? demanda-t-il au jardinier qui vint lui ouvrir.

– Oui, monseigneur, répondit le jardinier.

Raoul attacha sa monture à la grille, et, guide par le paysan, il se dirigea vers le château, dans lequel il pénétra.

Cinq minutes après, le baron de Léradec entra dans le salon.

– A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il surpris de ne pas connaître au moins de vue le gentilhomme qui se trouvait devant lui.

– Je me nomme le chevalier de Penhoël, dit Raoul en regardant fixement le baron.

Celui-ci, en entendant prononcer ce nom, ne put réprimer un tressaillement imperceptible ; mais il se remit promptement.

– Comment ! c'est vous, chevalier ? essayait-il de dire avec une aisance que démentait le léger tremblement de sa voix. Ah ! que je suis heureux de faire votre connaissance ! Parbleu ! j'ai souvent entendu parler de vous par Mlle de Cordouën, ma belle cousine, pendant votre séjour à Paris.

– Mais n'y étiez-vous pas vous-même il y a quelque temps ? demanda Raoul qui croyait reconnaître le timbre de voix qui l'avait frappé sur les quais, le jour où il avait rencontré Camaret

– Moi ! se récria le baron. A Paris ! Vraiment non ; vous vous trompez, chevalier. Je n'ai aucun goût pour le séjour tumultueux de la capitale, et je ne crois pas que jamais l'envie me prenne de la visiter. Mais vous, s'empressa-t-il d'ajouter, depuis combien de temps en êtes-vous revenu ?

– Depuis hier seulement.

– De sorte que votre première visite est pour moi, demanda le baron d'un ton dégagé.

– Vous l'avez dit, monsieur le baron.

– En vérité, vous me voyez confus, et si j'avais appris votre retour, c'est moi qui.

– Tenez, monsieur le baron, pas de vaines protestations. Je suis franc ; je vais droit au but. Vous aimez, ou du moins vous prétendez aimer Mlle de Cordouën ?

– Je l'aime, en effet, chevalier, balbutia le baron, mais de quel droit.

– Dieu me damne ! s'écria Raoul, je crois que vous aller me demander de quel droit je viens exiger de vous une explication ; mais qui donc, je vous prie, a pris soin de la jeunesse de Marthe ? Qui l'a élevée ? où sont ses véritables parents ?

– Je n'ignore rien de ce que votre famille a fait pour la malheureuse orpheline, mais.

– . Il est fort heureux que vous en conveniez, fit Raoul d'un ton ironique. Quant à ce que votre famille a fait, monsieur, je vais vous le dire. Sans pitié pour l'orpheline, elle l'a pourchassée d'asile en asile, jusqu'à ce qu'elle lui ait pris toute sa fortune.

– Mais, chevalier, je ne suis pour rien...

– Ce que vous avez fait ou du moins ce que vous voulez faire, mais ce que je saurai bien empêcher, le voici : à l'aide d'un titre faux, ou tout au moins nul, qu'il vous plaît de produire au bout de vingt ans, vous avez prétendu dépouiller Marthe de la dernière retraite que lui ait assurée la sage sollicitude de ma mère. Puis vous avez trouvé la jeune fille à votre goût, et ce qui n'était d'abord chez vous que cupidité s'est compliqué de luxure. Vous vous êtes fait une arme de ce titre, que l'imprévoyance de son père a laissé entre vos mains, et vous avez espéré réduire à la dernière extrémité la pauvre enfant. Me suis-je trompé ? Suis-je bien instruit des moindres particularités ? Répondez ! répondez donc ! dit Raoul avec véhémence.

Le baron de Léradec, consterné, baissait les yeux et ne disait mot.

Le chevalier se sentit pénétré de mépris devant tant de bassesse et de lâcheté.

– N’oubliez donc pas ce que je vais vous dire, reprit-il en se levant. Je ne veux pas qu’il soit fait à Marthe aucun mal. Le jour où vous mettrez à exécution vos menaces, le jour où, comme aujourd’hui, elle m’appellera de nouveau à son aide... ce jour-là, je vous le jure, monsieur le baron, vous aurez vécu !

Et Raoul, enfonçant son chapeau sur sa tête, quitta le salon, laissant le baron en proie à sa honte et à sa rage. Puis il sauta lestement en selle et regagna le Pouliguen, en passant à Saint-Sébastien pour rassurer Marthe, émerveillée de son courage et de son sang- froid.

Pendant un mois, ils vécurent ainsi l’un près de l’autre, heureux tous les deux d’un bonheur sans nuages. Mais, sans regretter les agitations auxquelles il venait d’échapper, Raoul ne pouvait pas se contenter de cette vie paisible et monotone que lui faisait sa destinée. Il souhaitait la richesse, moins pour lui que pour celle à qui il voulait donner son nom. Or, quel moyen d’exercer son activité dans l’espace restreint où il végétait ? C’est alors que ses regards se dirigèrent vers cette mer qu’il aimait tant, où il avait passé tant et de si doux moments, où son cœur avait battu de tant d’émotions violentes ; c’est alors qu’il songea à fréter pour son compte un bâtiment sur lequel il pût régner en maître.

A la suite d’un voyage qu’il avait fait à Nantes, un notaire de cette ville lui adressa une lettre par laquelle il l’informait que, suivant ses désirs, il pouvait mettre à sa disposition une somme de quarante mille livres. Raoul bondit de joie. Les actes furent bientôt signés ; il donna comme garantie son château de Penhoël au notaire qui lui avançait en son nom la somme dont il avait besoin, et partit pour l’Angleterre, le cœur palpitant d’espoir et de bonheur.

Il aurait tremblé peut-être, s’il avait pu savoir que c’était le baron de Léradec qui, pour l’éloigner, avait avancé au notaire ces quarante mille livres, source de tant de beaux rêves et de douces illusions.

Raoul n’avait d’abord aucune autre idée arrêtée que le désir de secouer l’inaction dans laquelle il était plongé.

Il était à Douvres, fouillant de ses regards la forêt de mâts et de navires dont le port était couvert, lorsqu’une goëlette élégante s’offrit à ses yeux. Il s’approcha et se mit à la considérer avec cette attention du connaisseur qui

s'arrête principalement sur une foule d'objets [qui échappent ordinairement au simple curieux. Le capitaine de cette goëlette se trouvait précisément sur le pont. Il fut sans doute intérieurement flatté de l'attention avec laquelle Raoul passait en revue son bâtiment, car il le salua poliment, et de la main lui fit signe de monter à bord.

Raoul ne se fit pas prier. S'élançant sur l'échelle qui pendait aux flancs de la goëlette, il saisit les tire-veilles, embarqua et, à son tour, salua gracieusement le capitaine. Pendant ce temps, celui-ci avait fait signe à un mousse, auquel il dit quelques mots à l'oreille. Le mousse revint quelques instants après, accompagné du maître d'équipage. Alors, se tournant vers Raoul, le capitaine lui adressa la parole en assez mauvais français,

– N'êtes-vous pas Français, monsieur ? lui demanda-t-il.

– Français et Breton, répondit Raoul.

– Voulez-vous visiter l'intérieur de ma goëlette ?

– Très-volontiers.

– Alors veuillez suivre mon maître d'équipage et m'excuser si je ne puis vous servir de guide, car j'attends mon armateur.

Un quart d'heure après, Raoul remonta sur le pont. Il avait pu se convaincre que la goëlette était non seulement élégante, mais encore solidement construite. Il allait s'éloigner, lorsque le capitaine s'approcha de lui et le pria de vouloir bien accepter un verre de *old-ale* ou de *Porto-wine*. Bien que Raoul ne fût enthousiaste d'aucune de ces deux boissons, il ne voulut pas répondre par une impolitesse à la gracieuseté du capitaine ; il accepta. Ils entrèrent alors dans le carré.

– Monsieur, commença le capitaine, je devine que vous avez déjà navigué. L'attention avec laquelle vous examinez cette goëlette me le prouve.

– En effet, monsieur.

– Vous êtes officier français, peut-être.

– Je l'étais, mais je ne le suis plus.

– Peut-on, sans indiscretion, vous demander pourquoi ?

– J'ai été forcé de quitter Paris à la suite d'un duel malheureux.

– Et quels motifs vous ont conduit dans notre belle Angleterre ?

Raoul releva la tête en présence de cet interrogatoire qu'on lui faisait subir. Le capitaine devina ce qui se passait dans l'esprit de son interlocuteur.

– Remarquez, ajouta-t-il, que je ne vous demande pas votre nom ; votre physionomie m'est une garantie suffisante. Ne vous étonnez d'aucune de mes questions. On trouve souvent sous la main ce que l'on irait chercher bien loin ; voilà pourquoi je vous demande : que venez-vous faire en Angleterre ?

– A vrai dire, je n'en sais rien moi-même, répondit Raoul en souriant.

– Dans quels parages avez-vous navigué jusqu'ici ?

Raoul lui fit part de ses excursions de jeunesse.

– De sorte que vous connaissez à merveille cette partie des côtes de la Bretagne ?

– Rocher par rocher, comme vous pouvez connaître celles de l'Angleterre.

– Et seriez-vous disposé à naviguer de nouveau ?

– Ce serait mon plus grand désir.

– En ce cas, voyez que bien m'en a pris de vous interroger, car nous sommes prêts de nous entendre,

Raoul regarda le capitaine avec étonnement.

– Voici ce dont il s'agit, reprit ce dernier. Je voyage pour le compte de M. Longwood, un des plus riches armateurs de Douvres, et c'est moi qui jusqu'ici ai transporté à Nantes, où se trouve notre principal correspondant, les dentelles, tissus et aciers dont se compose notre chargement ordinaire pour la France. Or, les droits qui frappent ces divers produits de notre fabrication sont exorbitants, vous le savez, et, bien qu'il réalise déjà de superbes bénéfices, M. Longwood a pensé que le chiffre de ces bénéfices serait triplé si l'on pouvait éviter de payer ces droits onéreux.

– Je comprends, fit Raoul en souriant.

– Donc, il n'y a qu'un homme du pays, connaissant à fond la difficile navigation de ces parages, à même de se créer des intelligences à terre, qui soit capable de s'acquitter de cette tâche délicate. Si l'on trouvait cet homme, au lieu de deux cent mille livres de gain, on en réaliserait cinq cent mille. A cet associé précieux, M. Longwood abandonnerait le tiers des

bénéfices ; il se chargerait, comme à l'ordinaire, de la réparation et de l'entretien du navire, de la solde des matelots et des frais de navigation. En outre, et comme il faut un bon marcheur pour échapper aux croisières, il affecterait à ce sujet la goëlette que voici ; c'est, je vous le garantis, la plus fine voilière de l'Angleterre, et par conséquent du monde entier. Vous voyez, mon officier, que je vous pose carrément la question. Cependant, je neveux pas exiger de vous une réponse immédiate. Si ces propositions vous agréent, revenez déjeuner avec moi dans trois jours ; vous trouverez à bord mon armateur, et sur le champ on réglera par écrit les conditions du contrat.

Raoul quitta le capitaine, un peu abasourdi des offres brillantes qui lui avaient été faites. Pendant ces trois jours il hésita, pesant alternativement le pour et le contre. Enfin, au jour dit, il se présenta à bord de la goëlette.

Cependant Raoul fit ses restrictions. Il refusa tout d'abord de faire connaître son nom, voulut que son équipage fût exclusivement composé de matelots français, à l'exception du pilote dont il ne pouvait se passer pour naviguer sur les côtes d'Angleterre. L'armateur hésita à confier son bâtiment à un homme qui refusait de décliner son nom ; mais les quarante mille livres dont Raoul était porteur lui parurent une garantie suffisante et aplanirent toutes les difficultés. L'acte fut signé séance tenante, et encore Raoul y fit-il stipuler qu'il n'était responsable d'aucun accident, de quelque nature qu'il fût. Il demanda un mois pour se faire un équipage, se créer des intelligences, et repartit pour la France.

1 C'est à cette époque que le hasard lui fit découvrir la grotte qui devait si heureusement seconder ses desseins. Il chargea Pierre Maroët, Jean Talec et Yvon de lui procurer trente hommes déterminés ; on les réunit sans peine au bourg de Batz, au Pouliguen et à Saint-Nazaire ; on les expédia sur Douvres, à l'adresse de la maison Longwood, et Raoul les organisa.

Jean Talec fut chargé de transporter à Nantes les marchandises entassées dans le souterrain, car on a deviné sans doute que son commerce de fourrages n'était qu'un prétexte. Au milieu de chacune de ces voitures de paille ou de foin se prélassaient les plus riches dentelles, les plus moelleux tissus, les aciers les plus fins.

I De son côté, Pierre Maroët, sous prétexte d'aller à la pêche, ralliait en pleine, mer la goëlette et prenait à son bord une partie de la cargaison, de

sorte que depuis trois ans l'adresse de Raoul et de ses amis avait déjoué toute surveillance.

I La première fois que Raoul avait quitté Douvres avec une riche cargaison, il avait réuni sur le pont tout son équipage.

– Mes amis, leur avait-il dit, il est de mon devoir de ne vous cacher aucun des dangers que vous courez. Nous sommes des contrebandiers, vous le savez, et nous n'avons dans le péril à attendre de secours que du ciel et de nous-mêmes. Il est par conséquent nécessaire que la meilleure intelligence règne parmi vous, et que vous vous habituiez à la discipline la plus sévère. Je serai donc inexorable pour toute infraction aux ordres que j'aurai donnés ; mais vous me trouverez toujours à votre tête quand il s'agira de combattre, et je ne serai, je vous le jure, avare ni de ma sollicitude ni de mon sang.

Ce peu de mots suffit aux matelots pour juger celui qui les commandait. Aucun d'eux ne connaissait Raoul ; on l'appela d'abord le capitaine. Ensuite, à force de le voir toujours souriant, toujours prodigue de bonnes paroles et d'encouragements, toujours généreux, toujours juste, son équipage lui décerna à l'unanimité le surnom de capitaine Belle-Humeur. :

Bientôt celui-ci, pour se les attacher davantage, résolut de leur accorder en sus de leur solde une part dans ses propres bénéfices. Cette gratification spontanée transporta l'équipage, au point que Raoul devint son idole, et que pas un des hommes qui le composaient n'eût hésité à donner sa vie, si le capitaine la lui avait demandée. ;

Aussi, lorsqu'après avoir réglé ses comptes avec Jean Talec et Pierre Maroët, le capitaine Belle-Humeur donna l'ordre de reprendre la mer, tous les matelots se levèrent-ils avec empressement et, se laissant glisser le long de la corde suspendue au-dessus de l'abîme, armèrent-ils promptement le canot qui les attendait. Yvon et Pierre Maroët les ; suivirent ; Raoul descendit le dernier, après avoir une fois encore recommandé à Jean Talec de faire tout au monde pour retrouver Marthe.

Il était quatre heures du matin ; la mer commençait à baisser. En dix minutes, le canot, entraîné par dix vigoureux rameurs, atteignit le rick.

On était sur le point de lever l'ancre, lorsque capitaine aperçut au large un fanal rouge, mobile, qui barrait l'entrée de la Loire. Le mur allait se

lever. Raoul, jugeant qu'il ne pouvait passer inaperçu devant ce bâtiment, crut avoir attendre pour savoir si c'était un croiseur qui se trouvait devant lui. Au bout d'une heure, lui fut facile de se convaincre que c'était une servette de l'État.

Sur le champ il donna ses ordres, fit distribuer ses haches, des pistolets et des carabines, fit larger ses huit canons et attendit.

Bientôt le bruit du tabour se fit entendre à bord de la corvette la Redoutable, commandée sur le baron de Saligny. C'était le branle-bas de combat.

Les contrebandiers étaient signalés.

VI

capitaine Belle-Humeur était prêt à tout. A approche du danger, ses traits avaient acquis un caractère de virilité imposant ; son teint, légèrement hâlé par le soleil, n'avait point pâli devant l'adversaire qui se dressait menaçant à quelque encablures de l'*Audacieux*. Ses matelots, suiva-son ordre, étaient rentrés dans l'entre-pont, prêt à s'élancer au moindre signal. Cinq ou six homme seulement erraient nonchalamment sur le pont de sorte qu'à la rigueur on pouvait croire qu c'était un bâtiment de commerce qui attendait] marée pour remonter en Loire. Le pavillon hollandais flottait toujours au grand mât ; les sabores étaient restés soigneusement fermés ; rien n'indiquait au dehors que le brick fût armé ni que son équipage fût nombreux.

Cependant, si les matelots avaient pu suivre] capitaine jusque dans son carré, ils l'auraient v triste et soucieux, le front penché dans la main ils auraient surpris des larmes sur sa joue bronzée. C'est que le capitaine Belle-Bumeur disparaissait alors pour faire place à Roul, à Raoul que songeait à sa chère Marthe, disparue. Et pourtant il ne soupçonnait pas encore qu'il avait contribué lui-même à la perte de celle qu'il aimait.

Lorsqu'il était arrivé d'Angleterre, Raoul avait fait part à Marthe de ses projets. La jeune fille avait tremblé d'abord à la pensée du danger qu'allait courir son unique protecteur, mais Raoul détruisit un à un tous ses scrupules et parvint sans peine à faire passer dans le cœur de Marthe la confiance dont il était rempli.

Il était parti depuis six mois ; il avait fait deux voyages fructueux, et se disposait pour troisième fois à gagner Saint-Sébastien pour en brasser Marthe, lorsque Jean Talec l'arrêta et lui apprit que Marthe et Brigitte avaient subitement disparu pendant une nuit d'orage ; les habitants du village avaient entendu vaguement, à travers les fureurs de la tempête, des cris étouffés, le bruit d'une chaise de poste et le galop furieux des chevaux. Jean Talec ne savait rien de plus. Il avait eu l'idée de se rendre à Couëron, chez le baron de Léradec ; on lui avait répondu que le baron était Oh voyage.

Cette coïncidence entre le départ de cet homme et la disparition de Marthe, l'amour violent qu'il avait affiché pour la jeune fille, les détails que lui avait transmis Raoul en le chargeant de veiller sur elle, lui donnèrent à penser que si Marthe avait disparu, c'est que le baron l'avait enlevée. Malheureusement Jean Talec était absent ce jour-là. Les voyages fréquents que son commerce de fourrages nécessitait ne lui permettaient pas de veiller bien attentivement sur la jeune fille.

En apprenant ce nouveau malheur, Raoul éprouva une douleur cuisante. Il se reprocha sa fatale ambition ; il voulut renoncer sur le champ à cette fortune qu'il ne souhaitait que pour sa fiancée ; mais Jean lui fit comprendre qu'il ne fallait pas désespérer encore, et que renoncer à la fortune, c'était renoncer au plus sûr moyen de retrouver Marthe.

Raoul repartit le cœur navré. Depuis cette époque, aucun nouvel indice n'était venu mettre Jean Talec sur la voie, et Raoul, à bout de patience, avait résolu de tout quitter pour retrouver la compagne de son enfance. Doué d'une incomparable force de volonté, il ne voulait pas attrister de ses chagrins personnels l'équipage qu'il commandait, et le sourire lui revenait aux lèvres dès qu'il se trouvait face à face avec ses matelots. Aussi pouvons-nous dire que ce surnom de Belle-Humeur était bien mérité, quoique bien chèrement payé.

Lorsqu'il vit à peu de distance la corvette de guerre qui le menaçait, lorsqu'à l'aide de sa longue-vue il put remarquer qu'il était observé et signalé, le capitaine donna ses ordres et ne quitta plus son poste.

La nuit se passa.

Il était cinq heures environ ; la nuit commençait à tomber ; ni la *Redoutable* ni *Y Audacieux* n'avaient bougé. La mer montait encore.

– Allons ! dit le capitaine, dans une heure il fera nuit noire, le jusan viendra, et nous pourrons échapper à notre ennemi.

Mais au même instant, comme si le commandant de la corvette avait deviné ce qui se passait dans l'esprit du capitaine Belle-Humeur, un grand mouvement se manifesta à bord de la *Redoutable* : elle appareilla.

– Attention, vous autres ! cria tout à coup Belle-Humeur. Tout le monde sur le pont ! Dix hommes au cabestan pour lever l'ancre ! les autres aux manœuvres sur les vergues ! Toutes voiles dehors !

En dix minutes l'appareillage fut terminé, et par une brise de grand large le brick s'inclina doucement et gouverna sur l'avant de la *Redoutable*.

Pour bien comprendre ce qui va se passer, il est nécessaire de donner une description exacte des écueils qui se trouvent à l'embouchure, de la Loire. Ils sont au nombre de quatre principaux qui s'anachènt comme suit, en commençant par la droite : *Bagueneau* est un énorme rocher formant une île que la pleine mer ne recouvre pas entièrement ; Pierre-Percée, ainsi que son nom l'indique, est un rocher dans lequel le caprice de la vague a creusé une espèce d'arche ; les Grands-Charpentiers sont une énorme masse rocheuse surmontée d'un phare habité par un veilleur qui reçoit ses provisions tous les huit jours ; les Petits-Charpentiers ne sont que la suite de l'écueil principal qui porte la même dénomination.

Deux passes seules y sont praticables : l'une entre Bagueneau et Pierre-Percée, du côté du Croisic ; l'autre entre les Petits Charpentiers et la terre, du côté de Pornic.

La *Redoutable*, de peur que ne lui échappât pendant la nuit la proie qu'elle convoitait, résolut d'aller la chercher en Loire, par delà les écueils qui les séparaient. C'est ce que comprit parfaitement le capitaine Belle-Humeur lorsqu'il donna l'ordre d'appareiller ; c'est ce qu'il résolut d'éviter

pour ne pas faire inutilement couler le sang. En conséquence, il fit signe à Pierre Maroët et à Yvon de s'éloigner au plus vite sur leur barque, se mit à louvoyer comme s'il voulait remonter vers Saint-Nazaire, et donna le temps à la *Redoutable* de s'engager dans la passe étroite située entre Pierre-Percée et Bagueneau.

Alors l'*Audacieux* vira subitement de bord, et sûr que son ennemi était dans l'impossibilité d'exécuter la même manœuvre en raison du chenal étroit dans lequel il s'était hasardé, entraîné par le jusant, qui commençait à se faire sentir et qui le favorisait, tandis qu'il paralysait la marche de son adversaire, il s'élança hardiment dans le second chenal, situé entre les Petits-Charpentiers et la terre. Il avait si bien calculé la distance qui les séparait, qu'il passa près de la *Redoutable* au – moment où celle-ci sortait à peine de la position critique dans laquelle elle s'était maladroitement engagée.

Furieux de voir sa proie lui échapper, le baron de Saligny envoya à deux encablures une bordée de mitraille à l'impudent fuyard ; mais l'*Audacieux* présentait l'arrière : boulets et mitraille ricochèrent autour de lui ; il continua de s'éloigner et gagna bientôt la pleine mer.

Le lieutenant de vaisseau, jugeant qu'il était inutile de le poursuivre, laissa échapper un juron énergique ; il aperçut alors à peu de distance la barque montée par Pierre Maroët et son fils..

A tout hasard, il donna l'ordre de s'en emparer.

VII

En se séparant de l'*Audacieux*, la barque de Pierre Maroët avait pris la direction de Saint-Nazaire ; mais lorsque le jusant se fit sentir, elle perdit toute sa vitesse.

Au contraire, la corvette, qui la poursuivait, gagnait sur elle à chaque instant ; mais elle ne marchait pas assez rapidement sans doute, au gré de son commandant, car il fit mettre un canot à la mer. Douze hommes armés y descendirent, et le canot, bordé de huit avirons, se mit à la poursuite de la barque. Cette fois les distances se rapprochèrent d'une manière encore plus

sensible. Pierre Maroët s'en aperçut, mais ne dévia pas un instant de sa route ; aussi parut-il fort étonné lorsqu'au bout de trois quarts d'heure il se vit accosté par le canot commandé par un enseigne. Celui-ci, au nom du roi, ordonna à Pierre de rallier la corvette et escorta la barque quand elle eut viré de bord.

Pierre ne sembla pas s'émouvoir le moins du monde de l'ordre qu'il venait de recevoir. En effet, que pouvait-il craindre ? Rien sur la barque ne pouvait le compromettre. Ses filets témoignaient suffisamment de la profession qu'il exerçait ; ce fut donc avec le plus grand calme qu'après avoir accosté la Redoutable, il monta à bord, escorté de son fils et de ses deux matelots. Sa barque avait été solidement amarrée à l'arrière de la corvette, qui venait de jeter l'ancre.

Pierre Maroët se présenta le front haut devant le capitaine. Seulement il remarqua qu'en apercevant cet officier Yvon avait tressailli.

– Qu'est-ce ? demanda-t-il à voix basse à son fils.

– Nous sommes perdus ! répondit Yvon sans changer de visage ; c'est le baron de Saligny.

– A la grâce de Dieu ! fit le vieux pêcheur.

Yvon passa alors sans affectation derrière les deux matelots qui suivaient son père.

– Qui êtes-vous ? demanda brusquement à Pierre le baron de Saligny.

– Ma foi ! commandant, il n'y a peut-être que vous dans tout le pays qui ne le sachiez pas. Je me nomme Pierre Maroët ; je suis depuis quarante ans pêcheur au Pouliguen.

– Que faisiez-vous à bord de ce brick qui vient de nous échapper ?

– J'y vendais le produit de ma pêche, répondit Pierre sans sourciller.

– Quel est ce brick ? le savez-vous ?

– C'est la première fois que je le vois dans ces parages. Tout ce que je sais, c'est qu'au moment de prendre le large il m'a hélé pour me demander si j'avais du poisson.

– Cependant vous savez bien que ce brick n'est pas plus hollandais que moi.

– Parbleu ! il faudrait n'avoir jamais navigué pour croire que la coque de ce bâtiment ressemble à un potiron hollandais.

– Eh ! ce n'est pas là ce que je veux dire ! s'écria le baron avec impatience. C'est du capitaine que je veux parler ; vous le savez bien.

– Comment voulez-vous que je le sache ? Croyez-vous que je demande à tous ceux qui m'achètent du poisson : « De quel pays êtes-vous ? »

– C'est bien ; retirez-vous ! dit le baron avec humeur.

Pierre Maroët ne se le fit pas dire deux fois ; il salua gravement le lieutenant de vaisseau et fit signe à ses matelots et à son fils de le suivre. Malheureusement, ce mouvement démasqua tout à coup la figure d'Yvon, et le baron, qui jetait sur eux un dernier coup d'œil, regarda le jeune homme avec une grande attention.

– Arrêt ! s'écria-t-il tout à coup. Quel est – Arrêt ! s'écria-t-il tout à coup. Quel est ce jeune homme ? demanda le baron en désignant Yvon de son bras étendu.

– C'est mon fils, commandant.

– Approchez ! fit brièvement l'officier, qui continuait à l'examiner comme s'il cherchait à se rappeler ses souvenirs. Ah ! je me souviens à présent ! s'écria-t-il subitement.

Un changement visible s'opéra sur la physionomie du baron ; la colère et l'impatience qui l'agitaient tout à l'heure disparurent comme par enchantement ; un sourire étrange vint détendre ses traits contractés et glisser sur ses lèvres.

– Approche, mon ami, reprit le baron de Saligny, et donne-moi des nouvelles de ton maître.

Yvon ne broncha point, car le premier il avait reconnu le baron, et il s'était préparé à subir tous les interrogatoires.

– Je ne sais de qui vous voulez parler, répondit-il.

– Comment, drôle ! N'étais-tu pas autrefois au service du chevalier de Penhoël ?

– Autrefois, c'est vrai. Parbleu ! je vous reconnais à présent, monsieur le baron ! Vous êtes monsieur de Saligny, celui à qui M. le chevalier donna jadis un si furieux coup d'épée.

Le baron rougit et pâlit tour à tour de colère et de confusion. Il était environné de ses officiers et d'une grande partie de ses matelots, et Yvon venait devant eux de froisser cruellement son amour-propre.

– A la bonne heure ! dit-il en ébauchant un sourire forcé ; je vois avec plaisir que la mémoire te revient. Et ton maître, comment va-t-il ? Où est-il ?

– Je l’ignore, monsieur le baron.

– Pourtant tu l’as suivi lors de son départ de Paris ?

– Je ne le nie point.

– Et où êtes-vous allé ?

– Parbleu ! nous sommes revenus au Pouliguen, dit naïvement Yvon.

– Ah ! je croyais que vous étiez allés guerroyer dans les Flandre ? répliqua l’officier d’un ton moqueur. C’est du moins ce que m’avait dit votre hôtelier, M. Jérôme... je crois.

Yvon s’aperçut qu’il venait de se couper ; il essaya de se reprendre.

– En effet, monsieur le baron, c’est là ce que mon maître lui avait dit pour dépister les exempts, car il s’agissait de fuir la Bastille, et.

– Qu’est devenu le chevalier ?

– Je l’ignore, commandant.

– Depuis combien de temps est-il parti ?

– Trois ans environ.

– Et tu ne l’as jamais revu ? demanda le baron.

– Jamais, monseigneur.

– Tu me le jures sur ton salut éternel ?

Le religieux Breton n’osa pas prêter le serment que le baron exigeait de lui.

Son silence devait non seulement le perdre, mais donner au baron de Saligny des soupçons terribles.

– Ainsi, dit-il, ce serment que je te demande, tu refuses de le prêter ?

Yvon comprit que son silence serait interprété d’une manière fâcheuse ; mais comme il savait que son maître était en sûreté, il résolut de ne répondre à aucune des questions que lui adresserait le baron.

– Alors, affirma M. de Saligny, tu sais où est le chevalier ? tu l’as revu ?

Yvon se croisa les bras et ne répondit pas.

– Je comprends, fit le baron en souriant. Tu crains de le compromettre ; mais rassure-toi : je n’en veux aucunement au chevalier ; il s’est conduit

avec moi en galant homme et, je te le jure sur l'honneur, je n'ai contre lui ni haine ni rancune. Ainsi, parle ; qu'est-il devenu ?

Yvon ne broncha pas.

– Allons ! je vois que je n'aurai jamais raison de l'entêtement de ce damné Breton ! murmura le baron de Saligny. Mais j'y pense !... le silence de ce valet a un motif. Il n'a pas vu son maître depuis trois ans. Et voilà juste trois ans que le chevalier a disparu !.. Et voilà autant que ce navire mystérieux a fait sa première apparition. Non, c'est impossible le !... Pourtant, tout à l'heure encore, la barque de cet Yvon était amarrée au brick qui vient de m'échapper. C'est étrange !... Est-ce que ce capitaine Belle-Humeur dont on parle tant ne serait autre que. Mais oui, c'est cela ! Il fréquente de préférence les parages qu'il connaît le mieux. Ces complices que je lui supposais, je les tiens ! Plus de doute, l'insaisissable capitaine, c'est le chevalier !

Comme on le voit, le baron de Saligny, en rapprochant les diverses circonstances qui l'avaient frappé, en était venu, à force d'inductions, à soupçonner la vérité.

– Qu'on me laisse seul avec cet homme ! dit-il en jetant sur Yvon un regard scrutateur. Que les autres soient gardés à vue ! Allez !

Et d'un geste il congédia ses officiers et son équipage.

– Songe, reprit-il, que de ta réponse va dépendre ta liberté.

Yvon ne sourcilla point.

– Et peut-être le sort du chevalier, ajouta lentement le baron.

Yvon ne put réprimer un léger tressaillement.

– Tu sais où est ton maître, j'en suis sûr. Et ce que tu refuses de m'avouer, je vais te le dire, moi. Ton maître, le chevalier de Penhoël, c'est le capitaine Belle-Humeur. Me suis-je trompé ? Ah ! tu te tais encore ! Sais-tu bien que je puis te faire pendre à la vergue de ma misaine ?

Yvon haussa les épaules avec dédain.

– Sais-tu que je puis y faire pendre ton père ?

– Mon p...! laissa échapper douloureusement Yvon. Vous pouvez le faire, ajouta-t-il froidement.

– Ainsi, rien ne te fera parler ?

Yvon avait fait à Raoul le sacrifice de sa vie, de celle de son père même ; il reprit son attitude impassible.

– Toujours le silence ! fit le baron avec humeur. Eh bien ! mourez, puisque vous le voulez !

Il rappela un de ses officiers. C'était le même enseigne qui avait capturé la barque de Pierre Maroët.

– Prenez dix hommes avec vous, lui dit le commandant en écrivant quelques lignes sur un carré de papier ; rendez-vous au premier poste de douaniers que vous rencontrerez, et, en vertu de cet ordre, remettez-leur ce prisonnier, en leur enjoignant de le mener à Nantes à l'instant même.

L'enseigne s'inclina sans mot dire. Au bout de cinq minutes, il revint.

– Les dix hommes sont là ; le canot est armé, dit-il.

– Emmenez le prisonnier ! dit le commandant.

– Et les autres ?

– Je m'en charge, répondit le baron d'un air sombre.

Yvon s'éloigna au milieu de l'escorte nombreuse dont on lui faisait le triste honneur. On le plaça dans le canot entre deux matelots, de peur que l'envie ne le prît de se jeter à la mer.

Le lendemain matin, Yvon était enfermé dans la prison de Nantes.

Sur le registre d'écrou, on avait porté cette mention : « Soupçonné de contrebande et de complicité avec le capitaine Belle-Humeur. A surveiller avec soin. »

VIII

Jean Talec était resté à l'orifice de la grotte, et attendait avec impatience le bruit bien familier à son oreille que fait un navire en appareillant.

Son étonnement fut extrême en apercevant à la pointe du jour le brick immobile. Il comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais il ne put pas s'en assurer, car l'orifice de la grotte se trouvait dans un renfoncement dont les parois empêchaient d'apercevoir la pleine mer. Jean

Talec demeura ainsi en observation pendant toute la journée ; il vit enfin l'Audacieux appareiller, et ne comprit rien tout d'abord à sa manœuvre. Bientôt il le perdit de vue, et entendit retentir au loin une formidable détonation. Puis il aperçut la barque de Pierre Maroët se dirigeant du côté de Saint-Nazaire, et par conséquent tournant le dos au Pouliguen, ce qui ne l'intrigua pas moins que les manœuvres qu'il avait vues et le bruit qu'il avait entendu.

Enfin il vit passer la corvette, qui lui apporta la clé de tant de mystères incompris. Il assista à la capture de la barque de Pierre Maroët, vit reconduire Yvon à terre sous bonne escorte, et après avoir attendu jusqu'à la nuit pour savoir ce que l'on ferait de Pierre, de ses matelots et de son embarcation, il se retira sans savoir quel sort leur était réservé. La corvette avait continué de remonter la Loire, traînant à la remorque la barque du vieux pêcheur.

Le lendemain, Jean Talec, convaincu que Pierre Maroët et ses deux matelots étaient retenus prisonniers à bord, se demandait ce qu'avait pu devenir Yvon, lorsque le hasard le mit en présence du douanier Aufray.

– Eh bien ! dit le soldat en se frottant les mains, nous avons du nouveau. Croiriez-vous que le fils de Pierre, ce gredin d'Yvon, était complice du fameux Belle-Humeur ?

– En vérité ! fit Jean Talec. Et qui vous l'a dit ?

– Le sergent qui commandait le poste de Saint-Marc.

– Comment le sait-il ?

– C'est à lui qu'on a amené le prisonnier.

– Et qu'en a-t-il fait ?

– On l'a conduit à Nantes sur le champ. Il doit être en prison à l'heure qu'il est.

– Mais est-on bien sûr de la culpabilité de ce pauvre garçon ?

– Ma foi, répondit Aufray assez embarrassé, je ne saurais vous le dire ; mais le capitaine de la *Redoutable* doit en avoir acquis la preuve, car il a chaudement recommandé son prisonnier.

– Eh bien ! bon débarras ! dit Jean Talec en riant brutalement. Au revoir, mon ami !

– Au revoir, monsieur Talec ! répondit le douanier, qui s'éloigna en se frottant de nouveau les mains.

– Maudit gabelou ! pensait Jean. Comment faire pour avertir le capitaine ? Je ne vois aucun moyen. Il faut attendre son retour. Dans huit jours je serai à Lorient. D'ici là, j'irai à Nantes, je verrai.

Jean Talec était le plus intime ami de Pierre Maroët, et peut-être était-il aussi attaché que celui-ci à la race des Penhoël.

Il avait touché la part attribuée à Raoul lors de son avant-dernier voyage et, suivant ses instructions il devait en faire le placement. En conséquence, il se rendit à Nantes, où ses voyages fréquents et les placements antérieurs déjà faits par lui lui avaient créé d'utiles relations.

Après avoir chargé deux voitures de fourrage au milieu desquelles il avait placé une partie de la cargaison, il se dirigea vers Nantes, où il arriva en vingt-quatre heures. Son premier soin fut de conduire sa marchandise dans une église abandonnée qui lui servait de magasin ; puis il se mit à la fois en quête et d'Yvon et d'un placement pour ses capitaux.

Il apprit que la *Redoutable* était arrivée la veille avec une importante capture. Elle avait à bord, disait-on, trois prisonniers que l'on devait interroger en même temps qu'un terrible contrebandier dont on les avait séparés, afin qu'ils ne pussent pas communiquer ensemble.

Le terrible contrebandier, c'était Yvon.

Jean ne pouvant rien faire pour ses amis, s'occupa activement de placer les fonds confiés à sa loyauté.

A cet effet, il se rendit chez un notaire de Nantes. C'était le même qui, trois années auparavant, avait prêté à Raoul pour le compte du baron de Léradec les 40,000 livres qui depuis lui avaient été remboursées par Pierre Maroët au nom du chevalier.

Jean Talec offrit à ce notaire une somme assez ronde dont il était porteur.

– Parbleu ! fit le notaire, vous ne pouviez pas mieux tomber. J'ai justement reçu ce matin d'un de mes clients une procuration en règle par laquelle il m'autorise à emprunter pour lui une somme de soixante mille livres.

– Et que donne-t-il en garantie ?

– Une magnifique propriété.

- Dans quel pays est-elle située ?
- En Bretagne, à quelques lieues de Nantes.
- Je dois alors connaître de nom votre client. Est-il gentilhomme ?
- Je crois bien ! c'est le baron de Léradec.
- Vraiment ! fit Jean, qui ne put réprimer un mouvement de profonde satisfaction.
- Vous le connaissez ? demanda le notaire.
- De nom, oui, répondit Jean dont la prudence se réveilla promptement. Vous comprenez, nous autres marchands de fourrages, nous avons affaire à tous les propriétaires du département. soit pour vendre, soit pour acheter.
- C'est juste, fit le notaire.
- Nous nous entendrons certainement, reprit Jean ; j'irai à Couëron rendre visite au baron, et...
- C'est inutile.
- Pourquoi ? Ne faut-il pas que nous arrêtions ensemble les conditions de notre contrat ?
- Sans doute, mais le baron est absent ; c'est pour cela qu'il m'a envoyé sa procuration.
- C'est différent, dit Jean Talec. Et où est M. le baron ?
- Que vous importe ?
- Comment ! vous voudriez que je prête mon argent à un homme que je ne pourrai pas retrouver s'il ne me paie pas ? fit Jean, qui jouait avec beaucoup de naturel le rôle du paysan toujours défiant.
- Je réponds qu'il vous paiera. D'ailleurs, reprit le notaire, n'avez-vous pas pour garantie un château et des terres qui représentent quatre fois cette somme ?
- Je ne dis pas non, mais cela ne me suffit pas. Il faut que je sache où est mon débiteur.
- On n'a jamais vu d'entêtement semblable ! fit le notaire en frappant sur la table.
- C'est possible, répliqua Jean Talec en se levant ; mais alors il n'y a rien de fait.
- C'est votre dernier mot ?
- Certainement, répondit Jean Talec en faisant mine de s'en aller.

– Attendez un instant, que diable ! fit le notaire assez embarrassé. Dans le fait... ajouta-t-il en se parlant à lui-même, je n’y vois pas grand inconvénient. Et puis... cette affaire-là n’aurait qu’à m’échapper. Allons, asseyez-vous, maudit Breton, reprit-il à haute voix ; je vais vous satisfaire. Mais promettez-moi bien de n’en rien dire à personne, car le baron m’a formellement défendu de révéler sa retraite.

– A qui voulez-vous que je le dise ? Qu’est-ce cela me fait, à moi, que votre baron soit ici ou là ? S’il ne s’agissait pas de mon argent, croyez-vous que je vous le demanderais ?

– Vous avez raison. Sachez donc que le baron de Léradec a loué près de Paris une maison qui lui plaît et qu’il désire acheter. Or, n’ayant pas assez d’argent comptant.

– Il en emprunte, interrompit Jean. Et cette maison, où est-elle ?

– A Auteuil, près Paris.

– C’est tout ce que je voulais savoir, fit Jean. Maintenant, dressez le contrat, et ce soir je vous remettrai cet argent.

– Le contrat est prêt. Comme le baron est fort pressé, je l’avais préparé : il ne me reste qu’à inscrire votre nom et à vous en donner lecture.

– Faites, dit brièvement Jean Talec.

Le notaire acheva la lecture d’un ton nasillard auquel Jean fit à peine attention. Il signa l’acte, donna son argent et se leva pour sortir.

– Il paraît que le commerce de fourrages est un bon état ? fit le notaire souriant.

– J’en suis assez content, répondit froidement Talec.

– N’oubliez pas que vous m’avez promis le secret, fit le tabellion en le reconduisant.

– Soyez sûr que je n’oublierai rien, dit Jean d’un ton bourru.

Quand il se trouva dans la rue, Jean Talec laissa franchement déborder la joie dont il était rempli.

– Cher maître ! sera-t-il content ! murmurait-il. Ah ! M. Raoul ne s’était pas trompé : c’est décidément bien le baron qui s’entretenait avec Camaret le soir où il surprit leur conversation. Enfin, au bout de deux ans et demi, j’ai pu retrouver sa trace. Décidément, l’argent est bon à quelque chose, et M. le chevalier a eu raison de vouloir en gagner. Voyons, j’ai à lui cinq cent

quarante mille livres ; son dernier voyage lui en rapportera soixante mille environ. Total : six cent mille. à cinq livres d'intérêts l'an, cela fait trente mille livres de revenus.. Oui, mais cette corvette de l'Etat. voilà qui gâte tout. Pourvu qu'Yvon et Pierre Maroët ne parlent pas ! Oh ! je les connais : ils se feront plutôt hacher menu comme. Allons aux renseignements.

Jean Talec se mit à arpenter les rues de Nantes et arriva à la prison ; là, s'arrêtant devant ces murailles épaisses, et reconnaissant l'impossibilité d'y pénétrer, il résolut de recourir à la ruse.

Il avisa un cabaret voisin dans lequel étaient attablés quelques buveurs, y entra et demanda du vin de Valet. Ce vin blanc, le meilleur et le plus cher des environs de Nantes, lui fut servi par l'hôte avec une certaine considération.

– Je n'aime pas boire seul, dit Jean. Voulez-vous me tenir compagnie, mon ami ?

– Volontiers, dit l'hôte en allant chercher un second verre. A votre santé ! ajouta-t-il après avoir versé.

IX

Cinq jours après, Jean Talec était à Lorient, où il se rappelait que le capitaine Belle-Humeur devait attendre Yvon.

Jean ne s'était pas trompé en affirmant que ni Pierre ni Yvon ne parleraient. Le baron de Saligny avait interrogé lui-même Pierre Maroët, qui s'était renfermé dans un système de dénégation si serré, que le lieutenant n'avait pu tirer de cet interrogatoire aucune preuve à l'appui de ses présomptions. Aussi, comme dans tous les cas il avait Yvon à sa disposition, ne jugea-t-il point nécessaire de conserver ses prisonniers, et fit-il relâcher au bout de six jours Pierre Maroët et ses hommes.

Jean apprit avec une satisfaction profonde l'élargissement de son plus intime ami ; mais comme les démarches de Pierre pouvaient être surveillées, il lui conseilla de ne risquer aucune tentative compromettante, et partit seul pour Lorient.

Quant à Yvon, fidèle au rôle qu'il s'était tracé tout d'abord, il s'était renfermé dans un mutisme absolu.

Plus que jamais on hérissa la côte de douaniers ; on redoubla de surveillance, en même temps que l'on envoyait des espions dans toutes les villes et villages qui bordaient le littoral.

Jean Talec s'en aperçut, et résolut d'agir avec la plus grande prudence. Depuis la veille il était à Lorient, épiant chaque jour sur la jetée l'arrivée de *Y Audacieux*, lorsque de loin il distingua la mâture et la voilure du brick qu'il attendait si impatiemment. Faisant signe à un pêcheur dont la barque était attachée au bas de l'escalier, il se fit conduire au devant du bâtiment. Après l'avoir accosté, il congédia la barque qui l'avait amené, et s'adressant brusquement au capitaine Belle-Humeur :

– Vite en pleine mer r ! lui dit-il.

– Comment nt ! fit le capitaine étonné.

– Il n'y a pas un moment à perdre : faites virer de bord à l'instant.

Raoul comprit qu'il s'agissait de choses sérieuses. Il donna ses ordres et entraîna Jean Talec dans son carré.

– Qu'y a t-il, mon ami ? Parle !

– Un grand danger vous menace, capitaine.

– Lequel ? Est-ce toujours la corvette qui m'a donné la chasse il y a huit jours ?

– Oui. Mais savez-vous qui la commande ?

– Je l'ignore.

– Un de vos ennemis, le baron de Saligny.

– Que m'importe Il ne sait pas qui je suis, et le n'ai pas envie de me laisser prendre.

– Bien, mais si tout autre que Pierre Maroët et Yvon avait été pris, vous étiez perdu.

– Que dis-tu ? Pierre et Yvon...

– Ont été faits prisonniers le jour où vous avez fui devant la *Redoutable*.

Et Jean Talec raconta alors au capitaine Belle-Humeur ce que le lecteur sait déjà.

– Vous le voyez, continua-t-il, il faut non seulement gagner le large, mais retourner en Angleterre. Vous êtes suffisamment riche ; croyez-moi,

renoncez momentanément à toute nouvelle expédition. D'ailleurs, j'ai du nouveau. J'ai commencé par les mauvaises nouvelles, gardant les bonnes pour la fin.

– Tu as retrouvé Marthe ? demanda Raoul dont cette question expliquait suffisamment la constante préoccupation. –

– Pas encore, mais je connais l'asile du baron de Léradec.

Ici Jean Talec fut obligé d'entrer dans de nouveaux détails, et pendant qu'il parlait, le capitaine avait peine à contenir sa joie.

– J'en étais sûr ! s'écria-t-il.

– Ainsi, c'est convenu, vous retournez en Angleterre ?

– Oui, dès que j'aurai délivré Yvon des mains du baron de Saligny.

– Y pensez-vous, capitaine ? Pierre Maroët et moi nous nous en chargerons ; nous trouverons bien ça et là quelques camarades dévoués.

– Et vous croyez que je vous laisserai faire et que je me croiserai les bras ?

– Il faudra bien que vous vous résigniez, monsieur Raoul, dit Jean Talec avec fermeté. Voyons, ajouta-t-il d'un ton plus doux, comme s'il eût voulu convaincre le capitaine, un danger vous menace vous-même, le plus grand de tous : c'est celui d'être fait prisonnier.

– Ce danger-là, je ne le crains pas, dit Raoul avec énergie. D'ailleurs, j'entends être obéi par tous ceux qui se prétendent dévoués à ma personne.

– Mais, capitaine, reprit Jean qui essayait de lutter encore contre l'abnégation de son maître, songez donc aux dangers que vous allez courir, vous qui maintenant êtes riche, vous qui avez peut-être retrouvé Marthe !

– Marthe ? fit douloureusement Raoul. Pauvre Marthe ! Ah ! tiens, ne me parle pas d'elle, car ma résolution est inébranlable, et j'aurais trop de peine à l'exécuter.

– Au contraire, je vous en parlerai, continua Jean. Je vous dirai combien elle vous aime, et combien de fois elle m'a parlé de vous pendant votre absence ; je vous dirai que depuis deux ans et demi elle vous attend, qu'elle s'étonne sans doute que vous ne soyez pas encore accouru près d'elle, que ce baron de Léradec.

– Assez ! cria Raoul en saisissant le bras de Jean Talec qu'il serra convulsivement.

– Je vous dirai.

– Tais-toi ! à l’instant ! Je te l’ordonne, entends-tu ? Ne suis je plus le maître ici ? ne suis-je plus pour toi le chevalier de Penhoël ?

Raoul avait prononcé ces dernières paroles avec tant de volonté, que Jean Talec se tut.

Le capitaine arpentait fiévreusement l’espace restreint dans lequel il était enfermé.

– Ah ! disait-il à demi-voix, mais pas assez bas pour que Jean ne pût l’entendre, tout le monde se révolte donc ? mes amis aussi ! Ce n’est pas assez de l’équipage.

– Quoi ? demanda Jean Talec. La révolte est-elle donc à bord ?

– Oui, répondit Raoul avec un accent ironique et les dents serrées ; il paraît que le second que je leur ai donné en l’absence d’Yvon ne leur convient pas !

– Mais vos matelots ont-ils ouvertement manifesté leur mécontentement ?

– Ce matin. Le second leur avait donné un ordre qu’ils refusaient d’exécuter ; il m’a fait prévenir ; je me suis contenté de les regarder. Ils ont lu dans mes yeux, sans doute, que je serais inexorable, car à l’instant ils ont disparu dans l’entre-pont, après avoir rempli la tâche qui leur était imposée.,

En ce moment un bruit sourd se fit entendre. Raoul releva la tête, fit signe de la main à Jean Talec de garder le silence et écouta.

Le murmure sembla grandir ; des cris déchirants s’y mêlaient.

– Ah ! fit le capitaine dont les narines se dilatèrent, est-ce que la révolte serait complète ?

Au même instant un matelot, tout effaré, ouvrit brusquement la porte du carré.

– Capitaine, dit-il, accourez ; il n’est que temps !

Raoul se précipita sur le pont, suivi par Jean Talec.

Au pied du mât d’artimon était attaché un mousse dont le père était matelot à bord ; devant l’enfant se tenait le second avec une garcette à la main, et, l’entourant d’un air menaçant, le couvrant d’imprécations et d’injures, les matelots faisaient cercle autour de lui.

Le capitaine s'avança rapidement. Devant lui le cercle s'écarta comme par enchantement.

– Que se passe-t-il encore ? demanda-t-il d'une voix de tonnerre.

Mais le capitaine imposait tellement à son équipage, que personne n'osa lui répondre.

– Parlez ! dit-il ; je veux tout savoir.

Alors le second qui, en apercevant le capitaine, avait laissé tomber la garcette qu'il tenait à la main, s'avança résolument.

– J'ai donné un ordre à ce mousse, et cet ordre n'a pas été exécuté. Je l'ai fait attacher au pied du mât d'artimon et l'ai condamné à recevoir dix coup de garcette. Alors j'ai appelé un matelot pour infliger au récalcitrant la punition qu'il méritait ; le matelot a refusé. J'en ai fait venir un second ; il a également refusé ; un troisième a refusé encore. Pour faire respecter mon autorité, j'ai dû prendre moi-même la garcette et châtier ce jeune drôle. Bientôt je me suis vu entouré par l'équipage, et j'étais en butte à leurs menaces lorsque vous êtes arrivé, capitaine.

– Quels sont les trois matelots qui ont refusé de vous obéir ? demanda le capitaine.

Le second les désigna du doigt.

– Avancez ! dit Belle-Humeur.

Les coupables sortirent des rangs en baissant la tête.

– Vous allez vous rendre aux fers tous les trois et sur le champ ! ordonna Raoul.

Les matelots disparurent sans faire la moindre observation.

– Bien ! fit le capitaine ; aux autres maintenant. Connaissez-vous les auteurs de cette rébellion ? continua-t-il en s'adressant au second.

– Non, capitaine, répondit celui-ci, tout fier de se voir soutenu. Ils sont aussi coupables les uns que les autres.

A ce moment un matelot sortit des rangs.

– C'est moi, dit-il en se croisant les bras et en jetant au second un regard de défi.

– Toi ! fit Belle-Humeur étonné. Toi, un des meilleurs matelots de mon bord ! Il faudra donc que je fasse un exemple.

A ces mots, le capitaine prit un des pistolets qui étaient passés dans sa ceinture. Un frémissement général parcourut l'équipage.

– Quels motifs as-tu de te révolter ? demanda Belle-Humeur au matelot.

– J'ai pour moi le droit que m'a donné la nature. Il s'agissait de mon fils ; cet homme lui avait imposé une besogne au-dessus de ses forces ; l'enfant n'a pu la remplir ; il a voulu l'en punir ; je suis intervenu pour l'en empêcher. Voilà mon crime.

Le capitaine s'expliqua alors les cris déchirants qui avaient frappé son oreille.

– Qu'on détache cet enfant, et qu'on en prenne soin, ordonna-t-il. Puis, s'adressant au second : Quel travail aviez-vous imposé à cet enfant ? demanda-t-il d'un ton bref.

– Je lui avais prescrit d'enlever le paquet de cordages que voici, répondit le second.

Belle-Humeur ne put retenir un mouvement d'indignation. En effet, un matelot aurait pu s'acquitter à peine à lui seul de cette rude corvée. Cependant il ne voulut pas devant tout l'équipage donner tort au second.

– Fais ta prière, dit-il au récalcitrant ; tu vas mourir ! Dieu m'est témoin que jusqu'ici j'ai tout fait pour éviter l'effusion du sang ; mais devant une telle insubordination, il faut un exemple. Vous l'avez voulu, vous l'aurez.

– Vous avez raison, capitaine, répondit le coupable en se mettant à genoux ; mais il s'agissait de mon fils, et je n'ai pu voir son petit corps labouré par la main de ce maudit. Pauvre orphelin ! Je vous le recommande, mes amis, dit-il en se tournant vers l'équipage ; à vous aussi, capitaine. ajouta-t-il en essuyant une larme. Maintenant, je suis prêt.

Raoul se sentit ému de tant de simplicité touchante, et fier du respect et de l'obéissance passive que lui témoignaient ses matelots consternés.

– Capitaine, fit Talec d'un ton de voix suppliante et gagné par l'émotion, grâce ! au nom de Mlle Marthe !

En entendant prononcer ce nom qui avait sur lui une si grande influence, devant la sublime résignation de celui qui s'était accusé lui-même, le capitaine Belle-Humeur laissa tomber son pistolet et sentit s'évanouir sa colère.

– Relève-toi, dit-il au matelot. On vient de prononcer un nom qui t’a sauvé la vie.

– Vive le capitaine Belle-Humeur ! cria l’équipage d’une voix unanime et trépignant de joie.

– Tu recevras mes ordres, ajouta Raoul, que cette scène avait profondément troublé. Suivez-moi, dit-il sévèrement au second, en regagnant son carré, escorté de Jean Talec.

Quand ils furent seuls tous trois, le capitaine dit au second :

– Vous voyez quelle scène ont amenée vos insignes abus de pouvoir. Vous savez que je prétends me réserver seul le droit de faire infliger les punitions corporelles. Pourquoi avez-vous enfreint mes volontés ? Je n’ai pas voulu devant l’équipage vous désavouer ; mais vous savez bien que la tâche imposée par vous à cet enfant était au-dessus de ses forces. Et vous avez failli me faire commettre un crime ! Oui, sans Jean Talec que voici, sans le nom qu’il a prononcé, ce malheureux père mourait de ma main. Allez ; je vous retire ce pouvoir dont vous avez abusé. Vous avez semé à bord du rébellion ; il est juste que vous soyez puni. nous garderez les arrêts forcés pendant huit jours.

Le second s’éloigna la rage au cœur.

Cette décision du capitaine fut bientôt connue de tout l’équipage. Honteux de leur coup de tête, touchés de la clémence de leur commandant, les matelots protestèrent auprès de Jean Talec de leur aveugle dévouement.

Lorsque celui-ci revint auprès de son maître et qu’il lui transmit les témoignages respectueux dont il avait été témoin, le capitaine Belle-Humeur ne put s’empêcher de lever les yeux au ciel et de lui adresser un sourire de remerciement.

– Maintenant, dit-il, occupons-nous d’Yvon. Où était la *Redoutable* quand tu es venu me rejoindre ?

– A Nantes.

– Bien, mais elle peut en sortir et croiser sur es côtes. Fais mettre le cap sur Belle-Ile.

Jean Talec s’inclina et alla transmettre les ordres du capitaine.

X

Quelques instants après, Jean Talec descendit et vint rejoindre le capitaine. Il le trouva assis, le front dans la main, et resta debout, attendant que son maître lui adressât la parole.

Enfin le capitaine leva les yeux.

– Ah ! tu étais là, Jean ? fit-il en l’apercevant. Eh bien ! occupons-nous sans plus tarder du soin de délivrer Yvon. As-tu de l’argent ?

– J’en ai.

– Il ne s’agit donc plus que de trouver des hommes de bonne volonté. Quant à acheter le geôlier, ce soin me regarde ; grâce au ciel, je suis riche, et.

– Capitaine, interrompit Jean, cela me paraît difficile.

– Qu’en sais-tu ?

– Je l’ai vu, et je puis vous affirmer que c’est l’ours le plus mal léché qui existe sous la calotte des cieux.

– Mais comment as-tu fait pour.

– Après votre départ, capitaine, je fus témoin de la capture de Pierre et d’Yvon. Un douanier me donna quelques renseignements, et je me dirigeai sur Nantes. Pour ne pas agir à l’aventure, je résolus de sonder le terrain, et dans ce but j’entrai dans un cabaret voisin. J’eus bientôt lié connaissance avec l’hôte à qui j’avais offert un verre de vin ; j’amenai adroitement la conversation sur la prison dont il était voisin, et déjà celui-ci m’avait appris tout ce qu’il savait lui-même, lorsqu’un nouveau personnage fit son entrée dans la salle où je me trouvais.

Je jetai les yeux sur lui, et j’aperçus un grand gaillard à l’épaisse moustache, au teint fleuri, qui sans façon vint s’asseoir à notre table.

– Mon hôte le salua d’un air de connaissance, mais avec une certaine considération, ce qui me donna à penser que le nouveau venu était un de ses bons clients. Cet homme me salua légèrement ; je lui rendis sa politesse, et la conversation s’engagea. Ce fut ainsi que j’appris que le nouveau venu était à Nantes depuis un an à peine.

Pourtant son arrivée dérangeait tous mes projets. J'espérais tirer de mon hôte quelques détails, non plus seulement sur la prison, mais sur Yvon lui-même le ne pus donc m'empêcher de manifester ma contrariété, ce que ne manqua pas de remarquer le nouveau venu, car je le vis froncer le sourcil.

Bientôt je me levai pour sortir.

– Je ne soupçonne pas, dit cet homme, que ce soit ma présence qui vous fasse partir ?

– Et quand cela serait ? répondis-je d'assez mauvaise humeur.

– Je pourrais vous en faire repentir, répliqua-t-il d'un air menaçant.

Je me contentai de hausser les épaules avec dédain, et je voulus passer outre.

– Un instant, me dit-il en m'arrêtant par le bras. Il ne sera pas dit que vous aurez impunément fait injure à l'un des plus vieux soldats de France. Veuillez donc me dire ce que signifient vos paroles.

– Elles signifient que je n'ai de comptes à rendre à personne, et qu'il ne me plaît pas de vous répondre. Suis-je assez clair ?

– Parfaitement, me répondit-il. En ce cas, vous ne refuserez pas de revenir faire demain matin avec moi un petit tour de promenade aux environs de Nantes ?

– Comme il vous plaira. Si vous avez été soldat, j'ai été marin ; ainsi.

– Vous devez alors savoir tenir un sabre ?

– Mieux que vous, probablement.

– C'est ce que nous verrons. Trouvez-vous ici demain, à sept heures, avec un de vos amis ; je vous y attendrai.

– Soit, répondis-je avec humeur, car ses airs de matamore m'avaient irrité.

Le lendemain matin, exact au rendez-vous, je me trouvais avec un ami dans le cabaret où j'étais venu la veille.

Nous sortîmes de la ville, et nous trouvâmes à quelque distance du château, non loin des bords de la Loire, un endroit parfaitement approprié à la circonstance. Sans plus longs préambules, nous tombâmes en garde ; je m'aperçus que j'avais sur mon adversaire une grande supériorité.

– Ecoutez, lui dis-je tout à coup en rompant, l'origine de notre querelle est absurde ; voulez-vous l'oublier et me donner la main ?

– Non pas avant de vous avoir puni de votre impertinence, me répondit-il avec vivacité.

Nous recommençâmes le combat, et au bout de trois ou quatre passes il s'aperçut que je le ménageais.

Son amour-propre s'irrita; il redoubla ses assauts et les multiplia à ce point que, pendant une minute, je ne pus que parer les coups qu'il me portait. Mais ce que j'avais prévu arriva : le sabre est une arme lourde et fatigante à manier ; sa garde devint plus molle. A la suite d'une parade du coup de tête, je ripostai par un revers qui l'atteignit légèrement au bras, un peu au-dessous de l'épaule. Le sang se fit jour rapidement à travers sa chemise, et, bien qu'il se tînt encore en garde comme s'il n'avait pas été touché, je crus devoir suspendre le combat.

Le courage de cet homme m'avait un peu réconcilié avec sa brusquerie ; je jetai loin de moi mon sabre, et je m'avançai vers lui la main tendue.

– Refuserez-vous maintenant de me serrer la main ? lui demandai-je.

Il voulut continuer le combat, mais les témoins intervinrent ; je refusai moi-même d'aller plus loin, et je m'approchai de lui pour panser sa blessure. Pendant ce temps, l'hôte me tirait par le bras.

– Fuyez ! me disait-il en tremblant. Prenez garde de devenir son pensionnaire !

– Que voulez-vous dire ?

– Ne le connaissez-vous pas ? Ignorez-vous que c'est le geôlier en chef de la prison du Bouffet ?

– Lui !... m'écriai-je étonné. Mais alors j'ai trouvé ce qu'il me faut ! pensai-je.

Au lieu de suivre le conseil de l'hôte, je restai auprès de mon adversaire ; j'entourai son bras d'une compresse que je maintins avec un mouchoir qu'il me donna, et je lui offris mon bras pour l'accompagner.

– Merci, me dit-il ; ce n'est rien ! Ma foi ! vous êtes un brave homme ; donnez-moi la main.

Nous nous réconciliâmes alors, et je le reconduisis à Nantes. Arrivés devant le cabaret où nous nous étions rencontrés la veille, il voulut y entrer.

– Cette fois, dit-il, vous ne refuserez pas de vider un verre à ma santé.

J'acceptai, fit Jean Talec en achevait son récit, et, pendant les cinq jours que je demeurai à Nantes, je ne manquai pas de me rendre auprès de mon nouvel ami, dans l'espérance qu'il pourrait m'être utile un jour.

– Et tu as bien fait, morbleu ! s'écria le capitaine Belle-Humeur, car ton ami me paraît aimer à boire, et l'on peut tout faire d'un ivrogne.

Pendant que Jean racontait à son maître cette aventure, l'*Audacieux* avait cinglé vers Belle-Ile. Lorsque le capitaine monta sur le pont, il put apercevoir à peu de distance la silhouette massive de cette île que les malheurs de Fouquet avaient rendue célèbre.

Il ne voulut pas aborder entre l'île et la côte de France, afin d'être moins en vue des croisières de l'État, et jeta l'ancre à cinq ou six cents brasses de la terre, du côté de la pleine mer.

Alors il fit venir sur le pont son équipage.

– Viens ici, Collet ! dit-il au matelot dont il avait épargné les jours. Je veux te fournir l'occasion de réparer tes torts. Tu vas me suivre. Il me faut trois hommes encore. Il s'agit d'un grand danger à courir, de la liberté, de la vie peut-être ; ce – danger, qui veut le partager avec moi ?

– Moi ! moi ! répondirent toutes les voix.

– Merci de votre dévouement, mes amis, mais je ne puis pas vous emmener tous. Jeanroy, Tardel, Cabal, suivez-moi ! Maintenant, vous autres, choisissez vous-mêmes celui auquel vous voulez obéir, et souvenez-vous bien que, si je trouve de nouveau la révolte à bord en remettant le pied sur le pont de mon vaisseau, je serai sans pitié cette fois.

Pendant qu'on lançait le canot à la mer, les matelots se consultèrent, et l'élus de leur choix vint se présenter devant le capitaine Belle-Humeur.

– Ah ! c'est toi qu'ils ont choisi, Bronze ? Tant mieux, mon garçon ! Je te donne mes pleins pouvoirs ; entends-tu ? Si quelque danger vous menace, gagnez la pleine mer, et fuyez ; il n'y a pas un vaisseau français capable de vous donner la chasse. Regagnez Douvres s'il le faut ; je vous y rejoindrai promptement. Dans tous les cas, si dans six jours je ne suis pas revenu, partez sans moi. Ah ! j'oubliais : faites bonne garde à la porte du second. Je me défie de cet homme ; il est aigri et humilié ; c'est plus qu'il n'en faut pour le rendre dangereux.

Le capitaine Belle-Humeur, suivi de Jean Talec et des quatre matelots qu'il avait choisis, descendit dans le canot, et l'on gagna la côte. On fréta à Belle-Ile une barque de pêcheur pour aller jusqu'au Pouliguen. Là, on se procura des chevaux, et les six hommes s'élancèrent sur la route de Nantes. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de la ville et se séparèrent par groupes de deux cavaliers, afin d'entrer chacun par une porte différente, car une cavalcade de six hommes aurait pu éveiller l'attention.

Le jour commençait à poindre quand Raoul et Jean Talec, qui marchaient côte à côte, pénétrèrent dans la cité.

– Et vite, dit gaîment Jean Talec, allons retrouver Lamoureux.

– Qu'est-ce cela ? De qui veux-tu parler ? demanda Raoul, qui tressaillit involontairement.

– Je veux parler de celui avec qui je me suis battu il y a quatre jours, du geôlier en chef de la prison de Nantes. Connaissez-vous par hasard un homme qui porterait le même nom ?

– Oui ; mais si c'était lui, Yvon serait sauvé, car ce Lamoureux était, à Paris, son ami le plus intime.

– Il faut nous en assurer à l'instant, capitaine.

– Ne m'as-tu pas dit qu'il aimait à boire ? demanda Raoul pensif.

– En effet, monsieur le chevalier.

– Alors, je ne doute plus : c'est lui.

XI

A l'extrémité du quai de la Fosse, sur la rive droite de la Loire, s'élevait une ancienne chapelle dont la rosace finement découpée témoignait de l'ancienne splendeur. Près d'elle s'alignait, tout le long du quai, une rangée de maisons construites sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, étalant leur façade régulière de pierres et de briques.

Après avoir côtoyé le fleuve pendant quelques minutes, le capitaine Belle-Humeur et son compagnon de route s'arrêtèrent devant la porte massive de la chapelle. Jean tira de sa poche deux énormes clés, fit jouer le pêne des serrures et ouvrit. Les chevaux poussèrent un hennissement

joyeux, et aspirèrent avidement l'odeur de foin qui s'exhalait de l'intérieur ; puis chevaux et cavaliers disparurent, et la porte se referma.

Dix minutes après arrivèrent Collet et Tardel, et, plus tard, Jeanroy et Cabal. Personne n'avait remarqué leur arrivée, car il faisait jour à peine, et les voisins n'étaient pas encore levés.

A droite et à gauche du magasin de fourrages de Jean Talec, au rez-de-chaussée des maisons avoisinantes, s'ouvraient des boutiques de toutes les industries connues. Parmi ces boutiques, il en était une qui se faisait remarquer par la richesse des objets qui s'y trouvaient entassés. C'était comme une réunion fortuite de mille choses étonnées de se trouver ensemble : meubles anciens et modernes, dentelles, armures, tissus du Levant, curiosités de l'Inde, de la Chine, de l'Amérique ; il semblait que ce fût là le rendez-vous général des produits de toutes les nations. Cela n'avait rien de bien étonnant dans une ville comme Nantes, où arrivaient chaque jour des cargaisons de tous les pays. Aussi n'y prit-on pas trop garde lorsqu'à la fin de l'année 1712 un inconnu vint s'établir dans ce magasin, un peu éloigné du centre de la ville et des quartiers aristocratiques.

Au bout de six mois pourtant, l'industriel placé à la tête de ce magasin s'était déjà fait dans la ville une renommée d'autant mieux acquise qu'il vendait à un prix relativement peu élevé les plus beaux et les plus rares objets. Six mois plus tard, son nom avait franchi les murs d'enceinte et pénétré au fond de tous les pays voisins, si bien qu'au bout d'une autre période de six mois, l'industriel en question vit entrer chez lui un homme qui se présentait pour traiter une affaire importante.

Cet homme était un négociant de Paris, qu'un de ses correspondants avait informé des particularités que nous venons de mentionner, et qui venait s'assurer par lui-même de la vérité. Après s'être fait connaître, il proposa à l'industriel de lui acheter tout ce dont il pourrait disposer en tissus et dentelles.

Celui-ci conduisit son confrère au fond d'une pièce très-sombre placée derrière le magasin, et il à il lui fit voir une telle quantité de dentelles, de tissus précieux, de curiosités inconnues, que son confrère recula, effrayé à la vue de tant de richesses amoncelées.

Néanmoins il fit un achat considérable et partit pour Paris, après avoir fait charger devant lui les marchandises qu'il avait choisies. Trois mois après, il fit une nouvelle commande plus importante encore que la première, puis ces demandes augmentèrent sans cesse de valeur, jusqu'à ce qu'enfin elles eussent assuré au commerçant nantais un débouché considérable.

Les voisins s'étonnaient un peu de l'activité qui régnait dans cette boutique. Ils voyaient sortir une infinité de ballots, tandis qu'il y en entrait fort peu, et cela ne manqua pas d'exciter leur curiosité. D'où venait cet homme ? D'où tirait-il les marchandises qu'il vendait ? Quel était ce nom qui figurait en lettres rouges sur la porte de son magasin : *Longvood fils* ?

Dans le commencement, les voisins cherchèrent à s'informer. Tout ce qu'ils purent apprendre, c'est que ce Longvood était Anglais, et qu'il avait chez tous les financiers nantais un crédit illimité.

La douane elle-même vint faire chez M. Longvood des perquisitions minutieuses ; il se montra avec les soldats gracieux et complaisant, les guida lui-même partout où ils demandèrent à aller, leur laissa sonder tous les murs. Enfin, quand ils se retirèrent, il les reconduisit poliment, et avec un sourire charmant il leur jeta ces deux mots :

– Au revoir !

La boutique de M. Longvood fils était située sur la Fosse, à quarante ou cinquante pas de la chapelle abandonnée dont Jean Talec avait fait un magasin de fourrages. Elle en était séparée par trois autres boutiques appartenant, l'une à un traiteur, l'autre à un marchand d'habits pour la marine, la troisième à un perruquier.

Pénétrons avec le capitaine Belle-Humeur et Jean Talec dans cette chapelle délabrée, et peut-être trouverons-nous la solution inutilement cherchée par les voisins.

A l'extrémité de cette chapelle, et formant un angle droit, se trouvait un espace vide, parallèle au quai, qui servait sans doute autrefois de sacristie. Au fond de cette portion de terrain s'ouvre une porte par laquelle disparurent le capitaine et Jean, après avoir engagé leurs compagnons à se reposer. Les matelots ne se firent pas prier. Ils. avaient si peu l'habitude du cheval, qu'ils étaient arrivés à Nantes harassés, perclus.

Le capitaine et son guide, après avoir allumé une torche de cire, refermèrent soigneusement la porte qu'ils venaient, d'ouvrir et descendirent silencieusement une vingtaine de marches. Ils pénétrèrent alors dans une cave. Jean Talec, après avoir soigneusement jeté les yeux autour de lui pour éviter toute surprise, se rapprocha du mur qui se dressait devant lui. Aussitôt les pierres se disjoignirent et tournèrent lentement pour lui livrer passage. Le capitaine et son guide s'avancèrent, et cette porte d'un nouveau genre se referma sur eux avec un bruit sec annonçant à ne pouvoir s'y méprendre la présence d'un ressort.

Ils se trouvèrent dans une autre cave plus vaste que la première, dans laquelle étaient entassés une foule de caisses et de ballots. Ils traversèrent lentement ce magasin souterrain. Jean s'approcha de nouveau du mur qui leur faisait face ; de nouveau le mur s'ouvrit devant eux, et ils pénétrèrent dans une troisième cave garnie de vins, de bière et de liqueurs : c'était celle de M. Longwood fils.

Arrivés là, ils gravirent l'escalier. Jean ouvrit la porte qui en défendait l'entrée avec une clé dont il était porteur, précéda le capitaine dans une pièce fort sombre et encore plus encombrée, lui donna un siège et courut prévenir M. Longwood.

Cinq minutes après, l'Anglais descendit, fit au capitaine un gracieux accueil, et s'empessa de lui offrir une chambre dans laquelle il le suivit. Jean Talec se tint à l'écart.

– Quel puissant motif vous amène ici, capitaine ? demanda alors M. Longwood avec un flegme imperturbable, et comme s'il eût reçu la visite la plus naturelle du monde.

– Vous n'ignorez pas, monsieur, que nous sommes surveillés de près. Je n'ai échappé que par miracle, il y a huit jours, aux poursuites de la *Redoutable*. Or, ce sont là des dangers que je renonce à courir momentanément, et comme, en vertu des conventions que j'ai passées avec votre père, j'ai la faculté de me retirer quand il me plaira, je suis venu vous prévenir qu'à partir de ce jour notre association est rompue. Je conduirai à Douvres mon brick, et cela fait, je reviendrai en France.

– Est-ce là, capitaine, le seul motif qui vous ait conduit à Nantes ?

– Non, j’en conviens. Je viens aussi vous demander de vouloir bien m’aider dans un projet d’évasion que je médite. Vous savez que mon second, Yvon...

– A été fait prisonnier, je le sais. Vous voulez le délivrer ; rien n’est plus juste, et vous pouvez compter de ma part sur une active coopération.

– Je ne veux en aucune façon vous compromettre. Seulement, je ne puis guère me montrer à Nantes, et je serai forcé d’établir chez vous mon quartier général : me le permettez-vous ?

– La maison entière est à vos ordres.

– Je n’en attendais pas moins de vous, cher monsieur Longwood, et je vous remercie bien sincèrement. Aussi, je vais à l’instant m’occuper de cette affaire.

Le capitaine appela Jean Talec.

– Va trouver ce geôlier, lui dit-il ; annonce-lui que M. Raoul est à Nantes et désirerait lui parler sur le champ.

– Et s’il refuse Je venir ?

– Si c’est l’homme que je pense, il viendra. Sinon. nous aurons recours aux grands moyens.

XII

Pendant que Jean Talec allait à la recherche de Lamoureux, le capitaine Belle-Humeur, après avoir réparé le désordre de sa toilette, entama avec le fils de son armateur le chapitre des intérêts. Sur ce terrain-là, du moins, il ne rencontra aucune difficulté. M. Longwood avait la liste par écrit des différents objets composant la dernière cargaison. Il offrit au capitaine de lui payer sur le champ la part approximative qui lui revenait dans les bénéfices, ce que celui-ci se garda bien de refuser dans un moment où l’argent devenait plus que jamais entre ses mains un levier puissant. Seulement, comme cette somme se montait à soixante-dix mille livres, le capitaine n’en voulut prendre qu’une partie et accepta sur la maison

Longwood, de Douvres, une traite qu'il comptait se faire rembourser à son arrivée en Angleterre, en même temps qu'il rentrerait dans la somme de quarante mille livres par lui déposée comme cautionnement, à l'époque où il avait commencé pour le compte de cette maison ses voyages dangereux.

Mais pendant que Jean Talec était allé prévenir le capitaine Belle-Humeur, le baron de Saligny n'avait pas perdu son temps.

Furieux de voir le brick lui échapper alors qu'il se croyait sûr de le capturer, impatienté des réponses obstinément négatives de Pierre Maroët, il avait résolu d'aller trouver Yvon dans son cachot.

Prières, menaces, offres séduisantes, il employa toutes les ressources pour arracher la vérité aux lèvres du fidèle serviteur. Ce mutisme confirma le baron dans l'idée que le capitaine Belle-Humeur et le chevalier de Penhoël n'étaient qu'une seule et même personne.

Le lieutenant, convaincu de la culpabilité d'Yvon, résolut de le faire mettre en jugement et de solliciter sa condamnation. Il comptait alors aller retrouver le prisonnier et lui donner le choix entre parler ou se taire, entre la vie ou la mort.

En conséquence, le jour même où le capitaine arrivait à Nantes, le baron de Saligny se rendait chez le gouverneur de la province pour lui faire part de ce qui s'était passé.

Celui-ci lui promit que le lendemain il se rendrait avec lui à la prison, suivi d'un greffier, pour instruire l'affaire.

Le lendemain, en effet, ils se dirigèrent ensemble vers la prison.

Ils frappèrent longtemps à la porte avant qu'on ne vînt leur ouvrir. Enfin se présenta, tout effaré, un aide-geôlier, qui parut fort étonné de ce vacarme.

– Faites venir le geôlier en chef ! ordonna le gouverneur.

L'aide se rendit immédiatement à l'appartement occupé par Lamoureux et le trouva vide.

– Il est sans doute en train de faire sa ronde, dit-il, car il n'est pas chez lui.

Il s'offrit alors à servir de guide aux honorables visiteurs pour chercher Lamoureux ; mais on fit deux fois le tour de la prison sans pouvoir le rencontrer.

– Peu importe ! fit le gouverneur impatienté ; vous devez savoir où sont les clés : conduisez-nous à la cellule du numéro 26.

– Mais je n’ai pas les clés ! se récria l’aide. C’est toujours M. Lamoureux qui les a, et quand je fais la ronde à sa place, je les lui rapporte sur le champ.

Une seconde fois on se mit donc en quête de Lamoureux. Lamoureux était introuvable. Enfin, en passant devant le numéro 26, l’aide crut remarquer que la porte était entre-baillée ; il la poussa et jeta un grand cri. Le baron et le gouverneur accoururent.

Au milieu de la cellule, un homme était couché et se roulait sur les dalles humides. Un bâillon lui couvrait la bouche ; ses pieds et ses mains étaient garrottés étroitement, et, pour surcroît de précautions, une corde avait été plusieurs fois enroulée autour de son corps, de façon à paralyser ses moindres mouvements. L’aide se pencha sur le corps de ce malheureux et reconnut le geôlier en chef.

Immédiatement il tira son couteau de sa poche, coupa les cordes qui garrotaient l’infortuné, et essaya de le remettre sur ses pieds. Mais Lamoureux avait été si étroitement serré, que la circulation du sang avait été momentanément interrompue et que ses membres engourdis refusaient de le porter. Il fut contraint de s’asseoir sur le lit pour reprendre ses sens, et put alors répondre aux questions multipliées que lui adressaient à la fois le baron et le gouverneur.

Le greffier impassible avait solennellement pris une plume, un encrier, et se préparait à dresser son procès-verbal.

– Parlez ! qu’est-il arrivé ? Qu’est devenu le prisonnier ? demandèrent en même temps le baron et le gouverneur.

– En deux mots, je vais vous le dire, prononça enfin Lamoureux qui avait repris haleine. J’étais sur la porte de la prison ; il faisait jour à peine, et je respirais l’air frais du matin, lorsque j’aperçus dans la rue quatre matelots riant et chantant à gorge déployée. Il était facile de voir à leur démarche qu’ils avaient passé la nuit dans les cabarets, car ils festonnaient horriblement et paraissaient à peine se tenir debout.

Ici le geôlier fut obligé de s’arrêter pour respirer. – Tout-à-coup, reprit-il, au moment où ces ivrognes passaient devant moi, l’un deux s’arrêta, et me

considérant avec des yeux avinés :

– Tiens, dit-il entre deux hoquets, il a une bonne tête ; il faut que je l’embrasse !

Comme il s’avançait vers moi, je me préparais à le repousser lorsque je fus saisi brusquement par derrière et bâillonné. Je voulus me défendre ; mais les quatre matelots me prirent chacun par un membre, pénétrèrent avec moi dans la prison sans que j’aie eu le temps de pousser un cri.

– Si tu dis un mot, si tu fais un geste, me dit l’un d’eux en me posant un pistolet sur le front, tu es mort !

Alors, poursuivit Lamoureux, ils s’emparèrent du trousseau de clés qui pendait à ma ceinture, et me prenant comme ils avaient déjà fait, ils me conduisirent à la cellule du n° 26, le délivrèrent et me laissèrent à sa place, étendu comme vous l’avez vu. Or, vous avez dû remarquer de quelle manière j’étais attaché et avec quelle conscience ces damnés matelots avaient serré les nœuds qui me retenaient. Sans vous, messieurs, j’aurais certainement péri, car je râlais quand la Providence vous a envoyés à mon secours.

– Mais, demanda le baron, comment ces hommes ont-ils pu aller au numéro 26 ?

– Bon ! répondit Lamoureux, croyez-vous qu’ils aient été embarrassés pour si peu ? L’un d’eux, en entrant, a consulté le livre d’écrou. Et voilà ce dont j’enrage : c’est que ce prisonnier maudit, je ne l’avais jamais vu ! C’est mon aide qui chaque jour lui portait sa ration de pain et d’eau, de sorte que si je le rencontrais, il me serait impossible de le reconnaître.

Le baron et le gouverneur essayèrent de prendre au dehors quelques renseignements, mais personne n’avait vu les quatre matelots désignés par Lamoureux. Cependant on apprit plus tard qu’une chaise de poste attelée de quatre chevaux avait été aperçue à sept heures du matin, roulant sur la route de Saint-Nazaire. On lança la maréchaussée dans cette direction ; mais il était midi ; la chaise de poste avait une avance de cinq heures : c’était une tentative désespérée.

Après avoir fait jeter en prison le geôlier Lamoureux, dont il confia la garde à son premier aide en lui annonçant qu’il en répondait sur sa tête, le

baron avait regagné son bord, en proie à une surexcitation qui tenait presque de la rage.

Il était évident pour lui que le capitaine Belle-Humeur avait été prévenu de la captivité d'Yvon, et que les matelots dont Lamoureux avait été victime étaient des hommes de Y *Audacieux*. Mais alors le brick était donc encore sur les cotes de Bretagne ? Avant tout, il fallait s'en emparer.

Aussi, à peine remonté à son bord, le commandant de la corvette donnait l'ordre d'appareiller. Le vent était favorable ; il pouvait, en profitant du jusant, gagner la pleine mer avant le retour du flot ; il n'y avait pas un instant à perdre.

Déjà l'ancre était dérapée, les voiles amurées ; corvette s'ébranlait, lorsqu'un canot, monté par deux matelots, se détacha du quai, se dirigeant la force de rames vers le navire qui s'éloignait. A l'arrière du canot un homme était debout, agitant son mouchoir d'une main, tandis que de l'autre tenait la barre et dirigeait l'embacation dans les eaux de la *Redoutable*.

Le canot fut aperçu, car la corvette mit sur le champ en panne ; cinq minutes après, le canot accosta ; l'homme qui le conduisait monta à bord, et la corvette continua sa route.

– Le commandant de la Redoutable ? fit l'inconnu en mettant le pied sur le pont.

– Que lui voulez-vous ? lui demanda un enseigne.

– Je ne peux le dire qu'à lui-même.

– C'est bien. Je vais le prévenir.

Mais le baron avait vu l'inconnu monter à bord et s'était avancé au devant de lui. Il entendit les dernières paroles prononcées par ce visiteur inattendu.

– Suivez-moi, lui dit-il en l'entraînant. En même temps, il jeta sur lui un coup d'œil rapide.

assez élégant ; mais ses vêtements étaient humides Cet homme portait un costume de matelot et chiffonnés comme s'ils eussent été récemment mouillés. Son visage trahissait une grande agitation, et l'on aurait dit qu'un éclair de haine illuminait ses regards.

– Commandant, dit-il, veuillez excuser la faon singulière dont je me présente ; mais j'ai fait vingt-cinq lieues à cheval pour arriver plus tôt

jusqu'à vous, et, vous le voyez, j'ai failli arriver trop tard.

– C'est bien ; de quoi s'agit-il ? f

– Je suppose, commandant, que vous ne seriez pas fâché de mettre le grappin sur un certains brick mystérieux qui vous a échappé il y a huit jours, à l'embouchure de la Loire.

– Qui vous l'a dit ? demanda le baron, que ce ; début intéressait vivement.

– J'étais a bord de ce brick.

– Vous ! fit le baron avec un sentiment de mépris, car il devina qu'il avait affaire à un délateur,

– Oui, mon commandant. Seulement, voulut avez l'air de croire que c'est l'appât du gain qui m'a conduit auprès de vous. C'est une erreur.

– Alors, que voulez-vous ?

– Je veux me venger.

– De qui ?

– Du capitaine Belle-Humeur et de son équipage tout entier.

– Que vous ont-ils fait ?

– L'équipage m'a bravé ; le capitaine m'a humilié.

Ici le second de l'*Audacieux* raconta au barono de Saligny la scène de rébellion qu'il avait involontairement provoquée.

– Ainsi, vous savez où est Y *Audacieux* ?

– Oui, commandant : il est devant Belle-Il

– Êtes vous sûr qu'il y soit encore ?

– Je crois pouvoir l'affirmer, car l'équipage attend son capitaine, et hier, lorsque je suis parti, Belle-Humeur n'était pas de retour.

– Belle-Humeur, dites-vous ? Est-ce là son nom ?

– Je ne le crois pas, mais nous ne lui en connaissons pas d'autre. Il n'y a que le second qui pourrait vous l'apprendre, et encore.

– Votre second est donc absent ou malade, puisque vous le remplaciez à bord ?

– Il est absent depuis huit jours.

– Et où est-il ? Le savez-vous ?

– J'ignore où est allé Yvon.

– Yvon ! c’est le nom de votre second ? s’écria M. de Saligny. J’en étais sûr ! Cette fois, il n’y a plus à hésiter : c’est bien le chevalier.

Le baron n’acheva pas. Il lui répugnait de prononcer le nom de son ennemi devant celui qui n’était venu que pour le livrer.

– Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ? demanda-t-il.

– Absolument tout, commandant.

– Et en échange de ce secret que vous m’apportez, que demandez-vous ?

– Rien que la faveur de les voir pendre tous et de faire voir au capitaine que je me suis vengé.

– Je vous le promets, fit le baron avec un geste menaçant. Seulement, comme votre présence au milieu de nous pourrait n’être qu’une ruse ourdie par vos anciens compagnons, comme

vous avez quitté leur bord et que je ne veux pas que vous quittiez le mien, vous ne trouverez pas mauvais que je ne vous perde pas de vue

A ces mots, il sonna. Un quartier-maître de timonnerie parut.

– Le capitaine d’armes ? fit le commandant d’un ton bref.

Ce sous-officier se présenta peu d’instant après, escorté de quelques hommes de garde.

– Qu’on amarre cet homme au pied du grand mât, dit sèchement le baron.

Les matelots entraînèrent le second, que ces paroles avaient absourdi.

Le commandant les suivit et surveilla lui-même l’exécution de ses ordres.

– De cette façon, dit-il, vous verrez pendre vos compagnons, et serez aux premières loges pour assister au combat. Deux matelots auprès de cet homme ! ajouta le baron. Et s’il bouge, qu’on lui fasse sauter la cervelle.

Là-dessus, il s’éloigna pour donner de nouveaux ordres.

Bientôt, à bord de la Redoutable, tout fut prêt pour le combat sanglant qui se préparait.

XIII

En entendant l’ordre donné par le baron, le second demeura d’abord atterré ; puis, quand il se sentit solidement amarré au pied du grand mât, il

ne put dissimuler le désappointement qu'il éprouvait en se rappelant au prix de quelles fatigues il était arrivé à Nantes pour y chercher la vengeance.

Lorsqu'il était rentré dans sa cabine, la colère et le dépit lui avaient suggéré mille projets de vengeance. Par quel moyen réaliser ces projets ? Une seule ressource se présentait : l'évasion.

Or, il ne pouvait espérer trouver des complices au sein de l'équipage.. Aussi n'essaya-t-il même pas de la séduction. Sur l'heure, il songea à fuir et à gagner la terre à la nage. Il n'en était éloigné que de trois cents brasses au plus ; sa cabine avait une fenêtre donnant sur la mer et placée au-dessus de son cadre ; la difficulté ne consistait donc qu'à se jeter à la mer sans éveiller l'attention des matelots de quart. Il barricada intérieurement et sans bruit la porte de sa cabine, amarra l'extrémité de sa couverture au cadre de son lit, et se laissa glisser lentement le long de ! *Audacieux*. Les vagues clapotaient furieusement contre les parois du navire. Au moment où il atteignit la surface de l'Océan, une vague plus forte que les autres vint le couvrir de son écume. L'impression que lui causa cette eau glaciale le fit cramponner plus fort à la corde qui le soutenait ; il fut sur le point de remonter à bord ; mais le souvenir de l'humiliation qu'il avait subie lui revint en mémoire : il se laissa glisser, écarta les bras et disparut au milieu des flots.

Alors commença dans l'obscurité cette lutte éternelle de l'homme contre les éléments. Le courroux de la mer, le froid, la nuit, il brava tout pour satisfaire sa vengeance ; il nagea vers ce rivage qu'aucun feu ne lui révélait, et après s'être meurtri les membres aux rochers, après avoir failli vingt fois être brisé par les lames, il put enfin aborder, transi, contusionné, engourdi. Ce fut pourtant ainsi que seul, au milieu de la nuit, il entreprit de traverser Belle-Ile. Mais, en dépit de sa résolution, ses forces l'auraient trahi si le hasard n'eût jeté fort à point sur ses pas une chaumière éclairée d'une pâle lueur.

Incapable d'aller plus loin, il frappa à la porte de cet asile inespéré. Le prétexte qu'il donna n'était malheureusement que trop plausible : il se présenta comme un pêcheur dont la barque avait chaviré, et déclara qu'il se rendait à Quiberon, à trois lieues de Belle-Ile. L'hôte à qui il s'adressa était pêcheur lui-même ; il compatit sans peine au malheur d'un de ses

camarades, fit flamber un grand feu de genêts devant lequel se sécha d'abord et se réchauffa ensuite le prétendu naufragé.

Au bout de deux heures, il voulut s'éloigner, car de graves intérêts, disait-il, l'attendaient à Quiberon dans la matinée ; il demanda même au pêcheur de l'y conduire. Celui-ci refusa d'abord de s'embarquer la nuit par une mer aussi mauvaise ; mais le second ayant fait briller à ses yeux deux pistoles, le pêcheur se décida.

A la pointe du jour, il débarquait à Quiberon, après avoir chaudement remercié son hôte et payé le prix convenu. Une demi-heure après, il montait à cheval, et c'est ainsi qu'il arrivait à Nantes après douze heures de nouvelles fatigues. Il s'enquit alors de la *Redoutable* et de celui qui la commandait ; mais comme il ne pouvait se présenter la nuit à bord de la corvette, il fut contraint d'attendre au lendemain. Vers six heures du matin, après avoir goûté quelque repos, il s'élança dans un canot et atteignit enfin le but par lui tant désiré. On a vu quelle réception lui avait valu tant de persévérance.

Certes, il n'aurait pas été plus maltraité s'il avait favorisé l'évasion d'Yvon, évasion dont Lamoureux et Belle-Humeur seuls auraient pu donner l'explication réelle.

Lamoureux avait été, par le plus grand des hasards, nommé geôlier en chef de la prison de Nantes. Un beau jour, il s'était dégoûté du service, et résolument il était allé demander son congé au colonel de son régiment. Le colonel ne crut pas devoir le refuser à un homme qui avait plus de vingt ans de service, et même il s'enquit avec intérêt auprès de son brigadier de ce que celui-ci comptait faire. Le brigadier lui avoua qu'il n'avait ni biens, ni famille ; mais il ajouta qu'avec deux bons bras et de la bonne volonté il ne serait jamais embarrassé de se tirer d'affaire. Le colonel promit de s'occuper de lui, et, deux jours après, offrit à son protégé la place de premier geôlier de la prison du Bouffet, à Nantes, place qu'on voulait bien lui accorder en sa qualité d'ancien soldat. Faute de mieux, Lamoureux accepta.

En arrivant à Nantes, et en voyant se dresser devant lui la silhouette de sa nouvelle demeure, Lamoureux ne put réprimer une légère grimace.

Ce fut bien pis encore quand il en eut franchi le seuil et que, pour lui complaire, ses aides lui racontèrent l'agonie cruelle des victimes qui l'avaient peuplée. Il lui sembla d'abord qu'autour de lui toutes les pierres suaient du sang ; mais comme on s'habitue à tout, ces images pénibles s'effacèrent peu à peu ; il se reposa sur ses aides du soin de veiller sur les prisonniers et fit une sinécure d'une place ordinairement grosse de surveillance et de responsabilité.

Aussi Yvon avait été écroué depuis dix jours, que Lamoureux ne s'en doutait même pas.

Grande fut sa surprise lorsque Jean Talec vint le trouver un matin, et lui demanda brusquement :

– Connaissez-vous M. Raoul ?

– Pardon ! fit Lamoureux étonné. De quel M. Raoul voulez-vous parler ? Serait-ce par hasard un brave gentilhomme qui se trouvait à Paris en l'année 1712 ?

– Précisément.

– Et qui se nomme le chevalier de Penhoël ?

– Chut ! fit Jean Talec en posant son doigt sur sa bouche. C'est bien lui, ajouta-t-il à voix basse en jetant les yeux autour de lui. Alors vous connaissez également Yvon ?

– Yvon ! mon meilleur ami ! mon sauveur !

– Silence ! dit Jean Talec, et suivez-moi. M. le chevalier veut vous parler.

– Comment ! il est à Nantes ?

– Et surtout n'allez pas le trahir, car il court de grands dangers. Du reste, M. Raoul doit bien vous connaître pour se confier ainsi à vous.

– Et il a raison, ventrebleu ! Je me ferais couper en quatre avant qu'il lui arrivât malheur par ma faute. Je suis prêt ; partons !

En dix minutes, Talec et Lamoureux arrivèrent chez M. Longwood, où se trouvait le chevalier.

– Ainsi, c'est bien toi que je retrouve, mon brave Lamoureux ! s'écria Raoul au comble de la joie.

– Comment ! monsieur le chevalier a bien voulu se souvenir de moi ! murmura le brigadier confus.

– Certainement, mon ami. Malheureusement, nous ne nous sommes guère rencontrés que dans des circonstances pénibles. Ainsi, aujourd’hui encore.

– Parlez, monsieur le chevalier ! Avez-vous besoin de moi ? interrompit Lamoureux.

– Non pas moi, mon ami, mais un digne garçon à qui tu témoignais autrefois beaucoup d’amitié, que j’aime aussi, moi.

– Est-ce donc d’Yvon qu’il s’agit ?

– Tu l’as dit.

– Alors, parlez ; je vous écoute.

– Eh bien ! mon ami, Yvon est prisonnier, et c’est moi qui suis involontairement cause.

– Prisonnier ! Il faut le délivrer ! Où est-il ?

– A Nantes, au Bouffet.

– *Chez moi !* fit Lamoureux stupéfait.

– Depuis dix jours.

– Et je ne le sais pas ! Et vous ne me l’avez pas dit plus tôt !

– Parce que moi-même je ne le sais que depuis deux jours. J’ignorais même que tu fusses geôlier du Bouffet.

– Ah ! vous avez eu raison de compter sur moi ! Parlez ! que faut-il faire ? Pour Yvon, pour mon ami, je suis prêt à tout.

Ce fut alors que Raoul combina le plan qui le lendemain matin fut mis à exécution.

Il fut convenu qu’on agirait de violence envers Lamoureux, qui se laisserait faire, et qu’on l’enfermerait dans la prison d’Yvon. Ce fut le brigadier qui exigea qu’on lui mît un bâillon et qu’on le garrottât solidement, afin d’échapper à tout soupçon de complicité.

– Serrez ! serrez donc !... plus fort ! criait-il aux matelots qui lui liaient bras et jambes. Et ce bâillon, placez-le donc comme il faut !

– Mais tu vas étouffer ! disait Yvon.

– Bah ! mourir étouffé ou pendu, c’est tout un, répliquait Lamoureux ; serrez, mes amis, serrez !

Il est certain qu’on était arrivé à temps pour débarrasser Lamoureux des liens qui le retenaient ; ce fut précisément ce qui donna plus de couleur et

de vraisemblance à l'histoire qu'il raconta quelques heures après au baron et au gouverneur.

Pendant ce temps, le capitaine Belle-Humeur, Yvon et les matelots se dirigeaient vers Quiberon de toute la vitesse des quatre chevaux attelés à la chaise de poste que Jean Talec avait préparée.

– Dans un mois à Paris ! avait dit Raoul à Lamoureux.

Pendant le trajet, Yvon baisait pieusement les mains du chevalier qui venait une fois encore de lui sauver la vie. Et comme Raoul lui faisait part de ses craintes :

– Non ! s'écria Yvon dans un transport de reconnaissance ; Dieu ne serait pas juste !

– Dieu !... murmura Raoul, qui s'abîma dans ses souvenirs.

Yvon le regarda. Deux grosses larmes coulaient lentement sur la joue de son maître.

– Il pense à elle ! se dit Yvon.

XIV

La chaise de poste qui les emportait roulait avec une extrême rapidité. Raoul pensait.

Tout à coup il releva la tête comme un homme dont l'irrésolution cesse et qui vient de prendre un parti.

– Au Pouliguen ! cria-t-il au postillon en passant brusquement la tête par la portière de la voiture.

Yvon tressaillit, mais Raoul se pencha vers lui.

– Oui, dit-il, je veux revoir une fois encore les lieux où s'est écoulée mon enfance, me recueillir sur la tombe de mes parents. Quant à toi, tu resteras au château ; il vaut mieux que je ne – t'emmène pas en Angleterre, où d'ailleurs ta présence n'est pas nécessaire. Et puis, il faut que tu voies ton père, que tu le rassures...

– Mon maître, je ne vous quitte pas.

– Tu as beau protester ; il le faut. Si le hasard veut que l'on te poursuive jusque-là, le château de Penhoël ne manque pas d'endroits secrets où tu

pourras braver toutes les recherches. Sinon, écoute-moi bien, voici ce que tu devras faire...

Yvon se rapprocha du chevalier, pour ne pas perdre un mot de ses instructions.

– Dès demain, tu partiras pour Paris. Tu te feras remettre par Jean Talec, sur un mot que je vais te donner, tout l'argent qui m'appartient, sauf une somme de vingt mille livres que tu lui laisseras.

– Bien ! fit Yvon de plus en plus attentif.

– Une fois arrivé à Paris, tu me chercheras dans les environs une maison isolée que tu installeras de ton mieux.

– Mais, fit observer Yvon, je ne connais pas les environs de Paris.

– Jérôme te guidera dans tes recherches. Il est inutile d'annoncer mon retour à qui que ce soit, ajouta Raoul. Dès que tu auras trouvé cette maison, tu l'habiteras ; tu éviteras le plus possible de te montrer, et tu m'attendras. C'est là que j'irai te rejoindre.

– Mais comment saurez-vous où je suis ?

– Tu laisseras à Jérôme une lettre pour moi, dans laquelle tu m'indiqueras l'endroit que tu auras choisi.

– Ainsi, demanda Yvon, vous renoncez à la mer ?

– Jusqu'à ce que j'aie retrouvé Marthe, il le faut. Sans avoir d'indications précises, je sais à peu près où habite le baron de Léradec ; c'est là que j'irai chercher ma fiancée.

– Est-ce tout, monsieur Raoul ?

– Oui. Si je te laisse en France, c'est pour que tu puisses exécuter mes ordres avant mon retour.

Cinq heures après leur départ de Nantes, au moment même où le baron de Saligny constatait l'évasion de son prisonnier, Raoul et Yvon traversaient le Pouliguen et se dirigeaient vers le château de Penhoël. Enfin la chaise de poste s'arrêta. Raoul en descendit et pénétra dans le château, après avoir recommandé à ses matelots de l'avertir à la moindre alarme.

Il éprouvait une émotion indescriptible à la vue de ce vieux manoir qui éveillait en son cœur tant de souvenirs. A son grand étonnement, Pierre Maroët n'était pas venu au devant de lui.

Raoul atteignait déjà le seuil du château, lorsque la mère d'Yvon lui apparut, pâle, les yeux brûlants d'insomnie et rougis par les larmes.

– Qu'avez-vous, mère ? demanda Yvon. Quel malheur vous a frappée ?

– Rassure-toi, mon enfant, répondit la bonne femme, qui essaya d'ébaucher un sourire ; aucun malheur n'est encore venu nous frapper ; mais il en est un qui nous menace, le plus grand, le plus terrible, le plus affreux de tous.

– Au nom du ciel ! mère, de quel malheur voulez-vous parler ? Est-ce que mon père.

Yvon n'osa pas achever la phrase qu'il venait de commencer ; il écarta doucement sa mère et pénétra dans la chambre habitée par Pierre Maroët. Raoul le suivit.

Un triste spectacle se s'offrit à leurs yeux.

Dans un de ces immenses lits tels qu'on en voit encore en Bretagne, Pierre Maroët était couché : ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux qui contrastait avec l'immobilité du malade

Pourtant, lorsqu'il vit entrer Yvon, un sourire joyeux vint déridier sa lèvre ; puis, quand il reconnut Raoul, le vieux serviteur parut faire un violent effort pour se soulever. Celui-ci s'en apercut, et, se précipitant au chevet du malade, il le força doucement à rester couché et le maintint sans peine sur les oreillers.

Raoul interrogea alors la femme de Pierre sur cette maladie dont son mari avait été subitement atteint ; mais que pouvait dire la pauvre femme, sinon que la fièvre s'était emparée de Pierre, et que le médecin du bourg de Batz l'avait déclarée mortelle ? Depuis six jours environ que le patient gisait étendu sur son lit, il venait seulement, une heure avant, de reprendre connaissance.

Pierre Maroët parut en effet soulagé quand il aperçut Raoul et Yvon.

– Te voilà, mon fils ! dit-il d'une voix si faible qu'à peine on pouvait l'entendre. Ils t'ont donc relâché aussi ?

– Non, mon père ; c'est à M. Raoul que je dois la liberté, moi qui déjà lui devais la vie.

– Lui... toujours lui !... murmura Pierre.

– Taisez-vous ! lit Raoul en lui posant doucement la main sur la bouche ; ne vous fatiguez pas inutilement. Soignez-vous, et vivez ! Je vous laisse Yvon, dont je n'ai plus besoin, et s'il faut qu'il reste quelques jours auprès de vous, je le lui permets volontiers.

– C'est inutile, répondit Pierre. Je vais mourir, je le sens ; mais du moins je remercie le ciel qui me permet de rendre le dernier soupir entouré de tous ceux qui me sont chers. Tu as été soumis et dévoué, Yvon ; tu as été bon fils ; tu as aimé et respecté ton père ; tu as fidèlement servi M. le chevalier, notre maître ; je suis content de toi ! Et vous, monsieur Raoul, vous que rien n'oblige à étendre jusqu'à nous vos bontés infinies, vous avez sauvé d'Yvon la vie et la liberté ; vous avez assuré à d'humbles pêcheurs le bien-être et presque l'aisance ; vous nous avez protégés, soutenus, enrichis : soyez béni !

En disant ces mots, Pierre Maroët s'était redressé lentement ; sa joue s'était empourprée ; son œil était limpide, sa voix ferme ; un sourire divin rayonnait sur ses traits. Mais comme si les dernières paroles qu'il venait de prononcer devaient couronner dignement sa longue vie de probité, de dévouement et d'abnégation, il poussa un profond soupir et retomba inanimé sur son lit.

Yvon se pencha vers lui, en proie à la plus vive anxiété.

– Mort ! s'écria-t-il en se laissant tomber à genoux devant son cadavre ; il est mort !

Raoul, que des devoirs impérieux rappelaient à bord de l'*Audacieux*, remit silencieusement à Yvon la lettre destinée à Jean Talec, et, sans chercher à consoler une douleur inconsolable, il s'éloigna précipitamment. Sur un signe de leur : capitaine, les quatre matelots remontèrent en voiture avec lui. Trois heures après, ils arrivaient à Quiberon.

Il était quatre heures du soir ; la nuit commençait à tomber.

Bien qu'un vent terrible se fût élevé, le capitaine Belle-Humeur voulut à tout prix se faire conduire à Belle-Ile ; mais en dépit de l'énorme récompense qu'il offrait, pas une barque n'osait quitter Quiberon pour affronter cette mer furieuse qui se dressait, houleuse et menaçante, à l'horizon. Sans hésiter un instant, il acheta et paya sur le champ la première barque convenable qu'il trouva.

C'était une embarcation pontée qui jaugeait environ quinze tonneaux. Les matelots saisirent les manœuvres, après avoir pris deux ris dans les voiles ; le capitaine s'empara de la barre, et la barque s'éloigna.

Il y avait une heure à peine que cette barque avait disparu, lorsqu'un enseigne de vaisseau se présenta sur le petit port de Quiberon. Il était porteur d'un ordre du roi requérant à son profit tels hommes qu'il lui plairait commander

Ce fut un bateau pilote que choisit l'enseigne ; il y monta précipitamment et apprit qu'une heure auparavant cinq hommes venaient de prendre la mer.

– C'est lui ! s'écria J'enseigne. Ah ! si je pouvais arriver à temps ! A Belle-Ile ! ordonna-t-il.

A son tour le bateau pilote s'éloigna, laissant les curieux fort intrigués.

Pendant ce temps, grâce à sa connaissance approfondie de ces parages, Belle-Humeur se dirigeait d'une main habile au milieu des flots tumultueux qui balayaient à chaque instant le pont de l'embarcation. Les matelots, obligés de se cramponner après les haubans pour ne pas être enlevés par les lames, interrogeaient d'un œil inquiet la figure impassible de leur capitaine.

Enfin l'on vit se dresser, à peu de distance, les côtes de Belle-Ile. Le crépuscule commençait à noyer mer, terre et ciel dans une teinte uniforme. Pourtant le capitaine avisa une crique abritée entre deux rochers et donnant accès sur la falaise. Il se dirigea de ce côté ; mais la mer était si mauvaise et ballottait si furieusement la barque, que l'accès était difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, l'embarcation avait touché cinq ou six fois déjà, lorsque, soulevée par une lame monstrueuse, elle retomba lourdement et se brisa sur les rochers. Heureusement, on n'était guère qu'à dix brasses du rivage. La barque fut perdue ; mais le capitaine et les matelots en furent quittes pour un bain forcé et tout à fait hors de saison.

– En avant ! cria Raoul.

Éprouvant aussi le besoin de se réchauffer, les matelots s'élancèrent sur les traces de leur capitaine, et, après deux heures de marche forcée, ils arrivèrent de l'autre côté de l'île. Il ne s'agissait plus que de trouver l'endroit où était mouillé l'*Audacieux* et le canot qui, depuis son absence, attendait à terre le capitaine Belle-Humeur. Mais le brouillard était si épais, qu'il était impossible de distinguer les objets à plus de vingt pas. Tout à coup, un cri d'alarme retentit dans la silence de la nuit.

– Qui va là ? fit une voix sonore.

– Douvres, répondit Raoul.

– C'est vous, capitaine ? demanda la voix. Arrivez ; on vous attend avec impatience à bord.

Raoul s'avança et consulta sa montre : il était deux heures du matin.

– Mettez le canot à la mer, et partons ! ordonna-t-il.

Le vent s'était un peu calmé ; le brouillard se dissipait lentement ; les nuages fuyaient rapidement ; quelques étoiles brillaient déjà, et la lune éclairait l'horizon de ses rayons argentés. On commençait à distinguer au large la mâture de l'*Audacieux*. Le canot était paré, et le capitaine allait s'embarquer, lorsqu'il imposa brusquement silence à la joie bruyante de ses matelots.

Alors, immobile et le cou tendu, il prêta l'oreille. Chacun sait avec quelle incroyable lucidité on perçoit pendant la nuit les plus faibles bruits, les sons les plus éloignés. Il sembla au capitaine que la terre tremblait et résonnait, sourdement ébranlée par un mouvement régulier. Ce bruit se rapprochait lentement et toujours sur une cadence uniforme.

– C'est une ronde de douaniers ! fit observer Collet qui, comme ses camarades, avait écouté avec la plus grande attention.

– Tu es fou ! répondit le capitaine. C'est bien en effet un pas d'homme que nous entendons, mais ce n'est pas une ronde de douaniers composée de cinq ou six soldats qui se dirige de ce côté : c'est une colonne de cent hommes au moins qui s'avance ; il n'y a pas une minute à perdre. En mer ! et nageons ferme si nous ne voulons pas qu'ils nous aperçoivent !

A ces mots, les matelots se courbèrent sur les avirons, et le canot s'élança, traçant dans l'Océan un sillage diamanté.

Lorsque le capitaine se retourna pour jeter sur la côte un dernier coup d'œil, il crut voir à la clarté de la lune une masse sombre qui se glissait lentement le long de la falaise. Il mit enfin le pied sur le pont de Y *Audacieux*, et là il put respirer à l'aise. Il se fit alors rendre un compte rigoureux de ce qui s'était passé. On lui apprit la singulière évasion du second, et subitement la lumière se fit dans son esprit. Il pensa que le second avait informé de son absence les autorités de Belle-Ile, et qu'on avait envoyé des troupes pour lui couper la retraite.

– Grâce au ciel, murmura-t-il, ces troupes seront arrivées trop tard !

Pourtant il ne crut pas devoir attendre le jour pour lever l'ancre. Déjà il donnait ses ordres pour l'appareillage, lorsque le matelot de quart signala un navire à tribord.

Le capitaine Belle-Humeur se fit apporter sa longue-vue et observa avec une attention de plus en plus vive le bâtiment qu'on venait de signaler.

– C'est impossible ! murmura-t-il.

De nouveau il prit sa longue-vue. Bientôt les matelots, qui le considéraient avec anxiété, comme s'ils avaient pressenti qu'il s'agissait d'un nouveau danger, le virent relever la tête et leur sourire amicalement.

Ce regard et ce sourire les rassurèrent.

– Attention, vous autres ! Ou je me trompe fort, ou voici la Redoutable embossée à deux cents brasses de l'*Audacieux* !

L'équipage tout entier se précipita vers le magasin d'armes, et revint sur le pont chargé d'un formidable arsenal de haches d'abordage, de pistolets et de carabines.

– A la bonne heure ! fit le capitaine. Je vous retrouve, mes enfants !

Cette fois, le combat était inévitable. L'*Audacieux* ne pouvait pas recourir à la fuite, car la corvette n'avait qu'à l'attendre au passage et à l'aborder par le travers pour le couler. Le capitaine résolut donc d'attendre le jour et de s'assurer si, comme il le craignait, la retraite lui était coupée du côté de la terre.

Le jour vint enfin mettre un terme à cette affreuse incertitude et lui révéler une réalité plus affreuse encore. Au large, devant lui, la *Redoutable* étalait une formidable rangée de canons ; à terre, derrière lui, deux

compagnies étaient alignées, dont les baïonnettes étincelaient au soleil levant. L'*Audacieux* était pris entre deux feux.

Lorsque le capitaine Belle-Humeur se vit ainsi cerné par terre et par mer, lorsqu'il reconnut que la fuite était impraticable, il résolut du moins de se défendre courageusement et de vendre chèrement sa vie. Malgré lui, les derniers moments de Pierre Maroët lui revinrent alors en mémoire, et un sourire amer vint plisser ses lèvres au souvenir des paroles de bénédiction que le mourant avait prononcées.

Au même instant, la *Redoutable* hissa le pavillon français, qu'elle appuya d'un coup de canon chargé à poudre. A son tour, le brick se pavoisa du pavillon anglais, mais sans tirer le canon, car il ne voulait qu'au dernier moment démasquer ses batteries.

Jusqu'ici tout allait pour le mieux ; mais un canot se détacha des flancs de la corvette et nagea vers l'*Audacieux* ; un officier se présenta au bas de l'échelle et demanda à visiter les papiers de bord ; on refusa de le laisser monter. L'officier rejoignit son navire.

A peine y avait-il mis le pied, que le branle-bas de combat commença sur le pont de la *Redoutable*. Le capitaine Belle-Humeur lui renvoya fièrement son défi, et le tambour retentit aussi à bord de l'*Audacieux*. Cette fois, la situation était bien tranchée.

La corvette lâcha sur le champ une furieuse bordée de boulets et de mitraille, mais ne fit au brick qu'un dommage insignifiant.

– Voici la musique ! En avant la danse ! cria le capitaine Belle-Humeur. Feu partout !

Le brick avait relevé ses sabords et riposté vaillamment.

L'*Audacieux* avait jeté l'ancre dans une crique et n'en pouvait sortir, puisque la *Redoutable*, embossée à l'ouverture de cette crique, lui coupait toute retraite. Cependant le capitaine Belle-Humeur, se voyant bloqué et confiant dans les qualités supérieures de son navire, résolut de sortir à tout prix de cette difficile position, dût-il passer sous le feu de la *Redoutable*. En conséquence, il ordonna l'appareillage ; mais la corvette redoubla son feu, et par l'habile direction de son tir réussit à démâter le brick de son mât de misaine, qui tomba sur le pont, entraînant avec lui les vergues et les manœuvres, et paralysant l'action des pièces.

Tout espoir était désormais perdu !

Trois hommes avaient été tués ; six autres étaient grièvement blessés.

Un hurra formidable retentit à bord de la corvette en présence d'un si heureux résultat.

Le capitaine Belle-Humeur s'attendait à ce que le commandant de la *Redoutable* ordonnât l'abordage, lorsqu'à sa grande surprise un canot portant un pavillon de parlementaire s'avança vers lui.

Cette fois, le capitaine laissa monter à son bord l'officier de la corvette.

– Capitaine, dit l'officier, vous avez été trahi par votre second, que, du reste, le ciel s'est chargé de punir, car il a été tué par votre première bordée. Vous êtes cerné ; votre brick est démâté ; la résistance est désormais impossible : vous êtes perdu sans ressource. Pourtant, le commandant m'a chargé de vous dire qu'il croyait vous connaître, qu'il rendait hommage à votre courage et qu'il consentait à parlementer. Le voulez-vous ?

– Quelles sont vos conditions ? demanda le capitaine Belle-Humeur.

– Mais. répondit l'officier avec embarras, il n'est entré à cet égard dans aucun détail. Je suppose que le commandant de la *Redoutable* entend que vous vous rendiez à merci, vous, votre équipage et votre navire.

Un murmure d'indignation accueillit les propositions de l'officier, car c'est sur le pont même du brick que cette entrevue avait lieu.

– Vous le voyez, dit le capitaine Belle-Humeur en souriant, voici la réponse de mon équipage. Quant à la mienne, je vais vous la faire connaître.

A ces mots, il entraîna l'officier sur l'arrière de l'*Audacieux* et fit signe à ses matelots de s'éloigner, puis quand ils furent seuls :

– Dites au baron de Saligny que je consens à me rendre à merci, mais seul, entendez-vous bien ? Je veux que mon équipage puisse s'éloigner dans ses canots, sans être inquiété ni par terre, ni par mer. Vous comprenez, monsieur, quel est le sentiment d'humanité qui me guide en exigeant la liberté de mon équipage. Pour ma part, vous ne douterez pas, je pense, que je ne préfère la mort à la captivité et à la honte. Donc, si je consens au pénible sacrifice de ma liberté et de mon honneur, c'est pour que les malheureux qui m'entourent ne soient pas victimes de leur aveugle dévouement à ma personne. Et maintenant, sur ma parole de gentilhomme, je vous jure, monsieur l'officier, que, si d'ici à un quart d'heure, le baron de

Saligny ne m'a pas fait parvenir sa réponse, l'*Audacieux* aura sauté. Je ne vous retiens plus, monsieur.

L'officier s'inclina, frappé de la simplicité et de l'énergie des paroles du capitaine Belle-Humeur.

– Capitaine, lui dit-il en le saluant respectueusement, je suis gentilhomme aussi. Je vous promets qu'il ne dépendra pas de moi que votre sacrifice ne soit pris en haute considération.

Et il s'éloigna à force de rames.

Le capitaine Belle-Humeur s'avança alors sur le pont de son navire.

– Mes amis, dit-il d'une voix ferme, que ceux qui veulent se rendre montent dans un canot et rejoignent la *Redoutable*. Que ceux qui préfèrent mourir restent à mon bord. Vous êtes libres de tout engagement vis-à-vis de moi ; choisissez !

Pas un de ces cœurs dévoués ne fit un mouvement pour s'éloigner ; mais au contraire un cri formidable retentit :

– Vive le capitaine Belle-Humeur !

– Braves gens ! pensa Raoul. Puisse le sacrifice que j'ai offert les rendre aux embrassements de qui les aime !

– Collet, ordonna le capitaine, descends avec une mèche allumée dans la soute aux poudres, et sur mon ordre tu y mettras le feu sans hésiter. Tu me le jures !

– Sur le salut de ma vie éternelle, devant Dieu qui nous entend et va nous juger, ' je vous obéirai, capitaine, je vous le jure !

Comme un martyr qui marche au supplice, Collet descendit lentement par l'écoutille.

Le quart d'heure allait expirer quand le même officier vint apporter la réponse du baron de Saligny.

Le commandant de la *Redoutable* acceptait les conditions du capitaine Belle-Humeur.

– Tout le monde sur le pont ! cria celui-ci d'une voix ferme.

L'équipage vint se grouper autour du capitaine, pressentant un incident nouveau.

– Armez les canots ; transportez-y les blessés, et rejoignez vos familles. Vous êtes libres, mes amis ! leur dit-il.

– Et vous, capitaine !

– Moi, je reste ! fit-il avec fermeté,

– Non ! non ! crièrent toutes les voix. Nous ne voulons pas vous quitter. Ensemble nous serons libres, ou bien ensemble nous mourrons !

– Qu’est-ce à dire ? tonna le capitaine en feignant la colère. Va-t-on me désobéir encore ? N’ai-je plus ici le droit d’ordonner et de punir ? Qu’on exécute mes ordres ! A l’instant, je le veux !

– Mais, capitaine... balbutièrent timidement les plus courageux.

– M’a-t-on entendu ? fit-il en frappant du pied.

Les matelots consternés obéirent silencieusement, tandis que leurs regards humides s’attachaient sur leur capitaine dont ils avaient compris le sublime dévoûment. De grosses larmes coulaient sur leurs joues bronzées.

– Capitaine, dit enfin Collet, qui s’avança poussé par l’équipage, vous avez tort. Vrai, vous avez tort. Ce n’est pas pour des *faillis-chiens* comme nous qu’il faut vous mettre dans la peine. Parmi nous, voyez-vous, plus des trois quarts ont fait leur temps. Eh bien ! qu’est-ce que cela nous fait à nous ? Mourir plus tôt... mourir plus tard... Il vaudrait mieux que ça soit vous qui vous en alliez et nous qui restions...

– Encore ! s’écria Raoul, qui tremblait de ne pouvoir plus longtemps contenir son émotion. M’obéirez-vous, morbleu ?

– Soit ! dit Collet, qui parut avoir pris une grande résolution ; nous partons, capitaine.

A ces mots, Collet s’éloigna d’un pas ferme, et faisant signe à l’équipage de le suivre :

– Ah ! malgré lui, nous le sauverons, mille tonnerres ! dit-il à voix basse aux matelots.

Cinq minutes après, les canots prirent la mer au cri répété de : « Vive le capitaine Belle-Humeur ! » Dès qu’ils furent partis, celui-ci amena lui-même son pavillon.

Le soir même, la Redoutable entra à Lorient, traînant à sa remorque le brick désarmé. Le capitaine Belle-Humeur était prisonnier.

TROISIÈME PARTIE

LE LIT DE JUSTICE

I

Devant la route accidentée qui conduit de Paris à Versailles, plus haut que la montée de Sèvres, se trouvait sur la droite une petite maison élevée sur rez- de-chaussée d'un étage seulement. Elle n'avait pas été construite à l'alignement, afin d'échapper sans doute au bruit et à la poussière, car une distance de trente pas au moins séparait la grille d'entrée de la route.

L'espace laissé libre par le caprice du propriétaire était planté de marronniers épais dont les larges feuilles offraient pendant l'été un abri aux piétons, tandis qu'une herbe fine et drue semblait les inviter au repos. Aussi avait-on baptisé cette maison : « l'Oasis. »

Elle avait été primitivement occupée par un couple de nouveaux mariés qui s'étaient retirés là pour mordre à belles dents dans leur lune de miel. Mais le mari avait cinquante ans ; la jeune femme en avait dix-huit et ne prit probablement pas un goût bien vif à cette solitude paisible, car elle partit un beau jour avec un officier qu'elle aimait avant son mariage. L'époux abandonné vécut pendant trois mois dans cette retraite qui lui rappelait de si chers et de si cruels souvenirs ; puis à bout de forces, succombant au chagrin qui le minait sourdement, il se tua.

Depuis un an et demi, la maison était inhabitée ; les volets verts en étaient hermétiquement clos, lorsque, par une riante journée de mars 1716, la maison et les volets s'ouvrirent, et laissèrent pénétrer dans l'intérieur les rayons d'un soleil printanier.

Les paysans d'alentour, qui s'étaient habitués au silence de cette demeure, qui même ne la regardaient qu'avec une terreur superstitieuse, furent très-étonnés d'apprendre qu'elle était habitée par deux personnages mystérieux qui ne sortaient jamais que le soir, si bien enveloppés dans leurs manteaux qu'il était impossible de distinguer leurs traits.

Pénétrons dans cet intérieur, qu'aucun indiscret n'a franchi depuis la mort du mari abandonné. Il est environ onze heures du soir. Dans le salon qui s'ouvre à gauche sur l'antichambre, un homme est assis dans un vaste fauteuil ; une table est placée près de lui, sur laquelle brûle une lampe couverte d'un abat-jour, qui laisse longé dans l'obscurité le visage du penseur. En effet, il pense, car le livre qu'il lisait tout à l'heure est resté ouvert sur la table, et ses yeux sont obstinément fixés sur la muraille. De temps en temps cet homme pousse un long soupir et retombe dans sa rêveuse mélancolie. Enfin un souvement d'impatience lui échappe ; il prête. d'abord l'oreille, mais aucun bruit ne se fait entendre.

– Il ne revient pas ! s'écrie-t-il.

Alors il reprend son livre, le rejette, le reprend et de nouveau l'abandonne pour suivre le cours de sa rêverie.

Autour de lui, dans cette pièce presque parfaitement carrée, sont placés des meubles modernes et confortables ; dans l'encoignure de droite se trouve un clavecin, ce qui démontre clairement qu'une femme a jadis habité la maison ; dans l'encoignure de gauche sont suspendus contre le mur deux épées et des pistolets d'un travail de ciselure remarquable. Tels sont les objets principaux qui frappent la vue dès qu'on pénètre dans cette pièce.

Quant à l'homme qui s'y trouvait en ce moment, bien que ses traits ne fussent pas en pleine lumière, il ne paraissait pas avoir plus de trente ans, quoiqu'il eût laissé croître toute sa barbe.

Tout à coup, il se leva et se dirigea vers la porte d'entrée. Là, il s'arrêta pour écouter.

On entendait un grand bruit au dehors. C'était comme un concert de jurons énergiques et de malédictions, mêlé de piaffements de chevaux et de roulement de voiture.

Une certaine inquiétude se répandit sur les traits de l'inconnu, car il jeta les yeux sur le trophée d'armes que la lumière de la lampe éclairait de reflets scintillants.

Pour la première fois depuis un an et demi, le marteau de la grille d'entrée venait d'être ébranlé. Qui pouvait se présenter à pareille heure dans cette maison isolée ?

Celui qui l'habitait hésita quelque temps ; mais les coups de marteau se multiplièrent tellement, qu'il se décida. Pourtant, par mesure de précaution, il décrocha les deux pistolets pendus à la muraille, et après les avoir dissimulés sous ses vêtements, il s'avança du côté de la grille. Il se rassura promptement en voyant que c'était un homme seul qui causait tout ce vacarme.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il.

– L'hospitalité pour une heure ou deux.

– Qui êtes-vous ?

– Un pauvre abbé dont la voiture vient de se briser et qui aurait été fort embarrassé, si Je clair de lune ne lui avait révélé l'existence de votre maison.

Ce visiteur inattendu portait en effet un costume d'abbé très-élégant.

Les hésitations du reclus cessèrent complètement ; il fit jouer la serrure de la grille, ouvrit la porte et introduisit l'abbé dans le salon.

– Tiens ! fit l'abbé, vous n'étiez donc pas couché ?

– Pas encore.

– Et vous me laissez me morfondre à votre porte ! Vous savez pourtant bien que les nuits d'avril sont fraîches.

– Vous avez raison, mais j'étais tellement absorbé.

– Par votre lecture sans doute ? dit l'abbé, qui sans façon jeta un coup d'œil sur le livre ouvert. Du Racine ! ajouta-t-il sur un ton léger.

– Pardon, l'abbé, mais.

– Oh ! ne vous gênez pas pour moi, monsieur. Comment vous nommez-vous ?

– Germain.

– Donc ne vous gênez pas, monsieur Germain. J’attendrai fort bien ici le retour de mes gens que j’ai envoyés à Paris chercher un autre carrosse. Ainsi, lisez, couchez-vous, faites ce que bon vous semblera. Ah ! vous voudriez sans doute savoir comment ma voiture s’est brisée ? Parbleu ! c’est bien simple. L’essieu s’est rompu ; mon carrosse a basculé ; j’ai juré, mes gens ont juré ...

– Je l’ai bien entendu.

– Et vous n’êtes pas venu à mon secours !

– Que pouvais-je y faire ? Je ne suis pas charron.

– Je le vois bien, interrompit l’abbé en jetant un coup d’œil sur la toilette de M. Germain, qui était simple, mais élégante. Mais savez-vous que vous avez là un réduit charman ? continua-t-il en jetant les yeux autour de lui. Un clavecin ! Vous êtes donc marié ?

– Non.

– Alors vous avez ici une sœur, une parente, une maîtresse peut-être.

– J’habite ici avec un de mes amis.

– Ah ! mais vous avez aussi des armes ! je vois des épées là-bas, et sur cette table une paire d’admirables pistolets. Vous n’êtes pourtant ni gentilhomme, ni soldat ?

– Ni l’un ni l’autre, en effet.

– Alors, que signifient ces armes

– J’ai acheté cette maison toute meublée aux héritiers d’un gentilhomme qui l’habitait avant moi.

– Fort bien ; je ne veux pas être indiscret, fit l’abbé en s’inclinant.

– Mais vous ne l’êtes pas, répondit M. Germain ; avec une certaine contrainte.

– Je vois que vous aimez la solitude, reprit l’abbé. D’ordinaire on n’habite pas une maison isolée comme l’est celle-ci à votre âge... car vous avez trente ans au plus, n’est-ce pas ?

– Vous l’avez deviné.

– Et puis cette barbe que vous portez ! D’honneur, ne vous fâchez pas, dit l’abbé en riant aux éclats, mais vous ressemblez à Henri IV.

M. Germain paraissait fort gêné du sans-façon de l’abbé.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et un autre personnage y entra brusquement.

– Rien ! dit-il, toujours rien.

Mais il aperçut l'abbé qui le regardait avec étonnement.

Le nouvel arrivé ne parut pas moins étonné de trouver dans le salon ce visiteur inconnu.

– C'est votre ami sans doute ? demanda l'abbé à M. Germain.

– Oui, balbutia celui-ci avec embarras.

– Ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie ! Si vous avez à causer, laissez-moi seul ici ; j'attendrai patiemment en compagnie de Racine, puisqu'il se trouve là sur votre table.

– C'est inutile, répondit M. Germain ; rien ne presse.

Et de la main il fit à celui qu'il appelait son ami le signe de se retirer.

– Je vous dérange, je le vois, faisait l'abbé ; mais, franchement, c'est que vous le voulez bien, car si je venais vous demander asile, je ne prétendais pas vous imposer ma compagnie.

– C'est pour moi trop d'honneur, monsieur.

– Qu'en savez-vous ? Ne pourrais-je pas vous en dire autant et m'étonner du choix de vos expressions, de votre ton distingué ? Devais-je m'attendre à cette surprise dans une maison habitée par monsieur. Germain ?

Puis, voyant que son hôte essayait de s'excuser par un geste d'humilité :

– Rassurez-vous, reprit-il, je n'entends pas abuser des lois de l'hospitalité.

– Je ne crains pas l'indiscrétion, répondit M. Germain. Je suis le fils d'un honnête négociant de Blois à qui son père a bien voulu laisser quelque fortune. J'aime la retraite et n'ai point d'ambition ; voilà pourquoi j'ai choisi cette maison.

– Ainsi, vous n'avez pas eu en venant à Paris l'arrière-pensée d'y chercher fortune ?

– Je vous l'ai dit, je suis riche.

– Vous ne désirez pas occuper un emploi ? Vous ne briguez aucun honneur ?

– Aucun, je vous l'assure.

– Permettez-moi de le regretter, mon cher hôte, car je me serais estimé heureux de vous être utile à mon tour.

A ce moment un grand bruit retentit au dehors.

– Voici mon carrosse qui arrive, reprit l’abbé. Je vais retourner à Paris et prendre congé de vous.

A ces mots il se leva. M. Germain en fit autant et voulut absolument reconduire l’abbé jusqu’à sa voiture. Au moment où celui-ci allait gravir le marche-pied :

– Si jamais vous avez besoin de moi, dit-il, venez au Palais-Royal, et demandez le secrétaire de l’abbé Dubois. Au revoir et merci !

La portière se referma sur lui, et le carrosse disparut dans un nuage de poussière.

II

Depuis quatre ans que nous ne sommes entrés à l’hôtel de l’*Arbre-Sec*, la maison semble avoir pris une physionomie nouvelle. Elle a rajeuni de la cave au grenier, au dedans et au dehors, depuis les meubles rococo qui la garnissaient autrefois jusqu’à la façade jadis noire et enfumée, qui est maintenant d’une éblouissante blancheur.

Il est huit heures du matin : Jérôme n’est pas encore levé. Et pourtant, voyez avec quelle activité les deux servantes manient le balai ! Quelqu’un est donc là qui les surveille ? En effet, n’apercevez-vous pas dans la salle basse une toute jeune fille de dix-sept ans, qui range elle-même, sur un comptoir d’étain plus luisant que le disque de la lune, les brocs et les bouteilles ?

– Comment ! s’écria-t-elle, huit heures ! et rien n’est prêt ! Ça, qu’on se dépêche, et que je ne sois pas obligée de vous le répéter !

Cette jeune fille, qui grossit ainsi sa voix fluette, cette fée dont la baguette a bouleversé la maison, c’est Josette, la fille de Jérôme.

Il y a de cela un an, Josette était venue trouver dans sa chambre Jérôme, son père, et lui avait à peu près tenu ce langage :

– Mon bon père, ne vous fatiguez plus ainsi que vous le faites, et ne vous levez plus si matin. Voici que vous prenez de l'âge, tandis que je suis jeune et forte. C'est donc à mon tour de vous remplacer, car je ne puis pas me croiser les bras quand je vous vois vous donner tant de mal.

– Mais, mon enfant, répondit Jérôme, ne faut-il pas que je te gagne une dot ?

– Et pourquoi ne la gagnerais-je pas moi-même ?

– Toi, ma petite Josette ! Avec tes mains blanches et effilées ?

– Et pourquoi pas ? Croyez-vous que je voudrais d'un mari qui craindrait de s'abîmer les mains ? Non pas. J'espère que si je me marie jamais, celui qui m'est destiné n'aura pas honte de Josette parce qu'elle aura bravement travaillé, et qu'il ne reculera pas devant mes mains rouges, si le cœur est bon, le bras fort et la tête bien pensante.

– Oh ! fit Jérôme d'un ton moqueur, voyez-vous cette petite fille ?

– Je ne suis plus une enfant, mon père, reprit Josette d'un air réfléchi. Je suis femme ; je veux me rendre utile. Aussi, sauf votre contrôle que je compte bien vous laisser, j'entends que vous m'abandonniez la direction de notre maison.

– J'y consens, mademoiselle, fit-il en riant.

– Vous ne prenez pas au sérieux ma proposition, mais vous verrez !... dit Josette d'un petit air décidé.

Le fait est que Jérôme s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré dans sa maison, et fut tout étonné de voir affluer chez lui une clientèle toute neuve, comme son cabaret.

Au bout d'un an, ses bénéfices avaient doublé.

Josette était devenue bien réellement la maîtresse à l'hôtel de l'Arbre-Sec, lorsqu'elle vit s'asseoir un matin à la table de son père un homme qu'elle n'avait pas encore vu. Cet homme paraissait jeune ; sa voix était fraîche ; mais il portait des lunettes bleues.

– Ma fille, avait dit Jérôme à Josette, je te présente M. Martin, un de mes meilleurs amis. Il est arrivé hier soir au moment où tu venais de te coucher.

– M. Martin !... Un de vos amis !... C'est singulier ! je ne vous ai jamais entendu prononcer ce nom-là, mon père.

On était à la fin de décembre ; il faisait un froid piquant. Josette s'informa avec intérêt de la façon dont le voyageur avait supporté les fatigues de la route.

– Vous avez dû bien souffrir du froid, si vous arrivez de loin, dit-elle.

– Je reviens de la Normandie.

– Par le coche ? demanda Josette avec effroi.

– Non, mademoiselle, à cheval, répondit Martin.

Le nouvel hôte était certainement un ami de son père, ou tout au moins le fils d'un de ses amis, car il semblait à Josette que les traits de ce Martin ne lui étaient pas inconnus. En outre, il causait pendant de longues heures avec Jérôme et sortait fort peu. Quand il quittait l'hôtel de l'*Arbre-Sec*, c'était le matin avant le jour, et il ne rentrait que fort tard.

Josette interrogea son père sur les mystérieuses allures de ce nouvel hôte.

– M. Martin cherche une maison aux environs de Paris, répondit Jérôme, et tu comprends que cela prend du temps.

– Il a donc de la fortune ?

– Il jouit d'une honnête aisance, répliqua Jérôme.

Josette n'insista pas ; elle comprit qu'on lui cachait quelque chose ; elle résolut d'observer.

Les manières de M. Martin s'étaient fort adoucies depuis un mois vis-à-vis de la jeune fille ; elles allaient même jusqu'aux prévenances, et Josette avait surpris quelquefois les regards de son hôte se fixer longtemps sur elle ; mais elle accueillait froidement ces avances : les lunettes bleues l'épouvantaient.

Depuis près de deux mois, M. Martin était à l'hôtel, lorsqu'il annonça à Jérôme qu'il avait enfin trouvé la maison qu'il cherchait. Il ne pouvait rien désirer de mieux, disait-il, car elle était toute meublée, et il aurait pu s'y installer le jour même. Seulement il voulait y faire quelques réparations urgentes et n'en prendrait possession qu'au commencement de mars.

– Et où est cette maison ? demanda Josette.

– A Sèvres, mademoiselle.

– Tant mieux ! Nous irons vous voir ! s'écria la jeune fille en frappant des mains.

Mais, à sa grande surprise, M. Martin ne lui répondit rien.

De plus en plus intriguée, Josette, qui avait été forcée de descendre après souper pour donner quelques ordres, regagnait sa chambre et remontait l'escalier, quand elle vit un jet de lumière s'échapper à travers le trou de la serrure de la chambre habitée par M. Martin. En proie à une curiosité dont elle ne fut pas maîtresse, elle risqua son œil à travers la serrure, et aperçut son hôte en face d'elle, la tête appuyée sur son coude, éclairée en plein par la lampe qui brûlait sur la table.

Il ne portait point de lunettes. Ses grands yeux bleus fixés sur la lumière brillaient de tout leur éclat, quoique voilés par une expression de mélancolique tristesse. Ce n'était plus cette physionomie froide et sans regard que Josette avait vue jusqu'alors ; c'était celle d'un homme jeune, au front large, aux cheveux noirs, soyeux et abondants. Ses traits, sans être beaux, respiraient la franchise et l'intelligence. Josette ne put réprimer un cri d'étonnement. Elle allait regagner sa chambre lorsqu'elle s'arrêta brusquement.

– C'est singulier ! fit-elle en recueillant ses souvenirs. Il me semble reconnaître un ami de mon père. C'est bien cela. c'est lui ! murmurait-elle. Ah ! l'on se cache de moi ! Ah ! l'on croit que je ne sais pas bien garder un secret ! Eh bien ! l'on verra !

Le lendemain, quand M. Martin vint comme à l'ordinaire présenter ses hommages à Josette, il fut agréablement surpris de voir la jeune fille lui sourire et lui tendre la main avec une affabilité à laquelle il n'était pas habitué. Lorsqu'au commencement de mars M. Martin prit congé de Jérôme et de Josette pour aller habiter la maison qu'il avait achetée, ce fut avec la plus grande surprise qu'il entendit la jeune fille lui demander avec une nuance de regret :

– Ne vous verra-t-on plus ici, monsieur Martin ?

– Pourquoi cela, mon enfant ? Est-ce que mon départ vous causerait quelque ennui ?

– Ce n'est pas cela ! balbutia-t-elle. Mais... vous êtes l'ami de mon père... le mien par conséquent... et... j'espère que vous reviendrez nous voir.

– En doutez-vous, Josette ? s'écria M. Martin avec chaleur. Oh ! pardon, mademoiselle ! reprit-il plus froidement ; mais l'amitié... la... la...

– Je comprends ds ! fit Josette en riant et en s’esquivant ; à bientôt, monsieur Martin !

– Hélas ! pensait Martin, a-t-elle compris ? Je ne le crois pas ! Ai-je le droit de parler d’amour ?...

Pendant le mois de mars, il revint de temps à autre, le soir, faire visite à Jérôme et à sa fille ; mais lorsqu’arriva le mois d’avril, ces visites devinrent plus rares.

Enfin, depuis quinze jours, Martin n’avait pas reparu à l’hôtel de l’*Arbre-Sec*.

– Voilà bien longtemps que nous n’avons vu votre ami, mon père, demanda Josette.

– C’est qu’il n’est plus seul maintenant, répondit Jérôme.

– Plus seul ! s’écria la jeune fille. Est-ce que M. Martin est marié ?

– Non. D’ailleurs, qu’est-ce que cela peut le faire ?

– Absolument rien, c’est vrai. Mais enfin, qui donc habite avec lui ?

– Un de ses amis, je crois.

– Et il se nomme ?

– M. Germain.

Josette poussa un soupir de soulagement auquel son père ne parut faire aucune attention.

III

Louis XIV était mort. Un conseil de régence avait été organisé sous la présidence de Philippe, duc d’Orléans. Le maréchal de Villeroi était membre du conseil et ministre d’Etat.

Quant au baron de Saligny, à la suite du succès par lui remporté, il avait été nommé capitaine de vaisseau.

– Capitaine, lui avait dit Philippe d’Orléans, je n’ai qu’une parole : je vous accorde ce grade que je vous avais promis, bien que vous n’avez

réussi qu'à moitié. Une autre fois, quand vous ferez des prisonniers, tâchez de les garder.

A ces mots, le régent s'était éloigné d'un air narquois. Le baron s'était mordu les lèvres. Cependant il n'avait confié à personne le nom véritable de son prisonnier. Il aimait mieux laisser croire que le capitaine Belle-Humeur était un homme vulgaire, du moment que le capitaine lui avait échappé. Mais quel coup de théâtre il avait manqué !

Ce ne fut qu'au maréchal de Villeroi qu'il osa révéler son secret, car il connaissait l'antipathie de son oncle contre ce *roquet* de province, qui s'était permis de venir aboyer dans son salon.

– Et tu l'as laissé s'échapper aussi ! s'écria le maréchal avec dépit. L'exemple de son valet ne t'avait donc pas profité ?

– Au contraire. Je lui avais donné une escorte de vingt douaniers, commandés par un de mes officiers.

– Alors, comment se fait-il.

– Eh ! fit le baron avec impatience, je ne sais moi-même que ce que m'a rapporté mon officier.

– Bref, que t'a-t-il dit ? Que s'est-il passé ?

– Le prisonnier suivit le premier jour le chemin de Lorient à Saint-Nazaire, où devait le prendre une escorte toute fraîche pour le conduire à Savenay. Il y arriva en effet, et fit halte pour se reposer la nuit dans une espèce de caserne où il fut gardé à vue. Le lendemain, à l'aurore, l'escorte était rangée devant la caserne, quand le sergent qui la commandait vint prévenir mon officier qu'on n'attendait plus que ses ordres pour partir. Il se leva à l'instant, toujours suivi de son prisonnier, et le cortège s'ébranla dans la direction de Savenay. Depuis une demi-heure environ l'on avait quitté Saint-Nazaire ; on apercevait déjà l'antique clocher de Donges, lorsque mon officier fut brusquement assailli et garrotté par les hommes de son escorte. Tandis que les uns l'attachaient, les autres avaient rendu la liberté au prisonnier et l'avaient entraîné. Bientôt tous les hommes disparurent, après avoir mollement étendu mon lieutenant sur le revers d'un fossé qui bordait la route.

– Comment ! fit le maréchal indigné, des soldats de Sa Majesté ont pris fait et-cause pour un bandit ?

– Mon cher oncle, interrompit le baron, attendez un peu, de grâce, et vous aurez le mot de cette habile comédie. Je vous l’ai dit, il faisait jour à peine quand le cortège avait quitté Saint-Nazaire. Mon lieutenant resta donc étendu sans mouvement plus d’une heure. Enfin, des paysans qui s’en allaient aux champs l’aperçurent et le délivrèrent. Il était à demi-mort de froid. Néanmoins, – il reprit sur le champ la route de Saint-Nazaire, pour aller déposer sa plainte. Quoique ce fût une pauvre ville, on le conduisit à la caserne, et là i un spectacle inattendu s’offrit à ses regards. Les douaniers dormaient encore d’un profond sommeil, et ce fut à grand peine qu’on parvint à les réveiller. Quand ils voulurent se lever, ils s’aperçurent que leurs habits avaient disparu. On les interrogea, et l’on apprit que la veille au soir, quelques instants après l’arrivée du prisonnier, des matelots étaient venus les trouver et les avaient invités à boire. Le reste n’est pas difficile à comprendre.

– Non, morbleu ! fit le maréchal avec dépit. Ces misérables se sont stupidement laissé enivrer, et ces matelots ont pris leurs habits pendant leur sommeil. Est-ce bien cela ?

– Vous l’avez dit, mon cher oncle. L’escorte de mon prisonnier se composait des matelots à qui j’avais le matin même sottement rendu la liberté. Or, cela est singulier, je ne le haïssais pas, moi, ce chevalier de Penhoël. Et même, après ce furieux coup d’épée qu’il m’avait fourni, j’avais eu la simplicité de m’enquérir de lui. Mais que voulez-vous ? La fatalité s’en est mêlée et l’a poussé sur mon chemin. Ce n’est pas ma faute. Alors que je croyais le tenir, il m’a glissé dans les mains. Il m’a attiré des quolibets de mes amis et des reproches du régent. Tant pis pour lui ! Aujourd’hui, c’est entre nous une guerre à mort !

– Malheureusement, fit observer le maréchal, il a dû certainement retourner en Angleterre.

– C’est ce que j’avais pensé d’abord ; mais depuis un mois environ j’ai changé d’idée.

– Pourquoi cela ?

– A la suite de certaines relations que j’ai nouées avec un ennemi du chevalier, que la rumeur publique avait instruit de cette maudite affaire. Il

est venu à moi et m'a offert de m'aider à m'emparer du chevalier, si jamais il se représentait à Paris.

– Et cet homme, quel est-il ?

– Un gentilhomme breton des environs de Nantes.

– Et qui se nomme ?

– Le baron de Léradec. Ainsi que vous le faisiez très-judicieusement observer tout à l'heure, je répondis à ce gentilhomme qu'il était peu probable que le chevalier osât venir à Paris ; mais il sourit d'un air particulier, et me fit comprendre qu'il possédait un moyen de l'y attirer. Ce baron de Léradec a une vilaine figure surnoise et repoussante ; mais comme il se présentait en allié, je résolus de me l'attacher. J'essayai de pénétrer son secret, et de savoir quel motif pouvait amener ici le chevalier ; mais tout ce que j'obtins de lui, ce fut qu'il me préviendrait si jamais il découvrait la retraite de notre ennemi.

– Eh bien ! bonne chance, mon beau neveu, dit le maréchal en se retirant.

Un matin, Dubois était entré dans la chambre du duc d'Orléans, porteur de papiers volumineux qu'il venait de parcourir et dont il venait donner communication au régent.

– Grand Dieu ! que m'apportes-tu là ? s'écria Philippe épouvanté.

Monseigneur, ce sont de graves nouvelles.

– D'où viennent-elles ?

– D'Espagne. Si Votre Altesse veut les parcourir...

– C'est inutile. Dubois, tu les as lues ; résume-les.

– Voici ce que c'est, monseigneur. Ces dépêches nous informent que le roi d'Angleterre, Georges I, voit d'un assez mauvais œil l'entente cordiale qui règne entre les cours de France et d'Espagne. Les marines combinées de ces deux puissances l'empêchent de dormir, et il songe à les désunir

– En vérité ! fit le régent d'un ton railleur.

– Oui, monseigneur. Vous n'ignorez pas que le règne de la princesse des Ursins est fini, et que cette vieille favorite du roi d'Espagne n'a plus aucun crédit sur lui. Elle essaie pourtant de lutter encore contre le cardinal Alberoni, que la nouvelle reine a ramené d'Italie et qui est en passe de

devenir premier ministre. Or, la politique du roi Georges cherche à tirer parti de ce dissentiment et à détacher Alberoni de l'alliance française.

– Voilà ce qu'il ne faut pas permettre re ! s'écria le régent.

– Je le pensais, monseigneur ; mais que faire ?

– Envoyer un exprès au cardinal.

Sans doute ; mais le faire ostensiblement, c'est attirer l'attention de l'Angleterre.

– Tu as raison, Dubois. Et au lieu d'envoyer cette dépêche par un attaché d'ambassade, il vaudrait mieux la confier à quelque gentilhomme...

– Qui se targuera de sa mission, qui voudra faire du bruit et de la représentation, et qui se fera remarquer,

– C'est encore vrai, ajouta le régent. Il faudrait avoir sous la main un homme obscur, discret et intelligent, qu'on chargerait d'une mission purement verbale, tout en lui donnant pleins pouvoirs pour traiter avec Alberoni... Oui, mais cet homme, où le trouver ?

– Comment ! Votre Altesse n'a pas parmi ses amis...

– Tu plaisantes ! Des cerveaux brûlés ! Des étourdis qui ne songent qu'à boire ou à aimer ! C'est toi, Dubois, qui devrais me déterrer cet homme-là.

– Moi ! Attendez donc ! celui à qui la nuit dernière j'ai demandé asile en revenant de Versailles... Mais oui ! celui-là est discret, car il a un secret qu'il n'a pas voulu me confier ; il est intelligent ; je m'y connais...

– Quel est-il ? que fait-il ? comment se nomme-t-il ?

– Je ne sais pas ce qu'il est ; il ne fait rien et se nomme M. Germain.

– Voilà un vilain nom ! lit le régent avec dédain.

– Eh ! qu'importe le nom, s'il plaide bien sa cause ? Voulez-vous que je vous l'amène ? Vous le jugerez vous-même.

– J'y consens. Envoie-le chercher à l'instant, car il n'y a pas de temps à perdre.

Une heure après, un carrosse à la livrée du régent s'arrêtait devant l'Oasis. Un laquais en descendit, porteur d'une lettre, et souleva le marteau de la grille. Un homme en lunettes bleues vint lui ouvrir : c'était Martin, l'ami de Jérôme.

– Pour M. Germain, dit laconiquement le valet en tendant sa missive.

– Bien ! fit Martin, qui voulut refermer la grille.

– Il y a une réponse, ajouta le laquais immobile.

Martin pénétra dans l'intérieur de la maison.

M. Germain prit connaissance de cette lettre, et ses traits exprimèrent la plus grande surprise. i

– C'est incompréhensible, murmurait-il. Que peut me vouloir cet abbé ? Il réclame de moi un nouveau service, dit-il.

– Qu'est-ce ? demanda Martin. Qui vous réclame ? Cet abbé bavard et curieux qui se trouvait ici hier soir ! Et vous irez ?

– A l'instant même.

– Oh ! vous ne ferez pas cela ! Si vous étiez reconnu !

– Que m'importe ! N'ai-je pas assez d'ennemis ? Si je puis me créer un ami puissant, est-ce un tort ? A la grâce de Dieu !

– Ainsi, vous partez ?

– A l'instant. Ne vois-tu pas ce carrosse qui m'attend ?

– Mais vous reviendrez ?

– Je l'espère. Dans tous les cas, si je ne revenais pas, tu me chercherais, Martin, et je crois qu'en te dirigeant vers la Bastille, tu aurais quelque chance de me trouver.

M. Germain prit son chapeau, son épée et sortit précipitamment. Il s'élança dans le carrosse sans mot dire. Trois quarts d'heure après, il descendait dans la cour du Palais-Royal.

– Tudieu ! pensa-t-il, mon nouvel ami est bien logé.

On l'attendait évidemment avec impatience, car un huissier s'avança au devant de lui et le conduisit par un escalier dérobé dans un salon luxueux où il le laissa pour aller prévenir l'abbé.

Son attente ne fut pas de longue durée. Au bout d'une ou deux minutes, l'abbé entra, suivi de Philippe d'Orléans, qui lui avait recommandé de ne pas trahir son incognito. Une chose étonna le régent : c'est que tout d'abord ce M. Germain, que Dubois lui avait fait si simple, se sentît si parfaitement à l'aise. Il le considéra attentivement, comme pour deviner quel personnage pouvait s'abriter derrière ce pseudonyme de Germain.

Celui-ci soutint ce regard scrutateur avec beaucoup de calme et de fermeté.

– Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ? demanda Philippe d'Orléans.

– Depuis un mois à peine, monseigneur.

– Et vous n'y étiez jamais venu ?

– Jamais. J'arrive de Blois, où mon père...

– Oui, je connais votre histoire ; l'abbé me l'a contée.

– Alors Votre Altesse...

– Que veut dire ceci ? Pourquoi me traitez-vous d'Altesse ? Ce titre n'appartient qu'aux princes du sang, vous le savez. Vous me connaissez donc ? Vous m'avez donc vu déjà ? Vous êtes donc venu à Paris ? demanda coup sur coup le régent.

– En aucune façon, monseigneur. J'ai vu souvent votre portrait, et vous ne devez pas trouver surprenant que votre image soit gravée dans le cœur de votre plus fidèle sujet, répondit M. Germain en s'inclinant avec courtoisie.

– Alors vous savez qui je suis ?

– Je suppose que Votre Altesse est Philippe d'Orléans, régent de France, ou que vous lui ressemblez étrangement, monseigneur.

– Et moi, ne saurai-je pas qui vous êtes ?

– Vous le savez déjà, monseigneur.

– Parbleu ! fit le régent en riant, tu avais raison, Dubois ! Voilà un homme qui doit savoir garder un secret. Dis-lui pourquoi nous l'avons fait venir.

Dubois expliqua clairement à M. Germain les difficultés de la situation.

– De sorte, dit M. Germain, qu'il ne s'agit que de faire comprendre au cardinal Alberoni quels avantages peuvent résulter pour l'Espagne de notre alliance. Unis, nous tenons l'Angleterre en respect sur les mers ; désunis, c'est elle qui nous anéantit, car l'antique puissance maritime de l'Espagne s'évanouit peu à peu ; la nôtre est en piteux état, tandis que chaque jour celle de notre ennemi grandit et guette le moment favorable pour nous écraser. Qu'une guerre éclate aujourd'hui, que deviendront nos colonies ? Que pourrons-nous opposer à ces formidables bâtiments dont l'Angleterre couvre les mers ?

– C'est cela ! fit Dubois, étonné et ravi. Mais prenez garde ! Alberoni est un Italien madré.

– Bah ! interrompit M. Germain avec feu. Que peut la ruse contre le patriotisme ? Il faudrait ne pas être Français pour ne pas persuader le cardinal. Je le crois du moins, reprit-il avec humilité, en voyant que le régent le considérait avec surprise.

– C'est fort bien, monsieur... Germain, dit Philippe en insistant sur le nom de son interlocuteur. Mais toute peine mérite salaire. Si vous réussissez, quoi que ce soit que vous me demandiez, d'avance je vous l'accorde. Prenez vos dernières instructions, et partez aujourd'hui même. L'abbé Dubois vous remettra mes pleins pouvoirs. Surtout, pas de faste, pas de bruit ! Il nous faut un secret absolu, je vous en préviens. A défaut d'un écrit, faites en sorte de nous rapporter de bonnes paroles.

Le soir même, M. Germain partit pour Madrid. Un mois après, il était de retour et tirait de son pourpoint un pli cacheté aux armes d'Espagne.

Le régent l'ouvrit en toute hâte.

Cette lettre ne contenait que trois mots : « Vous avez raison. »

– Parlez ! dit le régent à son ambassadeur. Le succès de votre mission dépasse toutes mes espérances. Quelle récompense exigez-vous ?

– Aucune, répondit M. Germain en s'inclinant. Je m'estime trop heureux d'avoir servi la France. Quant à la promesse que m'a faite Votre Altesse, plaise à Dieu que je n'aie pas besoin de la lui rappeler jamais !

IV

Auteuil était, en 1717, un village d'une très-mince importance, autour duquel était groupé un nombre restreint de riches propriétés, aux arbres majestueux et touffus, aux allées ombragées, aux solitudes mystérieuses. Ce fut là que le hasard amena le baron de Léradec, quand, poursuivant le plan qu'il avait conçu, il se mit en quête d'une maison pour y loger Mlle de Cordouën. Il trouva précisément une délicieuse villa qui avait appartenu jadis à un riche financier que des spéculations imprudentes venaient de réduire à la misère. Le baron l'acheta trois fois moins cher qu'elle n'avait

coûté et y installa sur le champ Camaret. Puis, après avoir pris toutes les précautions imaginables pour que nul regard indiscret ne pût se glisser dans le jardin dont la propriété était entourée, il recommanda à Camaret d'attendre ses ordres et partit pour la Bretagne.

C'est à cette époque que Raoul lui fit une visite et le menaça de sa vengeance s'il s'avisait de renouveler auprès de Marthe ses assiduités injurieuses.

Le baron jugea prudent de cacher son dépit et résolut d'attendre les événements.

Raoul s'éloigna, confiant Marthe aux soins insuffisants de Jean Talec, de sorte que le baron se trouva seul en présence de la proie qu'il convoitait. Tout entier à son amour, que les obstacles avaient irrité davantage, il renonça à faire valoir ce qu'il appelait ses droits, et comme il ne voulait pas recourir à la force, il s'avisa d'un moyen fort adroit, qui réussit au delà de ses espérances.

Il fit sonner bien haut sa parenté, l'état d'abandon dans lequel se trouvait sa cousine, déclara que, bien qu'il fût son créancier, il ne se sentait pas le courage de dépouiller l'orpheline ; qu'il voulait, au contraire, augmenter sa fortune, afin de l'établir convenablement un jour. Il ajouta qu'il abandonnait sa créance, qu'il se sentait pris d'un vif intérêt pour cette pauvre jeune fille, et demanda qu'on la plaçât sous sa tutelle.

Le tribunal fut ému d'un si noble désintéressement et lui accorda ce qu'il demandait.

Marthe n'apprit cette décision qu'au moment où le baron vint la chercher.

Celui-ci avait prudemment choisi l'heure et la saison favorables. Il se présenta à huit heures du soir, par une froide bise de décembre. Il savait tort bien que les paysans sont pauvres et se couchent de bonne heure pour éviter de faire du feu ; il n'ignorait pas que la maison de sa cousine était située à l'extrémité du village.

Il frappa à la porte de la maison.

– C'est vous, Jean Talec ? demanda la voix de Brigitte.

– Oui, répondit le baron en étouffant le bruit de sa voix dans les plis de son manteau.

La porte s'ouvrit ; Brigitte recula épouvantée.

Le baron s'avança, suivi de deux laquais, et referma brusquement la porte.

– Où est votre maîtresse ? dit-il.

– Dans sa chambre... là-haut... balbutia Brigitte.

– Bien. Prévenez-la que je désire lui parler à l'instant. Quant à vous, hâtez-vous de préparer les hardes de Mlle de Cordouën et les vôtres.

La vieille servante courut prévenir Marthe, qui ne voulut pas descendre.

– Dites à votre maîtresse que, dussé-je enfoncer sa porte, je veux lui parler à l'instant.

Marthe descendit, calme et hautaine.

– Je croyais, mon cousin, en avoir fini avec vos persécutions. De quel droit venez-vous les renouveler à pareille heure ?

– Ma cousine, vous employez de bien vilains mots pour une chose fort simple. Je ne suis point votre persécuteur ; je suis votre seul parent ; c'est à moi que nos magistrats ont confié votre tutelle, et je viens vous offrir humblement ma compagnie, mes soins, ma maison...

– Êtes-vous fou ? demanda Marthe.

– En aucune façon, ma cousine, et si vous doutez de ma parole, voici les preuves de ce que j'avance.

Marthe jeta les yeux avec stupeur sur les papiers que lui tendait le baron.

– Je rêve, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle avec égarement. C'est impossible !

– De grâce, ma cousine, calmez cette exaltation. Ne voyez en moi qu'un parent dévoué, qui a résolu de réparer envers vous les torts de la fortune. Veuillez me suivre... Il le faut...

– Il le faut, dites-vous ? De sorte que si je m'y refusais...

– J'en serais désolé, répondit le baron, mais je serais contraint d'employer les moyens que la loi met en mon pouvoir.

– La force ? Vous n'oseriez pas, peut-être !... dit Marthe en toisant dédaigneusement son cousin.

Mais le baron, fort de son droit, resta de marbre devant ces outrages.

– C'est vous qui l'aurez voulu, soupira-t-il, comme s'il eût fait un pénible effort.

Sur un geste de lui, les laquais s'approchèrent de la jeune fille.

– Laissez-moi s'écria-t-elle en se reculant avec dégoût ; je vous épargnerai cette dernière infamie.

Le baron fit signe à un laquais de faire avancer la chaise de poste, qu'il avait prudemment laissée à quelque distance de la maison.

– Tout est-il prêt ? demanda-t-il à Brigitte qui descendait..

La fidèle servante regarda sa maîtresse immobile.

– Hâtez-vous, reprit le baron ; voici la chaise. Votre pelisse.

Brigitte obéissait machinalement. Elle enveloppa sa jeune maîtresse, qui se laissa faire sans mot dire. Mais, au moment de monter en voiture, une réaction violente s'opéra : Marthe tomba en proie à une violente attaque de nerfs.

– Venez ! dit le baron à, Brigitte en emportant la jeune fille dans ses bras. Nous n'avons pas le temps de nous arrêter à de pareilles sensibleries.

Et la chaise de poste s'éloigna.

V

En reprenant connaissance, Marthe jeta autour d'elle un regard d'effroi. Elle aperçut Brigitte, silencieusement assise à ses côtés, et parut éprouver un grand soulagement. Elle lui saisit convulsivement la main, tandis que des larmes amères coulaient de ses paupières. A la lueur des lanternes de la chaise, elle reconnut aussi le baron de Léradec, et, ne voulant pas lui donner le spectacle de ses larmes, elle essuya ses yeux et se renferma dans un silence absolu.

Aussi lorsque, le lendemain matin, le baron lui demanda si elle désirait se reposer, ne daigna-telle pas lui répondre. Après avoir renouvelé sa demande, sans plus de succès que la première fois, le baron devina ce qui se passait dans l'esprit de Marthe.

– Descendez, ma cousine, dit-il ; nous allons nous reposer.

Marthe obéit avec la docilité d'un automate ; mais au moment où le baron lui tendait la main pour descendre de voiture, elle se recula avec un

geste d'horreur.

Le baron sourit et s'éloigna de quelques pas. Marthe et Brigitte le suivirent.

Il en fut de même pendant tout le voyage. Chaque fois que le baron voulait s'arrêter, la même scène se renouvelait.

Marthe avait cru remarquer que pendant le trajet son cousin était agité, fiévreux, inquiet. Il craignait certainement d'être poursuivi. En effet, il ne respira librement qu'au moment où la chaise de poste traversa Paris et se dirigea sur Auteuil.

Camaret vint ouvrir la porte de la grille, déchargea les malles et conduisit Marthe et Brigitte à l'appartement qui leur était destiné. La jeune fille avait manifesté quelque étonnement en apercevant Camaret, qu'elle reconnaissait parfaitement pour l'avoir vu au Pouliguen ; le baron s'en aperçut.

– Vous le voyez, ma cousine, lui dit-il, j'ai tout fait pour vous rendre ce séjour aussi agréable que possible. Mon premier soin a été de vous entourer de figures de connaissance.

Marthe, sans en vouloir entendre davantage, se retira brusquement dans son appartement.

Le silence que gardait la jeune fille ne parut pas émouvoir le baron. Il comprenait fort bien, de son côté, que la violence était entre ses mains une arme maladroite. Décidé à jouer jusqu'au bout le rôle paternel qu'il s'était distribué, il ne désespérait pas d'amener Marthe à en devenir dupe elle-même.

Quant à Marthe, elle ne savait pas même en quel pays elle se trouvait. Elle supposait bien, à la vérité, que cette ville qu'elle avait traversée, c'était Paris ; mais la ferme résolution qu'elle avait prise de n'adresser aucune question au baron de Léradec ne lui permettait pas de s'éclairer à ce sujet. D'ailleurs, que lui importait ? En quelque lieu que se trouvât sa prison, n'était-ce pas toujours une prison ?

En dépit de la mansuétude éternelle de son geôlier, Marthe avait deviné quelles terribles passions s'agitaient derrière ce masque de f videur, Aussi ne s'aventurait-elle jamais seule dans le jardin, tant elle redoutait une surprise ; Brigitte l'accompagnait toujours. Il semblait à Marthe qu'elle était plus forte quand elle était deux.

Le baron s'était flatté que les rigueurs de sa pupille cèderaient devant la douceur qu'il lui témoignait ; et pourtant, depuis deux ans que durait la captivité de la jeune fille, ses manières n'avaient rien perdu de leur austère rigidité.

Marthe, dans le cours de ses promenades, avait plusieurs fois rencontré Camaret. L'idée lui était venue souvent de lui adresser la parole ; mais elle le croyait si formellement complice de la tyrannie du baron, qu'elle s'était détournée avec mépris.

Près de trois années s'étaient écoulées ainsi dans une monotone uniformité ; Marthe venait d'avoir vingt ans. Elle entrevoyait avec bonheur le jour prochain où elle pourrait échapper enfin à la tutelle odieuse qui lui pesait. Elle songeait à Raoul, dont elle ignorait le sort ; cette douce vision l'accompagnait dans ses promenades à travers les pelouses ensoleillées, sous les voûtes feuillues des arbres verts.

Le mois d'avril venait d'embellir de sa plus riante parure la prison de la jeune fille ; elle errait silencieuse et pensive, lorsqu'elle vit venir à elle le baron de Léradec.

– Ma cousine, dit-il en l'abordant le chapeau à la main, j'aurais à vous parler. Veuillez prier Brigitte de se tenir à l'écart pendant quelques instants.

Fidèle au système de mutisme qu'elle avait adopté, Marthe continua sa promenade.

– Je vous en prie, ma chère enfant, daignez m'écouter. Vous vous méprenez depuis trop longtemps sur mes intentions pour que je ne m'estime pas enfin heureux de vous prouver combien je m'intéresse à ce qui vous touche.

Involontairement Marthe releva la tête.

– Je viens vous donner des nouvelles de quelqu'un qui vous est cher, Marthe, reprit le baron.

Les yeux de la jeune fille brillèrent d'un éclat fiévreux. L'arrivée du baron et les paroles qu'il venait de prononcer coïncidaient tellement avec ses plus secrètes pensées, qu'elle craignit de les avoir laissé paraître et ne répondit rien.

Le baron comprit qu'il fallait frapper un grand coup.

– C’est du chevalier de Penhoël que je désirais vous entretenir, ajouta-t-il en faisant mine de se retirer ; mais puisque ma présence vous importune, souffrez que je me retire.

– Vous venez me parler de Raoul ! Vous ? fit Marthe avec incrédulité.

– Oui, ma cousine.

– Laisse-nous, Brigitte ! ordonna-t-elle d’une voix émue.

– Ma chère cousine, bien des événements se sont accomplis depuis deux ans et demi que je suis investi de votre tutelle, et je me félicite aujourd’hui d’avoir pris ce parti en présence des faits que le hasard m’a révélés. Vous n’ignorez pas, sans doute, la cause des longues absences du chevalier ?...

– Je ne la connais pas.

– Est-il bien possible ! Quoi ! vous ne savez pas que M. Raoul avait frété un navire et qu’il faisait la contrebande ?

– Je l’ignorais, monsieur. Mais vous, comment l’avez-vous appris ?

– Par le baron de Saligny, capitaine de vaisseau de Sa Majesté, avec qui le hasard m’a mis en relation.

– Et lui-même, comment le savait-il ?

– Oh [d’une source authentique, je vous en réponds ! C’est lui qui a combattu le chevalier et qui l’a fait prisonnier.

– Quoi ! Raoul est prisonnier ?

– Non, ma cousine, il s’est évadé.

Le baron lui raconta alors ce que lui avait confié le capitaine de Saligny.

– De sorte que Raoul est sauvé ? demanda joyeusement Marthe.

– Cela dépend de vous, dit-il froidement.

Ces paroles arrêtaient sur les lèvres de Marthe les expressions de reconnaissance qui débordaient de son cœur. Elle sentit que son tuteur venait lui proposer un marché.

– En quoi cela dépend-il de moi ? demanda-t-elle pourtant.

– Veuillez m’écouter avec attention, Marthe ; je vais vous ouvrir mon cœur.

– Son cœur ! pensa la jeune fille. Il en a donc un ?...

– Vous me rendrez cette justice, Marthe, commença le baron que j’ai tout fait pour me concilier votre amitié, m’attirer votre confiance. Je n’ai pas pu

atteindre mon but, je le déplore, car mes intentions étaient pures et mes vues honnêtes.

– Au fait, au fait ! dit vivement Marthe.

– J’y arrive, continua le baron. Le hasard m’a mis aujourd’hui en possession d’un secret que m’achèteraient bien cher et le baron de Saligny, et le maréchal de Villeroi, et le régent lui-même. J’ai découvert la retraite de notre... je veux dire leur ennemi, corrigea le baron, qui se mordit les lèvres.

– Pourquoi vous reprendre ? fit Marthe avec amertume. Vous aviez bien dit, mon cousin.

– Non. Je vais vous en donner la preuve : c’est que je ne leur ai pas révélé cette retraite.

– Et vous venez me la dire à moi ! Vous me permettrez d’embrasser le fils de mes bienfaiteurs... mon frère !

– Si vous le voulez, oui, Marthe, je vous donnerai cette joie.

– Soyez béni, mon cousin. D’aujourd’hui j’oublie tout ce passé de souffrances que vous m’avez fait...

– Patience, ma cousine ! reprit le baron avec un sourire. Je n’ai pas fini.

– Mais que voulez-vous donc de moi ? demanda Marthe effrayée.

– Je vais vous le dire, ma cousine, répliqua le baron. Depuis longtemps je vous aime, vous le savez. J’ai, pour toucher votre cœur, essayé de tous les moyens : j’ai été doux, humble, soumis, patient ; j’ai essuyé vos dédains ; j’ai courbé mon front sous votre mépris ; en un mot, j’ai souffert. Oh ! j’ai bien souffert ! répéta le baron, dont la main déchirait la poitrine. Aujourd’hui, je ne veux plus de ces tortures. Je repousse tous ces moyens timides. J’userai de ceux qui sont en mon pouvoir. Si vous êtes réellement sa sœur, si vous êtes pour lui bonne, reconnaissante et dévouée, Raoul échappera au châtiment qui le menace. Que je révèle sa retraite, il est prisonnier, condamné, exécuté. Que je me taise, il peut encore vivre heureux. Moi-même je préparerai sa fuite ; moi-même je.

– Et quelles conditions mettez-vous à cet avenir dont vous faites un si touchant tableau ? demanda Marthe, qui devina la pensée du baron.

– Une seule : vous m’épouserez ; vous oublierez ce passé douloureux qui se dresse entre vous et moi.

– Assez, monsieur, interrompit Marthe. Enfin ! je vous retrouve tel que je vous ai toujours connu ! Il est donc tombé ce masque hypocrite dont je n’ai jamais été du pe !... Eh bien n ! souffrez donc à votre tour, vous qui m’avez fait souffrir, et que ce soit votre châtiment.

– Ah ! le vôtre est proche ! s’écria le baron furieux. Il sera terrible, je vous le jure, fière et dédaigneuse fille ! Ah ! vous êtes sans pitié ! Ah ! mes tortures sont pour vous un doux passetemps !... Alors, retenez bien ceci, Marthe. Je n’ai pas menti : Raoul est à ma merci. Mais il ne me suffit plus de sa liberté ! Ce que je veux de lui, c’est vous ! A personne je ne confierai sa retraite. Non, pardieu ! lis m’enlèveraient le plaisir de la vengeance ! C’est moi qui serai son juge et son bourreau, ou vous m’épouserez aujourd’hui même.

– Si Dieu l’a condamné, qu’il meure ! s’écria Marthe avec énergie ; mais rappelez-vous bien que ce jour-là je mourrai aussi, je vous en fais le serment !

– Soit ! Du moins, vous ne lui aurez pas appartenu ! fit le baron écumant de rage.

A ces mots, il s’éloigna précipitamment, laissant la jeune fille évanouie aux mains de Brigitte, qui la soutenait avec peine.

VI

Depuis que Louis XIV avait transporté la cour à Versailles, c’était sur la route qui passait devant l’Oasis une file processionnelle de cavalcades, de chaises à porteur et de carrosses de toutes sortes. Louis XIV était mort ; mais les habitudes subsistaient encore ; l’usage survivait à la mort du grand roi, et le genre de vie adopté par le régent n’était pas fait pour y rien changer.

La nuit était fort avancée. Il était quatre heures du matin ; le jour commençait à poindre et jetait déjà sur l’horizon cette teinte blanchâtre qui précède le lever du soleil. Le silence se faisait enfin sur cette route tout à

l'heure égayée par les bruyants éclats de rire des dames et des gentilshommes. Pourtant un carrosse, attelé de deux magnifiques bêtes dont un cocher habile avait peine à contenir la fougueuse impatience, s'avancait rapidement sur le chemin poussiéreux.

Tout à coup les chevaux s'arrêtèrent brusquement, malgré les coups de fouet multipliés de l'automédon. Le carrosse était violemment secoué, quand une glace de la portière s'ouvrit ; un homme se pencha, et s'adressant au cocher :

– Que fais-tu, maraud ? Qu'y-a-t-il ? fit un gentilhomme qui mit lestement pied à terre.

– Je l'ignore, répondit le cocher ; mes chevaux refusent d'avancer...

Sans l'écouter, son maître fit quelques pas en avant pour s'expliquer la résistance inattendue de son attelage.

– Ouais ! fit-il. Un homme mort en travers du chemin ! Qu'est-ce que cela signifie ? Descendez, vous autres ! cria-t-il. Ici, l'abbé ! Viens vite !

L'abbé accourut en toute hâte, et regardant attentivement le cadavre :

– Il est encore chaud, fit-il observer.

– Silence ! dit à voix basse le gentilhomme qui le premier était descendu de carrosse. N'entends-tu rien, Dubois ?

– Mais si, répondit l'abbé après avoir prêté l'oreille ; on dirait un cliquetis d'épée, là-bas, sous les arbres. Tiens ! c'est devant la maison de notre ami.

– Quel ami ?

– Monsieur Germain.

– Notre ambassadeur en Espagne ? Il habite donc ici près ?

– Sa maison est derrière ce groupe d'arbres.

– Prends des pistolets dans les poches de mon carrosse, et suis-moi.

– Votre Altesse n'y songe pas !...

– Tais-toi ; agis, et ne discute pas ! fit le régent, qui se dirigeait en courant vers le lieu présumé du combat.

Arrivé à l'entrée du bouquet d'arbres placé devant la grille de l'Oasis, il aperçut, adossé à un arbre, un homme s'escrimant courageusement contre trois individus qui le serraient de près.

– Tenez bon, mon gentilhomme, cria le régent.

A ces mots, il vint se placer à côté de lui, l'épée à la main, et engagea le fer.

- Encore un cadavre ! dit-il en voyant un homme étendu à ses pieds.
- Deux sur cinq ! répondit l'inconnu. Reste trois ; nous les aurons.

Au même instant, Dubois survint, et du premier coup d'œil embrassant la scène qui se déroulait à ses yeux, il fit feu de ses deux coups ; mais il était tellement troublé de voir le régent l'épée à la main, ferraillant contre des bandits, que pas un de ses coups ne porta.

Son intervention produisit néanmoins une heureuse diversion, car à son tour il avait dégaîné.

Les assaillants, se voyant en nombre égal, firent entendre un sauve qui peut général et s'enfuirent précipitamment. Un homme, les traits cachés par un masque, que ni Philippe ni l'abbé n'avaient encore aperçu, s'élança sur son cheval et disparut à son tour en laissant échapper des paroles d'imprécation.

Pendant ce temps, le soleil s'était levé ; le jour commençait à pénétrer à travers le feuillage encore clair-semé. Le régent et Dubois jetèrent les yeux sur le gentilhomme à qui ils étaient venus en aide.

- Monsieur Germain ! firent-ils à la fois avec un profond étonnement.

Ils s'aperçurent alors que celui qu'ils avaient secouru était fort pâle et paraissait se soutenir avec peine.

- Vous êtes blessé ? demanda le régent

– Oh! ce n'est rien, répondit M. Germain ; mais depuis dix minutes je dois avoir perdu beaucoup de sang. Franchement, messieurs, je crois que je vous dois la vie.

A son tour il jeta les yeux sur ceux qui l'avaient sauvé.

– Que vois-je ? fit-il en se découvrant respectueusement. Votre Altesse ! l'abbé Dubois !

Mais l'effort qu'il venait de faire épuisa ses forces ; il chancela et serait tombé, si l'abbé ne se fût élancé pour le soutenir.

– Il faut rentrer sur le champ, lui dit-il. Vous avez besoin de repos et de soins. Venez !

M. Germain s'appuya sur le bras de l'abbé, ouvrit la porte de sa maison, et en entrant dans le salon se laissa tomber épuisé dans un fauteuil.

– Vous êtes donc seul ici ? demanda Philippe.

– Non. J’habite avec un ami qui est là-haut, sans doute.

Dubois se préparait à aller réveiller l’ami de M. Germain quand celui-ci, que e tout ce bruit avait mis sur pied, pénétra dans le salon.

– Que vois je ? M. Raoul blessé ! s’écria-t-il avec égarement.

Alors, avec une sollicitude et une dextérité incroyable, il se mit à déshabiller M. Germain, sans faire attention aux personnages qui se trouvaient t là.

– Aidez-moi donc, dit Martin avec impatience.

– C’est juste, fit le régent en échangeant un sourire avec Dubois. Que faisons-nous là ?

Martin sortit et revint avec du linge et une cuvette pleine d’eau. Il commença par enlever doucement le sang qui s’était figé aux bords de la plaie, et reconnut avec joie qu’il ne s’agissait que d’une profonde égratignure. Cependant, comme elle avait environ cinq pouces de long sur deux signes de profondeur, le sang avait coulé avec abondance.

Le contact de l’eau froide ranima le blessé, qui ressentait une extrême faiblesse. Martin mit sur la plaie une compresse qu’il attacha solidement.

Pendant ce temps, le régent tenait la cuvette, et l’abbé Dubois déchirait le linge en bandes.

Lorsque M. Germain ouvrit les yeux, il aperçut dans cette ridicule position ceux qui venaient de le secourir si utilement.

– Oh ! que Votre Altesse me pardonne ! dit-il en faisant un mouvement.

Le régent partit d’un violent éclat de rire, et tendit à Martin le récipient qu’il tenait encore entre les mains.

– Je vois, mon cher hôte, dit Philippe, que vous êtes complètement remis et que votre blessure est insignifiante ; mais apprenez-moi, de grâce, ce qu’étaient ces misérables coquins dont nous vous avons débarrassé si fort à propos.

– Je n’en sais rien moi-même, monseigneur.

– Mais que vous est-il arrivé ?

– Je suivais la route, et j’allais m’enfoncer sous le bouquet d’arbres situé devant ma maison, lorsqu’un homme masqué passa près de moi et m’examina avec la plus grande attention.

– C’est lui ! s’écria-t-il d’une voix forte.

Aussitôt je me vis entouré de cinq épées, pendant que l’homme masqué assistait les bras croisés à cette scène. Mais j’avais eu le temps de dégainer, et j’étendis mort à la première passe celui qui le premier croisa le fer avec moi. Je parvins à m’adosser à un arbre et à faire face à mes adversaires. J’en tuai un second, mais je me sentis blessé, et je désespérais de pouvoir lutter contre les trois autres, quand l’imprudente générosité de Votre Altesse est venue à mon aide. Ce sera certainement un des plus beaux souvenirs de ma vie que de pouvoir dire que Philippe de France a tiré l’épée pour le plus humble de ses serviteurs. Quant à vous, monsieur l’abbé, reprit Germain en s’adressant à Dubois, permettez-moi de vous remercier aussi.

– C’est assez d’explications et de remerciements, interrompit le régent. Parlons un peu de vous, monsieur Germain. Vous êtes gentilhomme ?

– Non, monseigneur, je vous assure.

– N’essayez pas de le nier ; je ne vous croirais pas. A la manière dont je vous ai vu manier une épée, le doute ne m’est plus permis. Et même, tandis que vous étiez étendu là dans votre fauteuil, pâle et défait, plus je vous considérais, plus il me semblait vous avoir vu déjà.

– Sans doute, répliqua vivement Germain. Ne m’avez-vous pas confié, il y a six semaines, une mission que j’ai eu le bonheur de mener à bonne fin ?

– Je le sais ; mais mes souvenirs remontaient plus haut : il me semblait vous avoir vu à la cour. Envoyant votre peau blanche, votre linge soigné, en entendant ce Martin vous appeler « monsieur Raoul, » voyais bien que vous cherchiez à vous cacher ; mais par la pensée je dépouillais votre visage de cette barbe qui le couvre, et m’efforçais d’y mettre un nom, non pas celui que vous portez, mais celui que vous devriez porter.

– Il faut que Votre Altesse soit abusée par quelque ressemblance, balbutia Germain. Quant à ce nom de Raoul qu’a prononcé mon ami...

– Encore un mensonge, interrompit de nouveau le régent. Ce n’est pas votre ami : c’est votre serviteur. Un ami n’aurait pas dit « monsieur Raoul. »

– Excusez son trouble, monseigneur.

– J’excuse tout, même votre insistance à garder un secret que j’ai deviné. Mais vous m’avez rendu service, et je ne me crois pas quitte envers vous.

Donc, répondez-moi. Vous avez des ennemis, Cet homme masqué que nous avons vu s'enfuir, le chef de ces coquins sans doute.

– Je ne sais, monseigneur.

– Quoi ! faut-il que ce soit moi qui recompose votre roman ? Vous avez des ennemis, ou au moins un ennemi, ce n'est pas douteux. Que ce soit un amant jaloux, un mari trompé, un père ou un tuteur furieux, je ne veux pas le savoir ; je ne suis pas un confesseur, et Dubois, tout abbé qu'il se dise, ne l'est guère plus que moi. Cet ennemi, le connaissez-vous ?

– Sur mon honneur, j'affirme à Votre Altesse que je ne puis avoir que des doutes.

– Sur qui se portent-ils ? Parlez !

Vous comprenez, monseigneur, que, sur un simple soupçon, je me garderais bien de compromettre à vos yeux un gentilhomme.

– Comment ! s'écria Philippe, c'est un gentilhomme qui vous fait assassiner par des bravi ? Il est donc vieux et infirme ?

– Il n'est pas jeune, mais il est encore d'âge à manier l'épée. Du reste, je vous le répète, monseigneur, je ne suis pas sûr que ce soit bien de ce gentilhomme qu'il s'agisse. En outre, je suis de ceux qui vengent eux-mêmes les griefs qu'ils ont sur le cœur, et quand je connaîtrais le nom de celui qui a soudoyé mes assassins, je ne vous le dirais pas.

– Décidément, vous êtes entêté comme un Breton, monsieur Germain ! dit Philippe en souriant, et sans remarquer que son hôte avait pâli davantage à cette plaisanterie. Allons ! je vous laisse avec votre secret ; mais, croyez-moi, si vous avez un jour besoin de mon appui, vous pouvez venir me le demander sans crainte. J'espère que nous nous reverrons, monsieur Germain, ou plutôt monsieur Raoul, car je connais la moitié de votre nom.

Philippe se leva ; l'abbé Dubois fit comme lui.

Raoul voulut les accompagner.

– Je vous le défends formellement, dit le régent. A bientôt.

Il remonta en carrosse et disparut rapidement.

– Ne connais-tu pas cette ligure blonde que nous venons de quitter ? demanda-t-il à Dubois.

– Ma foi ! monseigneur, je suis comme vous. Je la connais, mais je ne la reconnais pas, répondit Dubois.

– C’est singulier ! fit le régent pensif. Cet homme est jeune ; il est beau, il est intelligent, il a une volonté de fer, il manie l’épée comme un diable, et il se cache ! Cela m’intrigue. Dubois, tâche de découvrir ce mystère ; entends-tu ?

– Je vois que Son Altesse ne songe plus à cette jeune fille dont elle ’me parlait hier, et qu’elle a aperçue l’autre jour en carrosse.

– Quelle jeune fille ?

– Rue de l’Arbre-Sec. Monseigneur ne se la rappelle pas ? demanda finement Dubois.

– Mais si, je me souviens : une blonde ravissante, parbleu !

– Je sais qui elle est. C’est la fille d’un ancien soldat, un nommé Jérôme, propriétaire du cabaret de l’*Arbre-Sec*.

– Bravo, Dubois ! Eh bien ! occupe-toi de la jeune fille et de monsieur... Raoul. L’un n’empêche pas l’autre.

VII

En quittant Marthe, le cœur gonflé de rage et de haine, le baron de Léradec avait sur le champ mis à exécution le plan qu’il avait conçu.

Il descendait silencieusement le cours la Reine, sans s’apercevoir que la nuit se faisait épaisse autour de lui, quand un grand corps se dressa tout à coup devant lui.

– *Moussu*, dit l’inconnu en le saluant avec une remarquable politesse, je crois avoir oublié ma bourse dans votre poche. Ayez la bonté de vous en assurer et de me la rendre à l’instant.

Le baron jeta les yeux sur ce hardi questionneur. Il vit un long personnage habillé d’une façon burlesque, au côté duquel pendait une énorme rapière, tandis que brillaient dans sa main les reflets d’un poignard à la lame large et effilée.

– C’est le ciel qui me l’envoie ! murmura-t-il.

– Ce ne pas le ciel, mon bon *moussu* ; c’est plutôt le bésain, car je suis gentilhomme, natif de Capdénac.

– Vous êtes un niais ! répondit le baron.

– Un niais ! moi ? Vous êtes donc las dé la vie ?

– Ma bourse, ou mieux la vôtre, continua le baron, contient à peine quarante pistoles. Voulez-vous en gagner trois fois autant ?

– Si je le veux, *mordious* ! Parlez, mon gentilhomme. Qué faut-il faire ! Mais d’abord... donnez toujours les quarante pistoles ; nous verrons après...

Le baron s’exécuta de bonne grâce.

– Vous avez besoin d’argent, monsieur. de Capdénac ? Et vous êtes courageux ?

– *Qu’es-aco* ? fit le Gascon. En douteriez-vous ?

– Alors vous ne craindriez pas d’échanger avec un de vos semblables un coup de votre lourde rapière ?

– *Biatazé* ! J’en ai tué plus de cent, voyez-vous. Et pour peu qué j’y trouvé mon profit.

– C’est bien. J’ai un ennemi dont je veux me défaire, mais à qui je ne puis me montrer pour des raisons qu’il est inutile de vous dire.

– Je comprends, mon cher *moussu*, dit le Gascon en clignant de l’œil.

– Je vous préviens seulement que vous aurez affaire à un gaillard déterminé.

– De sorte qu’il y a des chances de se faire tuer et qu’il faut être en force ? Si donc je prénaiss un ou dus amis ?

– Prenez-en plutôt quatre.

– Quatre, soit. Mais ce sera cher, je vous en préviens.

– Combien demandez-vous ?

– Cent pistolés chacun. Je suis raisonnable, vous voyez.

– Vous êtes fou ! Je ne vous paierai jamais ce prix-là.

– Alors, rien de fait. Je vous salue, mon bon *moussu*.

– Un instant, que diable ! Où les trouverez-vous, ces quatre hommes ?...

– Au cabaret de l’*Arbre-Sec*, dès demain, si vous lé voulez. A neuf heures du soir.

– Et, ajouta le baron, je vous conduirai sur l’heure à celui que vous vous chargez de.

– Si vous apportez la somme, c’est convenu.

Le lendemain, le baron de Léradec, malgré l’insurmontable répugnance qu’il éprouvait, pénétra dans le cabaret de maître Jérôme et reconnut en entrant M. de Capdénac. Il s’attabla sans façon, discuta longuement et finit par prononcer le nom du chevalier de Penhoël.

– Pour vous ôter tout scrupule, disait-il, je dois vous prévenir que ce chevalier est un aventurier sans foi ni loi, un contrebandier qui s’est évadé de prison, un homme, en un mot, dont on apprendra la mort avec plaisir. Êtes-vous décidé à présent ?

– Oui, si vous payez d’avance, répondit le Gascon.

– Alors, suivez-moi.

Le baron solda la dépense et se dirigea vers Sèvres, escorté de ses spadassins. Son étoile l’avait servi à souhait : Raoul revenait d’une de ses expéditions infructueuses à la recherche de Marthe, quand il fut brusquement assailli. Convaincu que son ennemi ne lui échapperait pas, le baron avait voulu assister à sa mort, et n’avait pris la fuite qu’au moment où avait retenti le sauve qui peut général.

Il est temps maintenant d’apprendre au lecteur de quelle façon le baron de Léradec avait découvert la retraite de Raoul.

Camaret cumulait en même temps les fonctions de gardien et de jardinier. Il était monté sur une échelle et gravement occupé à émonder les peupliers qui longeaient le mur du parc, lorsque, sur la route qui passait devant la grille d’entrée, il vit venir un homme marchant lentement et porteur de lunettes bleues. Camaret le regarda machinalement ; il allait continuer sa besogne sans faire plus d’attention à ce passant, quand il le vit s’asseoir, ôter ses lunettes et essuyer avec son mouchoir la sueur qui lui perlait, au front.

– Yvon ? fit-il avec étonnement. Le fils de Pierre Maroët à Paris 1

Il allait l’apostropher quand le baron, qui du pied de l’échelle surveillait les travaux de son jardinier, remarqua la préoccupation de Camaret.

– Que regardais-tu là ? lui demanda le baron.

– Rien, monsieur le baron. C’est le fils d’un de mes amis du Pouliguen que j’ai aperçu là, et à qui je vais serrer la main, si vous le permettez.

– Et comment se nomme-t-il ?

– Yvon Maroët. Mlle Marthe le connaît Lien.

– Et tu dis qu’il est là ?

– Assis en face le parc, sur le boni de la route.

M. de Léradec fit signe à Camaret de se taire, franchit les degrés de l’échelle et jeta les yeux sur Yvon. Le jeune Breton était assis en effet et paraissait fatigué.

Le baron put le contempler à l’aise. Il descendit aussitôt, et s’adressant à Camaret :

– Es-tu bien sûr que ce soit là cet Yvon dont Mlle Marthe m’a tant parlé ?

– Parbleu ! Je l’ai vu grandir, et suis allé cent fois à la pêche avec lui.

– Alors, tâche de savoir où demeure cet Yvon.

– Ce n’est pas difficile. Je vais le lui demander, dit Camaret en faisant mine de s’éloigner.

– Eh ! non, animal ! fit le baron avec impatience. Je veux leur ménager une surprise, à Marthe et à lui. Ne crois-tu pas qu’ils auraient du plaisir à se revoir ?

– J’en suis persuadé.

– Alors guette le moment où il s’éloignera ; suis-le sans être vu, et reviens me dire où il habite. Si tu es adroit, si tu réussis, il y a deux louis pour toi, sans compter celui-ci.

A ces mots, le baron glissa une pièce d’or dans la main de Camaret.

– Oh ! je réussirai, monsieur le baron, fit Camaret.

Il alla sans bruit entr’ouvrir la porte de la grille et observa. Au bout d’un quart d’heure, Yvon s’éloigna. La nuit commençait à tomber.

Derrière lui, Camaret se glissa inaperçu le long des arbres de la route. Grâce à l’obscurité, il put observer, sans être vu, tous les mouvements d’Yvon, qui suivit le bord de la Seine jusqu’au pont de Sèvres. Là, il tourna à gauche, traversa le village et disparut à droite, sous les arbres de l’Oasis dont Camaret entendit se refermer distinctement la porte.

L’ancien pêcheur ne connaissait ni Paris ni ses environs ; mais le chemin qu’il avait parcouru était si peu compliqué, que se tromper était difficile.

Cependant il crut devoir par précaution compter les pas qui séparaient l'Oasis du pont de Sèvres. Ensuite il regagna vivement la maison d'Auteuil.

Le baron attendait son retour avec la plus vive impatience.

– Eh bien ? demanda-t-il anxieusement.

– J'ai gagné mes deux louis, monsieur le baron, dit Camaret d'un air triomphant. Descendez le cours de la Seine jusqu'au pont de Sèvres. Tournez à gauche ; comptez sur la route qui continue huit cent dix-sept pas. A droite un bouquet d'arbres, derrière une maison. C'est là qu'est entré Yvon.

– Tu as montré du zèle et de l'intelligence, dit le baron, qui avait peine à contenir sa joie ; il est juste que je te récompense. Au lieu de deux louis, en voici quatre : es-tu content ?

– Quatre louis ! disait" Camaret émerveillé.

– Surtout, pas un mot à Marthe !

– Il n'y a pas de danger. Quatre louis I répétait Camaret. Quel excellent maître !

Le lendemain matin, sans perdre une minute, le baron alla rôder aux environs de l'Oasis. A l'aide de quelques pièces de monnaie, il apprit des paysans voisins que l'homme dont il leur – faisait le portrait était venu s'installer en mars dans cette maison, et qu'un mois après un inconnu était venu le rejoindre ; que ces deux hommes ne sortaient guère que le soir, ou le matin avant le jour.

– Plus de doute ! s'était dit le baron. Le chevalier de Penhoël est venu rejoindre Yvon. Ah ! je ne le savais pas si près de moi ! Et maintenant, Marthe est à moi.

C'est à la suite de cette découverte qu'il avait demandé à la jeune fille sa main en échange de la vie et de la liberté de Raoul, et que, sur le refus de Marthe, il avait eu recours au lâche guet-apens que des circonstances imprévues avaient fait échouer.

– Allons, disait-il en fuyant, tout n'est pas encore perdu ! Il me reste encore le baron de Saligny et le maréchal de Villeroi. Cette fois, si Marthe résiste encore, le chevalier est bien perdu !

VIII

Puisque le mystère dont s'enveloppaient Raoul et Yvon est dévoilé, disons comment ils avaient échappé tous les deux aux recherches dont ils avaient été l'objet.

Alors qu'Yvon, agenouillé près du cadavre de son père, oubliait les dangers auxquels il venait d'échapper et ceux qui le menaçaient encore, une escouade de cavaliers était détachée par ordre du gouverneur de la province, pour s'assurer à tout événement de la personne de Pierre Maroët, dont la complicité n'était pas douteuse

Depuis trois heures à peine Yvon était silencieusement assis auprès de ce lit funèbre, lorsque le lourd marteau de la porte du château de Penhoël fut violemment ébranlé. Sa mère comprit instinctivement qu'un nouveau malheur était suspendu sur sa tête ; elle entraîna Yvon, qu'elle conduisit dans une retraite sûre comme en étaient remplies à cette époque toutes les propriétés seigneuriales, et alla ouvrir la porte du château.

Une dizaine de cavaliers l'assiégeaient.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix ferme.

– Ordre du gouverneur ! dit laconiquement le maréchal-des-logis.

– Que vous envoie-t-il faire dans ce château ?

– Nous avons mission de le visiter de fond en comble et d'arrêter Pierre Maroët comme complice du capitaine Belle-Humeur.

– Venez, dit la veuve avec une énergie sauvage ; je vais vous montrer Pierre Maroët.

Après avoir attaché leurs chevaux dans la cour, les soldats firent irruption dans le château.

La mère d'Yvon prit la main du maréchal-des-logis et le conduisit dans la chambre où le vieux pêcheur était mort.

– Voilà Pierre Maroët ! lui dit-elle. Me disputerez-vous son cadavre ?

A la vue de ce visage immobile et de la calme sérénité qui s'y reflétait, les soldats reculèrent interdits.

– Maintenant, dit la veuve, si vous voulez parcourir le château, faites-le.

Après une visite infructueuse dans laquelle les cavaliers parcoururent toutes les pièces, sondèrent tous les murs, ils se retirèrent décontenancés.

– Pardonnez-moi, bonne dame, fit le maréchal-des-logis, qui n'était pas un méchant homme ; je regrette d'avoir troublé votre douleur, mais la consigne avant tout, n'est-ce pas ?... Vous comprenez ?... Il ne faut pas m'en vouloir.

La veuve ne répondit pas. Un sourire amer errait sur ses lèvres.

* – Allons, à cheval, vous autres ! cria le sous-officier que cette douleur muette avait bouleversé.

Le bruit de la cavalcade se perdit bientôt dans le lointain.

Yvon resta quinze jours auprès de sa mère, dont il parvint à calmer le chagrin ; et comme il ne pouvait pas sortir, il n'avait rien appris des événements qui s'étaient passés à Bel le-Ile. Enfin arriva Jean Talec. Il apprit à Yvon comment le chevalier de Penhoël avait été fait prisonnier, et en même temps de quelle façon il avait été délivré.

Yvon remercia le ciel et présenta à Jean la lettre que lui avait remise Raoul.

– C'est bien, dit simplement Jean, Dans huit jours je te remettrai les titres et l'argent de notre maître. Jusque-là, ne bouge pas.

Au jour dit, Talec fut exact. Il rendit à Yvon un compte minutieux de sa gestion, et lui remit une lourde valise pleine d'or. Le jeune Breton partit après avoir embrassé sa mère. Son voyage ne fut qu'une longue suite de terreurs. La somme considérable dont il était porteur, la responsabilité qui pesait sur lui, le rendirent d'une défiance exagérée. Armé jusqu'aux dents, il ne quitta pas d'un instant la valise dont il était porteur ; quant aux titres, il les avait prudemment fait coudre par sa mère dans la doublure de son pourpoint.

Au bout de trois semaines d'angoisses et d'insomnies, il arriva enfin à Paris, les yeux rougis, les traits fatigués, pâle, maigri, méconnaissable.

Alors seulement il put respirer. Son premier soin, en arrivant chez Jérôme, fut d'enlever les carreaux placés sous son lit et d'enfouir la précieuse valise. Nul autre que lui ne fut admis dans cette chambre dont il avait la clé et qu'il rangeait lui-même tous les matins.

Enfin, quand il acheta à Sèvres la maison dans laquelle nous l'avons vu s'installer, ce fut dans la cave qu'il plaça son trésor, après avoir entassé sur le trou qu'il avait fait tout ce qu'il avait trouvé de madriers, de futailles et de bouteilles. Encore n'était-il pas tranquille.

Fort heureusement pour Yvon, qui serait mort d'inquiétude, Raoul vint le rejoindre et le débarrasser des soins qui l'assiégeaient depuis plus de trois mois. Raoul avait trouvé chez Jérôme l'adresse de l'Oasis ; il s'y était rendu sur le champ. En le voyant entrer, Yvon faillit perdre connaissance, tant il éprouvait de joie.

– Enfin, vous voilà, mon cher maître ! s'écria-t-il. Ah ! mon pauvre père avait raison quand il disait que vous étiez béni ! Mais qu'êtes-vous devenu ? Comment avez-vous tant tardé à venir me retrouver ? Savez-vous que je commençais à désespérer de vous revoir ? Que je me reprochais de vous avoir abandonné ! Et puis cette fortune dont j'étais dépositaire, tout cela me tourmentait, me torturait ! Ah ! d'aujourd'hui seulement je vis, monsieur le chevalier !

Raoul souriait, doucement ému par cette joie naïve et sincère.

– Tu me demandes ce que je suis devenu, mon pauvre Yvon ? Je vais te le dire. Après avoir amené mon pavillon, je fus conduit à Lorient. J'appris alors que je serais dirigé sur Nantes sous bonne escorte, et je commençai à subir les humiliations de la captivité.

J'étais arrivé à Saint-Nazaire, où l'on me fit passer la nuit, lorsque dès l'aurore une nouvelle escorte vint me chercher. J'avais pris mon parti, et je marchais au milieu des soldats avec la plus grande indifférence quand je les vis tout à coup se jeter sur l'officier qui les commandait, tandis qu'une voix bien connue murmurait à mon oreille : « Vous êtes libre, capitaine ; suivez-moi ! » Je levai les yeux sur mon libérateur ; je reconnus Collet, et, dans l'escorte qui m'accompagnait, les matelots de l'Audacieux. Les braves cœurs ne m'avaient pas abandonné ! Ils avaient résolu de me délivrer, et j'appris par Collet de quelle façon ils y étaient arrivés.

Après leur avoir recommandé de se disperser à l'instant afin de se soustraire à toutes les recherches, je suivis Collet qui, de village en village, me conduisit jusqu'à Quimperlé, où habitait sa famille.

Fort heureusement pour moi, ni le baron de Saligny ni son officier n'avaient songé à me fouiller ; j'avais encore sur moi une partie de la somme que m'avait comptée M. Longwood, de sorte que je pus récompenser mon sauveur avant de prendre passage pour Douvres à bord d'un caboteur dont Collet connaissait particulièrement le capitaine.

En arrivant à Douvres, M. Longwood père, qui avait reçu depuis longtemps la nouvelle de la capture de l'*Audacieux*, ne me fit aucun reproche. Il m'offrit même, si je voulais recommencer, de me fournir un autre bâtiment ; mais je songeais à Marthe, que j'étais impatient de retrouver : je refusai ses offres. Je réglai avec lui mes affaires d'intérêt, et je regagnai la France. Durant le séjour que j'avais fait à Douvres, j'avais laissé pousser ma barbe, si bien que la première fois que je me vis dans un miroir, je me reconnus à peine.

Enfin, j'arrivai à Paris. Là, je crus réellement respirer un air plus pur, car je sentais aux battements de mon cœur que je me rapprochais de Marthe.

Maintenant, dit Raoul en achevant son récit, il faut que je découvre sa retraite. J'interrogerai, s'il le faut, pierre par pierre toutes les maisons d'Auteuil ; mais je veux la revoir, lui faire partager ma fortune et quitter avec elle cette France où je n'ai pas su me faire une place honorable. Qu'importe le pays où je me retirerai ! Ma patrie, c'est le cœur de Marthe ; mon ambition, c'est de la voir heureuse !

Raoul s'était donc mis en quête. Jusqu'ici ses efforts avaient été infructueux ; et pourtant il ne se décourageait pas ! C'est au retour d'une de ces stériles expéditions que la mort avait failli le surprendre.

IX

Lorsqu'Yvon était arrivé, sous le nom de Martin, chez maître Jérôme l'hôtelier, alors qu'il vivait dans l'intimité de l'aubergiste, un nouveau sentiment s'était emparé de lui et avait opéré une heureuse diversion aux sombres pensées qui l'assiégeaient.

Jamais il n'avait adressé à Josette un mot qui pût lui faire soupçonner qu'elle était aimée ; mais si jeunes qu'elles soient, les femmes ont un tact qui leur fait comprendre ce qu'on ne dit pas, et qui leur révèle même ce qu'on voudrait leur cacher.

* Or, Yvon était un cœur trop neuf pour dissimuler en matière de sentiment. Il ignorait lui-même ce qu'il ressentait. Josette devina bientôt ce qui se passait en lui. Elle accueillit froidement l'amour de Martin, de cet inconnu retranché derrière une paire de lunettes bleues, qui ne faisaient en aucune façon ressortir les avantages de sa physionomie douce et franche. Yvon s'en aperçut et devint plus réservé.

Son étonnement fut grand lorsqu'il vit brusquement changer les manières de Josette à son égard. La glace se fondit si rapidement, la jeune fille lui témoigna tant d'intérêt, qu'Yvon, incapable de s'expliquer ce changement, l'attribua à ces mille théories banales qui courent le monde sur la capricieuse versatilité du cœur féminin. Il ne songea pas un instant que, par le trou d'une serrure, la jeune fille avait pu surprendre son secret et reconnaître en lui cet Yvon qu'elle avait vu quelques années plus tôt, dont son père lui avait vanté tant de fois le dévouement et les excellentes qualités.

Donc, l'amour d'Yvon avait grandi, et même il avait remarqué que Josette n'y était pas insensible. En cela, du moins, il ne s'était pas trompé.

Josette était blonde. Ses yeux pétillaient de malice et de vivacité ; sa bouche était rose et souriante, sa peau blanche, ses joues satinées, ses épaules arrondies, sa taille souple, son pied mignon .cf

Philippe d'Orléans, qui était un gourmet d'amour, avait aperçu Josette sur le seuil de sa porte, et sur le champ il avait deviné tous les trésors cachés sous la coquette simplicité de Josette.

On a vu que déjà Dubois s'était mis en quête, puis qu'en revenant de l'Oasis il avait pu fournir au régent quelques détails sur Josette.

Quant à Yvon, ce fut avec un plaisir bien vif que, le lendemain de l'attentat dont son maître avait été victime, il entendit le chevalier lui donner l'ordre de se diriger vers Paris pour retenir un appartement chez maître Jérôme, à l'hôtel de l'*Arbre-Sec*.

L'habitation isolée que lui avait choisie Yvon, au lieu de rester pour lui un asile sûr, devenait un danger permanent. Il résolut de la quitter et

d'habiter Paris.

Yvon fut donc chargé par lui de prévenir Jérôme de son arrivée, et de préparer l'appartement qu'il avait occupé jadis.

Le pauvre garçon avait une mine si triste et si déconfite, que Jérôme et sa fille s'en aperçurent tout d'abord.

– Hélas ! mon pauvre Martin, fit l'aubergiste, que vous est-il arrivé ?

– M. le chevalier a été blessé hier soir, ou plutôt cette nuit.

– De quelle façon ?

Yvon raconta alors à Jérôme et à sa fille à quel danger Raoul avait échappé, danger auquel il aurait succombé sans l'intervention de deux gentilshommes que le hasard avait envoyés à son secours.

– Ainsi, fit Josette quand Yvon eut terminé son récit, mes pressentiments ne me trompaient pas ?

– Que voulez-vous dire, demanda Yvon.

– Hier soir, ici même, dans la salle basse, un gentilhomme était assis avec cinq individus de ruine suspecte, et il m'avait semblé entendre prononcer le nom du chevalier de Penhoël.

– Et ce gentilhomme, l'avez-vous vu ?

– Comme je vous vois.

– Vous pourriez me faire son portrait ?

– C'est un homme de cinquante ans environ, à la figure osseuse et couperosée, aux yeux gris, aux sourcils imperceptibles, au nez mince et pointu, aux lèvres pâles et déprimées, aux pommelles saillantes.

– C'est cela. M. Raoul ne s'était pas trompé : c'est ce damné baron !... Attendez donc ! s'écria tout à coup Yvon à qui la mémoire revenait. Mais je le connais, cet homme ! C'est lui qui me regardait avec tant d'attention par dessus le mur d'un parc, à Auteuil. il y a quatre jours ! Oh ! merci, ma petite Josette ! dit Yvon en embrassant la jeune fille. Vous venez, sans le savoir, de me rendre un bien grand service. Mais je sais où il demeure, ce baron !... je sais où est Marthe, je sais. Ah ! vous nous le paierez, M. de Léradec !

Dans ses transports de joie, Yvon serrait la main de Jérôme et continuait à embrasser Josette.

– Finissez donc ! disait la jeune fille, rouge comme une cerise. Finissez donc, monsieur Yvon

En ce moment la porte de la chambre où SE trouvaient réunis ces trois personnages s'ouvrit brusquement et donna passage à un homme de haute taille.

i

– Je ne vous dérange pas ? fit-il.

Josette se recula vivement, honteuse du désordre de sa coiffure, dont Yvon compromettait l'harmonie.

– Lamoureux ! s'écria Jérôme stupéfait. Vous voilà ! D'où sortez-vous donc ?

– Toi ! dit Yvon de son côté. D'où viens-tu

– Je sors de prison, répondit Lamoureux d'un ton piteux. Ah ! mes amis, quel régime ! Pas d'air pas de nourriture, pas de vin surtout !

– Pauvre ami ! fit Yvon, c'est moi qui est la cause...

– Bah ! ne parlons plus de cela, interrompit Lamoureux ; ne songeons qu'au plaisir de nous revoir. Je vous retrouve heureux, bien portants c'est le principal.

– Hélas ! non, mon pauvre Lamoureux, nous ne sommes pas heureux ! soupira Yvon, m

– Cependant, lorsque je suis entré ici tout l'heur il me semblait que... qu'on s'embrassait qu'on riait. Je me suis donc trompé ?

– Oui et non.

– Je comprends, dit finement Lamoureux Voyons, de quoi retourne-t-il ? Je ne suis venu ici pour me croiser les bras que s'il n'y a rien à faire ; mais si l'on a besoin de moi, tant mieux : je serai arrivé à point nommé.

– Peut-être. fit Yvon. En attendant, raconte-nous comment tu as recouvré la liberté, et surtout pourquoi l'on t'a gardé si longtemps sous les verroux.

– Je veux bien vous satisfaire, car mon histoire n'est ni longue ni intéressante depuis que je ne vous ai vus. Tu sais ou tu ne sais pas que, le jour où l'on s'aperçut de ton évasion, le baron de Saligny crut devoir donner l'ordre de me jeter en prison, i

– Je l'ignorais, dit Yvon.

– Malheureusement pour moi, continua Lamoureux, on m'oublia dans mon cachot. Or, il y a trois semaines, il prit fantaisie au gouverneur de visiter la tour du Bouffet. Il parcourut toutes les cellules, et quand il entra

dans la mienne, je lui demandai justice. Le gouverneur ne me reconnut pas. Je lui rappelai alors dans quelles circonstances j'avais été enfermé, cinq mois auparavant.

– Oui, oui, dit-il, je me souviens ! C'est vous qui avez été victime de la brutalité de ces matelots ?

– C'est bien moi, monseigneur.

– Pourquoi n'avez-vous pas réclamé plus tôt ?

– Hélas ! monseigneur, j'ai réclamé, mais on ne m'a pas même écouté.

– Demain vous serez libre, me dit le gouverneur. N'oubliez pas en sortant du Bouffet de passer à mon hôtel.

Je tremblais que le gouverneur ne m'oubliât encore, poursuivit Lamoureux ; mais il fut probablement touché de mes infortunes, car le lendemain, sur son ordre, je fus élargi. Je me dirigeai vers son hôtel. Il me fit entrer et daigna me sourire avec bienveillance.

– Tenez, me dit-il en me donnant une bourse pleine d'or, il est juste que je vous dédommage de ce que vous avez souffert.

– Je crus comprendre qu'il lui serait agréable que je quittasse Nantes, ce que je m'empressai de faire sur le champ. C'est ainsi que vous me revoyez auprès de vous.

– Cher ami ! dit Yvon en serrant énergiquement la main de Lamoureux. C'est pour moi que tu as souffert, et je l'ignorais !

– Il ne s'agit pas de moi, mais de M. le chevalier, de toi. Vous avez donc échappé aux poursuites du baron de Saligny ?

Jusqu'ici, oui, mais un autre danger nous menace.

– Tant mieux ; cela demandera du mouvement.

Ces cinq mois de captivité m'ont donné un besoin de locomotion insatiable ; j'ai soif d'activité Parle...

– En ce cas, suis-moi. Je me charge de te dégourdir les jambes.

Yvon serra la main de Jérôme, embrassa Josette, et après avoir recommandé de préparer l'appartement du chevalier, il sortit accompagné de Lamoureux.

Ils se dirigèrent vers Sèvres. L'ex-brigadier ne trissait pas de questions. Yvon, sûr désormais du dévouement de son ami, lui raconta les amours lu

baron de Léradec, l'odieuse tentative exécutée a veille sur Raoul ; enfin il ne cacha rien des embarras qui pesaient sur eux.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'Oasis.

– C'est singulier ! fit Yvon ; la porte de la maison est ouverte.

– Qu'y a-t-il à cela d'étonnant, puisque M. le chevalier t'attend ?

– Sans doute, mais c'est la première fois.

Yvon pressa le pas. Lamoureux régla militairement son allure sur celle de son ami. Ils pénétrèrent dans la maison, et là un spectacle inattendu s'offrit à leurs regards.

I Un désordre affreux régnait dans le salon. Les meubles étaient renversés, témoignant d'une lutte violente. Les papiers épars indiquaient, de minutieuses recherches. Dans toute la maison, dans toutes les pièces, même désordre éloquent.

Le chevalier avait disparu.

X

Il est impossible de décrire le désespoir d'Yvon, en parcourant à grands cris cette solitude dont il interrogeait vainement les échos.

Il sortit enfin de la maison, et avisant dans les champs, à quelque distance, un paysan qui travaillait, il se dirigea de ce côté. Derrière lui s'avancait Lamoureux.

Le paysan voulut bien répondre aux questions d'Yvon, mais il ne put lui apprendre que ce qu'il avait vu.

Vers dix heures, un carrosse escorté d'une troupe de cavaliers s'était arrêté devant la maison. Un officier en était descendu, suivi de deux soldats, avait pénétré dans la maison, et en était ressorti avec un homme à barbe blonde qu'il avait fait monter en carrosse. Il s'y était installé à ses côtés ; carrosse et cavaliers avaient tourné bride et disparu dans la direction de Paris.

Ce renseignement était vague, mais suffisait pourtant à indiquer que le chevalier avait été arrêté. Yvon ne se fit pas illusion à cet égard, et après avoir fait part à Lamoureux de ses soupçons :

– Vite à Paris, dit-il.

– C’est cela, répondit Lamoureux ; un peu d’exercice nous ouvrira les idées. Qui a pu faire arrêter le chevalier ?

– Deux personnes seulement connaissaient hier sa retraite, mais une seule connaissait son nom. C’est donc celle-là seulement.

– Et cette personne, quelle est-elle ?

– Le baron de Léradec.

– Encore ! fit Lamoureux.

– Je le crois. Hâtons-nous de regagner l’hôtel le l’*Arbre-Sec*. Le chevalier est prisonnier, mais nous sommes libres ; ce qu’il aurait fait, c’est à nous de l’exécuter.

– Enfin ! soupira Lamoureux, je recommence vivre

– Jérôme est un homme de sens, poursuivit Yvon ; nous le consulterons, et à nous trois nous finirons bien par délivrer le chevalier ou par le venger.

Yvon rentra dans la maison ; il en ferma hermétiquement les portes et les fenêtres, puis, faisant signe à son ami de le suivre, ils reprirent à pied la route de Paris.

Ils franchirent rapidement la distance qui les séparait de l’hôtel de l’*Arbre-Sec*, où ils pénétrèrent comme un ouragan.

– Où est Josette ? demanda Yvon à Jérôme.

– Dans la salle basse.

– Tant mieux ! Et maintenant, causons.

Alors Yvon raconta à Jérôme ce qui venait de se passer.

– Ainsi, demanda l’aubergiste, vous êtes sûr que c’est le baron de Léradec qui a fait arrêter le chevalier ?

– J’en réponds.

– Et vous ne savez pas où demeure le baron ?

– Je ne le sais pas au juste, mais je le trouverai. J’ai encore présents à la mémoire la laide figure et les regards perçants de ce misérable.

– Il faut y aller et obtenir de lui une explication.

– Et s’il refuse de la donner, il faut le faire prisonnier lui-même, dit Lamoureux, qui s’animait.

– C’est de bonne guerre, fit observer Jérôme. Cela s’appelle prendre un otage.

– Fort bien, riposta Yvon, mais il faut que nous soyons armés.

– Qu’à cela ne tienne ! Mon arsenal d’ancien soldat est à votre disposition ; mais hâtez-vous ! Il est quatre heures, et si vous vous laissez surprendre par la nuit, vous ne pourrez plus trouver

l’habitation du baron.

– Oh ! dit Yvon, il me semble que j’irais les yeux fermés.

– Alors, en route ! cria Lamoureux en se levant. C’est étonnant comme l’exercice est salubre ! Je me porte bien mieux depuis ce matin.

Jérôme offrit de se joindre à eux.

– C’est inutile, objecta Yvon. Vous êtes père de famille ; vous avez une ravissante fille : restez chez vous pour le moment.

Jérôme détacha alors de la muraille deux paires d’excellents pistolets qu’il donna à Yvon et à Lamoureux. Ceux-ci les chargèrent, emportèrent quelques munitions et se dirigèrent vers Auteuil.

Au bout d’une heure, Yvon ralentit le pas et se mit à examiner scrupuleusement les environs. Il s’orienta bientôt et arriva devant une grille garnie de volets à l’intérieur.

– C’est là ! fit-il en la désignant du doigt à Lamoureux. Mais comment entrer ? Le baron doit être sur ses gardes.

– Sonnons toujours, dit Lamoureux ; nous verrons ensuite.

Yvon sonna résolument ; la porte s’ouvrit, et Camaret apparut.

– Yvon ? s’écria-t-il. C’est vous ! Ah ! ah ! je comprends, vous venez pour la surprise !

– Oui, balbutia Yvon à tout hasard, je viens... pour...

– Ah ! Mlle Marthe sera-t-elle contente !

– Elle est donc ici ?

– Vous le savez bien.

– C’est juste. Je voulais dire : elle n’est donc pas sortie ?

– Elle ne sort jamais ; son tuteur ne le veut pas.

– Son tuteur ? fit Yvon étonné.

- Oui, monsieur de Léradec.
- Ah ! il est son tuteur ? Je l’ignorais.
- Il ne vous l’avait pas dit ?
- Non. Mais je suis pressé ; il faut que je parle au baron. Est-il chez lui ?
- Certes, et je cours le prévenir...
- Non, dit vivement Yvon ; je préfère le surprendre. Dites-moi où il est.
- Là, au rez-de-chaussée, à droite, dans son cabinet.

Camaret ouvrit alors la grille pour laisser entrer Yvon et aperçut Lamoureux qui n’avait pas soufflé mot.

- Tiens ! vous n’êtes pas seul ? demanda-t-il.
- Non, c’est un ami que j’ai amené...
- Hein ? fit Camaret, est-ce heureux que j’aie découvert votre asile !
- Ah ! dit Yvon, c’est vous qui.
- C’est moi. Je vous avais reconnu il y a quatre ou cinq jours, assis en face de moi, au bord de la route. Je l’ai dit au baron, qui m’a ordonné de vous suivre. Êtes-vous drôle ! Vous n’avez pas l’air enchanté de ce que j’ai fait ! Pourtant, sans moi, le baron ne vous aurait pas fait venir ; vous n’auriez pas revu sa pupille.

- C’est vrai, dit Yvon ; c’est l’étonnement, la joie, le plaisir, le.
- Bon ! vous me remercierez plus tard ; allez trouver M, le baron.
- En effet, il doit nous attendre. Suis-moi, dit Yvon à Lamoureux.

Tous deux en croyaient à peine leurs yeux et leurs oreilles. Ils s’avancèrent résolument, traversèrent le parc, montèrent le perron, et d’après les indications de Camaret frappèrent à la porte de droite.

- Entrez ! cria une voix.

Yvon et Lamoureux ouvrirent la porte et aperçurent le baron assis devant un bureau. Celui-ci, en voyant entrer deux inconnus, se leva, et ses traits exprimèrent la plus grande surprise.

- Ne vous dérangez pas, monsieur le baron, dit Yvon en l’invitant du geste à se rasseoir. Nous avons à causer longuement.
- Ah ça, cria M. de Léradec, que signifie.
- Silence ! dit Yvon en montrant au baron le canon d’un pistolet. Vous répondrez quand nous vous interrogerons. Toi, Lamoureux, ferme soigneusement les portes, afin qu’on ne vienne pas nous déranger. Bien,

continua-t-il quand son ami eut terminé ; maintenant, assieds-toi à la droite de M. le baron, et au moindre cri d'alarme, au moindre geste, fais feu sans pitié.

Impassible comme s'il eût été sous les armes, Lamoureux exécuta les ordres d'Yvon et prit un pistolet qu'il arma.

Pendant ce temps, Yvon s'était commodément assis.

Le baron était livide de terreur.

– Ainsi, commença brusquement Yvon, après avoir tenté d'assassiner le chevalier [de Penhoël, aujourd'hui vous l'avez fait arrêter ?

– Moi ! fit le baron en simulant l'étonnement le plus profond.

– Oui, vous. Or, je veux savoir où est mon maître, et je suis venu vous le demander.

Le baron haussa les épaules et ne répondit pas.

– De sorte, poursuivit Yvon, que, comme j'ai juré de délivrer M. Raoul ou de le venger, vous avez le choix entre deux moyens : parler ou mourir. Vous avez une minute pour réfléchir.

Le baron vit bien à l'air froidement déterminé de ces deux hommes qu'il fallait obéir.

– Bien, répondit-il ; mais à quoi vous avancera de savoir où est le chevalier ? Vous n'avez pas à vous deux, je suppose, l'intention de prendre la Bastille.

– Donc il est à la Bastille, dites-vous ?

– Oui, mais ce n'est pas moi qui l'ai fait arrêter : c'est M. de Saligny.

– A qui vous avez révélé sa retraite. Est-ce bien cela ?

– Je ne sais ce que vous voulez dire ! fit le baron avec violence.

– Je vous répète que je veux savoir toute la vérité. Quant à moi, je vois bien où tendent vos sourdes menées ; je sais ce que vous avez fait et ce que vous êtes capable de faire encore. C'est à quoi j'ai la prétention de mettre ordre. Niez-vous avoir voulu faire assassiner mon maître, le chevalier de Penhoë ?

– Oui, morbleu ! je le nie !

– Attention ! fit Yvon à Lamoureux.

– Un instant ; que diable ! s'écria vivement le baron. A ce compte-là, vous me ferez dire tout ce qu'il vous plaira ; mais cela ne prouverait rien

contre moi. Je cède à la violence, voilà tout.

– Ah ! vous croyez que cela ne prouvera rien, même si l'on établit qu'hier, à neuf heures du soir, vous étiez au cabaret de l'Arbre-Sec, en compagnie de vos spadassins ?

Le baron consterné baissa la tête avec découragement.

– Mais enfin, que voulez-vous de moi ? demanda-t-il.

– A la bonne heure ! vous devenez raisonnable, fit Yvon. Ce que nous voulons de vous, monsieur le baron ? Le voici : vous allez signer à l'instant même un papier par lequel vous reconnaîtrez avoir voulu faire assassiner hier soir, 27 mai 1715, le chevalier de Penhoël, par cinq individus ramassés par vous au cabaret de l'Arbre-Sec.

– Jamais je ne signerai semblable chose ! fit le baron.

Attention, Lamoureux ! répéta Yvon. Une. deux... et...

– Je signe ! s'écria le baron en se courbant sur son bureau.

Yvon dicta alors cette reconnaissance dans les termes les plus clairs et les plus précis.

– Voilà ! dit le baron accablé en lui tendant le papier.

– Attendez ! ce n'est pas tout.

– Que pouvez-vous exiger de plus ? demanda M. de Léradec.

– Comment ! vous ne le devinez pas ?... Mais nous n'avons pas encore dit un mot de Mlle Marthe !

– De Marthe ! Que prétendez-vous donc ?

– Je me suis laissé dire, reprit Yvon, que vous étiez le tuteur de Mlle de Cordouën.

– Sans doute, et personne ne peut me contester ce titre.

– Je ne vous le conteste pas, bien que j'ignore par quelle série d'impostures vous avez pu le conquérir ; mais comme je ne veux pas que cette malheureuse jeune fille demeure plus longtemps sous votre odieuse domination, je prétends que vous renonciez gracieusement, de vous-même, à ce titre que vous avez usurpé.

– Mais j'aime Marthe ! mais je veux lui donner ma main !

– Elle l'acceptera si elle veut ; quant à moi, j'ai de fortes raisons de supposer que vous lui inspirez la plus profonde aversion. Donc, à l'instant

même, et au bas de ce que vous venez d'écrire, renoncez à cette tutelle, ou vous êtes mort.

– Oh ! fit le baron, qui pleurait de rage en menaçant le ciel de son poing fermé, renoncer à elle !

– Morbleu ! la main me démange, dit Lamoureux, qui n'avait pas encore parlé.

Le baron signa alors d'une main fiévreuse cette renonciation qu'on lui demandait.

– Et maintenant, je suis libre, je suppose ? demanda-t-il avec amertume.

– Libre ! vous ! Vous êtes fou, monsieur le baron, dit Yvon en pliant le papier qu'il venait de parcourir. A votre tour, vous êtes mon prisonnier. Et rappelez-vous bien ceci : c'est que le sort réservé au chevalier de Penhoël sera le vôtre. S'il meurt, vous mourrez.

– Mais vous m'avez trompé ! s'écria le baron fou de rage et de désespoir.

– Je vous ai promis la vie ; je vous la laisse. Toi, Lamoureux, dit Yvon, tu me réponds sur ta tête de la liberté de cet homme. Quant à moi, je vais achever mon œuvre : je cours délivrer Marthe.

– Non !... je ne le veux pas ! hurla le baron, qui voulut se lever.

Mais la main de Lamoureux s'abattit sur son épaule, tandis qu'il sentit sur sa tempe le froid de l'acier du pistolet.

Cette fois, il était vaincu !

Déjà Yvon avait disparu dans l'escalier de la maison.

– Mademoiselle Marthe ! criait-il, mademoiselle Marthe !

Une porte s'ouvrit, et la jeune fille apparut belle de tout l'éclat de ses vingt ans.

– Toi, Yvon ! C'est toi ! dit-elle ; tu viens m'apporter des nouvelles de Raoul, n'est-ce pas ? Parle. Qu'est-il devenu ?

– Quittons d'abord cette maison, mademoiselle. Je vous raconterai ensuite la série de mes infortunes.

– Quitter cette maison ? Mais je ne le puis pas ! Et toi-même, comment es-tu parvenu jusqu'ici ? demanda Marthe étourdie de tant de bonheur.

– Venez, mademoiselle. Ne me demandez pas d'explications ; ce serait trop long. Hâtez-vous d'emporter ce qui vous est indispensable, et suivez-moi,

– Ainsi, c’est auprès de Raoul que tu me conduis ? Mais comment ne t’accompagne-t-il pas ?

– Je vous l’ai dit, mademoiselle, ce n’est pas ici que je puis vous répondre.

– Brigitte, ordonna Marthe, vite prends quelques hardes, et partons ! Il me tarde de quitter la prison où je languis depuis si longtemps !,

– Dans cinq minutes je reviens vous prendre, dit Yvon.

– Je serai prête. A mon tour je te dirai : hâte-toi !

Yvon vint alors rejoindre Lamoureux.

– Pour plus de sûreté, dit-il, nous allons enfermer le baron. Cette pièce a trop d’issues ; il faut en choisir une autre, mais laquelle ?

– Moi, je pencherais pour la cave, fit observer Lamoureux.

– Tu as raison. Monsieur le baron, dit Yvon, veuillez passer devant.

Le baron de Léradec était atterré. Il se leva et obéit machinalement ; il avait le regard fixe, et devant ses yeux éblouis passaient des millions de pistolets armés.

Il fut donc écroué dans la cave.

– Je te le confie, dit Yvon à Lamoureux. Bien que cet homme ne soit plus à craindre, je tiens à ce que, sous aucun prétexte, il ne parvienne à s’échapper. Tu me réponds de lui.

– Sur ma tête ! répondit le brigadier.

Yvon disparut, courut chercher Marthe et l’emmena aux yeux de Camaret stupéfait.

– C’était donc convenu ? demanda-t-il.

– Demain je vous expliquerai cela, répondit Yvon. Jusque-là, le baron a défendu qu’on le dérangeât. Vous entendez ?

– Parfaitement, dit Camaret avec un signe d’intelligence.

De son côté, Lamoureux contemplait silencieusement la porte de la cave.

– Décidément, murmurait-il, j’étais destiné à à être geôlier.

En quittant Auteuil, Yvon se dirigea vers l'hôtel de l'Arbre-Sec. Dans son impatience de venger son maître, ne sachant pas si son plan réussirait, il n'avait songé à se précautionner ni d'un carrosse ni d'une chaise à porteur, de sorte que Marthe et Brigitte furent obligées de faire à pied le long trajet qui les séparait de l'auberge de maître Jérôme. Il était donc nuit complète lorsqu'on arriva.

Fort heureusement l'appartement qu'Yvon avait retenu pour le chevalier était préparé ; Marthe put s'y installer sur le champ.

– Je vous laisse, dit-il enfin. Il est temps de vous reposer ; minuit va sonner, et je m'aperçois que mon bavardage a trop longtemps duré. Demain matin je retournerai à Auteuil, car je ne désespère pas de tirer du baron de nouveaux éclaircissements.

– Quoi ! dit Marthe avec effroi, vous allez me laisser seule encore !

– Il le faut, mademoiselle ; mais rassurez-vous. vous êtes ici chez des amis qui sauraient au besoin vous faire respecter. D'ailleurs, ajouta Yvon en tirant de son pourpoint un papier plié, voici un acte signé par M. de Léradec, qui le met dans l'impossibilité de vous nuire, car, outre qu'il s'y reconnaît coupable de l'attentat commis sur M. le chevalier, il y déclare renoncer à ses droits de tuteur.

– Est-il possible ! s'écria Marthe. Comment ! tu as obtenu cela du baron ?

– J'en aurais obtenu la liberté de M. Raoul, si cela lui eût été possible.

– Mais par quel moyen ? demanda Marthe, qui parcourut des yeux le papier. Je n'y comprends rien, fit-elle au comble de l'étonnement.

– Peu importe, pourvu que vous soyez libre, mademoiselle. Vous l'êtes ; n'en demandez pas davantage. A demain. ;

Yvon s'inclina humblement et regagna sa chambre. Sur le palier, il se trouva face à face avec Josette.

– C'est vous, monsieur Yvon ? dit la jeune fille. Vous n'êtes pas encore couché ?

– Ni vous non plus, ma petite Josette ?

– Oh, moi ! je ne suis pas si fatiguée ; je n'ai, pas couru comme vous toute la journée. Bonne nuit, monsieur Yvon ! A demain!

– Qu'elle est jolie ! fit Yvon en voyant Josette qui montait l'escalier Hélas la reverrai-je demain ?

Malgré les vives préoccupations auxquelles il était en proie, Yvon s'endormit en ruminant pour la délivrance de son maître mille projets impossibles à réaliser. Lorsqu'il s'éveilla, il faisait jour. Il sauta hors du lit, s'habilla à la hâte et se mit à écrire ; quand il eut fini, il descendit et aperçut Jérôme sur le seuil de sa porte.

– Si par hasard je n'étais pas de retour ce soir, dit-il au cabaretier, vous remettriez à Mlle de Cordouën la lettre que voici.

– Comment ! si vous ne reveniez pas ?...

– Dame ! il faut s'attendre à tout, fit Yvon. Jusqu'ici, je ne vois rien qui m'en empêcherait. Donc à bientôt, je l'espère.

A ces mots, il s'élança dans la rue.

Vers huit heures du matin, Josette descendit en fredonnant un joyeux refrain.

En arrivant dans la salle basse, elle donna ses ordres pour le déjeuner de Marthe et, avec cette activité qui lui était particulière, elle rangea, épousseta, essuya, surveilla comme sait seulement le faire l'œil du maître.

Un inconnu était attablé dans un coin de la salle et suivait du regard les évolutions rapides de la jeune fille.

– En vérité, mademoiselle, dit-il, vous n'êtes pas une femme, mais une fée. Depuis que je vous regarde, et cela remonte à votre entrée dans cette salle, il semble que tout ait pris un air de fête et changé d'aspect.

Josette ne répondit pas.

– Vous paraissez heureuse, gaie, insouciante, reprit l'inconnu que ce silence ne découragea pas. C'est de votre âge, du reste. Quels soucis peut-on avoir à dix-sept ans ? Pas d'autre que de se laisser vivre. Pourtant, permettez-moi de vous adresser une question : vous plaisez-vous dans ce milieu où vous vivez ?

– Pourquoi non ? dit gaîment Josette.

– Vous n'avez donc pas d'ambition ?

– Quelle ambition voulez-vous que conçoive la fille d'un cabaretier ?

– Je comprends ce que vous voulez dire. Cependant le cœur humain est généralement ainsi fait, qu'il aspire toujours à s'élever au-dessus de la

position dans laquelle il se trouve.

– S'élever ? demanda naïvement Josette. A quoi ?

– Que sais-je ! A un rang plus digne de votre jeunesse, de votre beauté, car, pardonnez-moi la liberté que je prends d'exprimer franchement mon opinion, vous êtes belle, mademoiselle.

Josette rougit et parut très-affairée à ranger des verres qu'elle mit en désordre.

– Or, continua l'inconnu, c'est une richesse que la beauté ; c'est la dot des filles pauvres ; c'est grâce à elle qu'elles peuvent s'élever, réaliser leurs secrets désirs, satisfaire leur goût pour la toilette.

– Je ne désire rien de tout cela, interrompit sèchement Josette. M'est avis que si le bon Dieu m'a donné de bons bras et de bonnes jambes, c'est pour m'en servir.

– Ainsi, si l'on vous offrait une position brillante, de riches parures, une fortune.

– Que voulez-vous que j'en fasse ? Mon père n'a travaillé depuis quinze ans que pour m'en faire une. C'est à mon tour d'y contribuer.

– Je suppose cependant que vous soyez aimée d'un grand seigneur, le plus riche et le plus puissant de tous ?...

– Bon ! les grands seigneurs ont autre chose à faire.

– Mais enfin, si cela était.

– Si cela était, dit fièrement Josette en regardant sans rougir celui qui lui parlait, je dirais à ce gentilhomme : « Monseigneur, je n'ai que faire de votre or et de votre amour ; passez votre chemin. »

– Quoi ! vous refuseriez la fortune, la puissance ?....

– Tout ! la honte surtout, dit Josette avec noblesse.

– Je vous félicite sincèrement des sentiments désintéressés que vous venez d'exprimer, répliqua l'inconnu en se levant, mais avec un accent railleur. J'ai connu beaucoup de jeunes filles qui pensaient comme vous ; puis un jour elles ont compris qu'elles étaient aveugle ; elles ont arraché le bandeau qui leur couvrait les yeux, et elles ont cédé. Si ce jour-là luisait jamais pour vous, mon enfant, venez au Palais-Royal ; demandez-y M. Lenoir, et rappelez-vous que le gentilhomme qui vous aime est le premier de France. Au revoir, mon enfant !

L'inconnu sortit en lançant à Josette un regard d'intelligence.

Josette, en voyant son dépit, laissa échapper un éclat de rire retentissant qui s'éteignit par degrés.

– Il a dit « le premier gentilhomme de France, » pensait-elle. Ce ne peut être le roi, qui est un enfant ; ce serait donc... le régent ?

Et sa figure prit une expression sérieuse et pensive. Elle remonta lentement l'escalier. Quand elle pénétra dans la chambre de Marthe, son enjouement avait disparu.

La journée se passa pour les deux jeunes filles dans des transes mortelles. Vingt fois, les yeux fixés sur la porte de l'appartement, elles s'attendirent à voir entrer Yvon ; vingt fois leur espoir fut déçu.

A cinq heures du soir, il n'était pas revenu.

La nuit vint ; dix heures, puis minuit sonnèrent. Rien !

Le jour les surprit encore immobiles et attentives.

– Allons ! soupira Josette, couchez-vous, mademoiselle Marthe. Je crois qu'il est arrivé malheur à ce pauvre Yvon !

– Oh ! ne me dis pas cela ! s'écria Marthe. Je croirais que je porte malheur à ceux qui m'aiment.

– Au fait, ce n'est peut-être qu'un retard de quelques heures, ajouta Josette, qui n'en croyait pas un mot.

– C'est cela, répondit Marthe, qui ne la croyait pas davantage.

Les deux jeunes filles se séparèrent alors, convaincues d'avoir mutuellement calmé leurs tristes appréhensions.

Josette regagna sa chambre. Elle s'agenouilla devant une petite madone, comme elle le faisait chaque soir ; mais, sans qu'elle s'en expliquât la cause, elle était distraite et préoccupée.

– Le régent ! murmura-t-elle en se couchant. A midi, Yvon n'avait pas reparu.

Yvon s'était dirigé vers Auteuil, où il comptait retrouver son prisonnier entre les mains de Lamoureux.

Arrivé devant la grille, il sonna. Camaret vint lui ouvrir. Au même instant, quatre soldats, qui s'étaient cachés derrière la porte, se jetèrent sur lui avant qu'il eût pu faire le moindre mouvement.

– Vous m'avez trompé, lui glissa à l'oreille Camaret. C'est mal !...

Aussitôt le baron accourut en toute hâte.

– Que l’on fouille cet homme, et qu’on me remette tous les papiers dont il est porteur ! s’écria-t-il.

On tourna et retourna toutes les poches d’Yvon, sans y découvrir aucun papier.

– Misérable ! rugit le baron de Léradec. Qu’en as-tu fait ?

Yvon ne put réprimer un sourire de mépris, mais ne répondit pas. Il fut enfermé dans le pavillon qui servait de logement à Camaret, en attendant l’arrivée du capitaine de Saligny, qu’on avait fait prévenir. Ce pavillon n’était composé que de deux pièces superposées. L’une, celle du rez-de-chaussée, ouvrait sur le jardin par une porte ; l’autre, celle du premier, par une fenêtre. Le brigadier plaça deux sentinelles, tandis que lui-même se promenait de long en large à quelques pas de la maison.

– Ne pourrais-je pas savoir pourquoi l’on m’arrête ? avait demandé Yvon au brigadier.

– Mon cher, vous êtes accusé de complicité avec le capitaine Belle-Humeur. Quant à Lamoureux, il est accusé d’avoir favorisé votre évasion. C’est le baron qui vous a dénoncé ; on a fait prévenir le capitaine de Saligny, pour le confronter avec vous et pour qu’il constate votre identité.

– Oserai-je vous demander la permission de parler à Camaret, le gardien de cette maison ?

– C’est impossible ! Vous ne devez communiquer avec personne ; mes ordres sont formels.

– Pourtant, si cette conversation avait lieu devant vous.

– Devant moi, dites-vous ? interrogea le brigadier qui tordait sa moustache. Devant moi ! re-dit-il à voix basse en se consultant. Oui. je n’y vois pas d’inconvénients. A la condition que vous parlerez français, s’empressa-t-il d’ajouter.

– Naturellement, répondit Yvon.

– Alors, quand ce particulier viendra par ici, je vous l’amènerai.

– Merci, brigadier !

Celui-ci commença sa promenade silencieuse devant la prison improvisée. Au bout de dix minutes, il aperçut Camaret.

– Hé ! l’homme ! cria-t-il.

Camaret se retourna.

– Avancez à l'ordre ! fit le brigadier. Il y a là un jeune conscrit qui désirerait avoir avec vous un moment d'entretien... en français et devant moi. Obtempérez-vous ?

– Ma foi ! si vous le permettez, brigadier, je ne demande pas mieux.

– Alors, suivez-moi, dit le brigadier, qui pénétra avec Camaret dans la pièce où Yvon était enfermé.

– Camaret, dit le prisonnier, vous avez dit que je vous avais trompé ; je tiens à vous prouver le contraire. Vous êtes un des amis de feu mon père ; je vous crois honnête et loyal, et quoique je ne ne m'explique pas comment vous vous trouvez ici, je ne veux pas que vous ayez aucun soupçon sur mon honnêteté.

– Je vous écoute, fit Camaret étonné.

– Il faut, pour vous faire entrevoir la vérité, que je vous raconte l'histoire de Marthe, que vous ne connaissez que très-vaguement.

Et Yvon la lui raconta succinctement.

– Maintenant que vous savez ce qu'a fait pour elle la famille de Penhoël et que vous savez aussi ce qu'ont fait pour la ruiner ses propres parents, prononcez-vous ! Voyez à quel point vous a joué le baron de Léradec en vous faisant croire à son désintéressement.

Camaret n'en revenait pas ; il courbait la tête sans chercher à se justifier.

– Lorsque le baron de Léradec me proposa de venir à Paris, dit-il enfin, je ne m'y déterminai qu'avec la plus grande répugnance ; mais il m'offrit une forte somme. Il m'en fit espérer une plus forte encore ; j'étais malheureux : j'acceptai. Il m'installa dans cette maison, où j'attendis longtemps son arrivée. Le jour où il y entra, il était accompagné de Mlle Marthe. Je m'explique à présent le silence obstiné qu'elle gardait vis-à-vis de moi, et les regards de mépris qu'elle me lançait. Mais dès aujourd'hui je quitterai cette maison ; j'irai trouver Mlle de Cordouën ; je lui dirai tout ; je solliciterai mon pardon.

– Vous feriez cela, vous ! s'écria Yvon.

– N'est ce pas le seul moyen de me réhabiliter à ses yeux ?

XII

Pendant ce temps, le brigadier, qui avait passé la nuit sur pied et que n'intéressaient guère ces histoires d'amour contrarié, s'était profondément endormi sur le fauteuil dans lequel il était assis.

– Me le jurez-vous ? demanda Yvon à voix basse.

– Foi de Breton ! répondit Camaret.

– En ce cas, allez de ma part à l'hôtel de l'*Arbre-Sec* ; demandez M^{lle} Marthe ; dites-lui que Lamoureux et moi avons été arrêtés.

– J'y cours à l'instant, fit Camaret en se levant.

– Un moment nt ! reprit Yvon. Dites-moi comment il se fait que le baron soit libre et Lamoureux prisonnier.

– Oh ! cela ne sera pas long, dit Camaret. Il paraît que votre ami Lamoureux est grand amateur de bon vin, car aussitôt qu'il eut pénétré dans la cave avec son prisonnier, il promena autour de lui un regard admiratif.

– Mes compliments, monsieur le baron, dit-il. Vous avez un appartement richement meublé !

M. de Léradec lut dans son regard tant de convoitise qu'il devina tout le parti qu'il en pouvait tirer ; il offrit à son geôlier une bouteille d'un certain Madère qui avait au moins trente ans. Lamoureux refusa d'abord ; mais on voyait qu'il dévorait des yeux la fatale bouteille. Aussi ne sut-il pas résister longtemps à la tentation.

Vous devinez ce qu'il en résulta. A la première bouteille succéda la seconde, puis la troisième, puis la quatrième, si bien qu'il roula ivre mort auprès du baron. Celui-ci n'eut plus qu'à s'emparer des clés et à ouvrir la porte pour reconquérir sa liberté.

– Malheureux ! s'écria Yvon. Comment n'ai-je pas songé à cela ? Laisser Lamoureux dans une cave ! En effet, j'aurais dû m'y attendre.

– Que voulez-vous ? le mal est fait, dit Camaret ; il faut essayer de le réparer. Pour ma part, je ferai tout ce que je pourrai : comptez sur moi.

A ces mots, il se tourna vers le brigadier, qui continuait à dormir d'un profond sommeil.

– Venez-vous, brigadier ? cria-t-il d'une voix forte.

– C'est bien ! dit celui-ci, qui se réveilla en sursaut. Vous avez causé assez haut ; j'ai tout entendu. Je suis content de vous. Seulement, ajouta-t-il, il est inutile de dire que je vous ai laissé communiquer ensemble.

Camaret voulait sortir à l'instant ; mais le brigadier lui déclara qu'il fallait attendre l'arrivée du capitaine de Saligny. Le vieux pêcheur se résigna.

Vers neuf heures du matin, le baron de Saligny arriva enfin. On lui présenta Yvon et Lamoureux, qu'il reconnut pour les avoir vus tous deux, et qu'il désigna, l'un comme complice du capitaine Belle-Humeur, l'autre comme geôlier de la prison du Bouffet, à Nantes.

En conséquence, Yvon et Lamoureux furent immédiatement conduits à la Conciergerie.

XIII

Le capitaine de Saligny et le baron de Léradec eurent ensuite un long entretien dans lequel fut résolue la perte de Raoul.

– Mais que vous a donc fait le chevalier ? demanda enfin le capitaine, surpris lui-même de l'acharnement du baron.

– Ce qu'il m'a fait ! Vous me le demandez ? Il m'a volé l'amour d'une jeune fille que j'adorais !

– Mais pourquoi ne l'avoir pas provoqué franchement ?

– Oui, j'y avais songé ; c'était plus chevaleresque, mais c'était maladroit. Quelle que fût l'issue de cette rencontre, c'était à son avantage qu'elle tournait. S'il me blessait, je devenais ridicule ; s'il me tuait, il devenait un héros. Voilà pourquoi je me suis ligué avec vous, pourquoi je n'ai pas eu de repos que je n'aie découvert sa retraite, pourquoi je vous l'ai livré.

– Mais Yvon et Lamoureux, que vous avaient-ils fait ?

– Ceux-là n'ont à mes yeux que le tort de lui être dévoués, et d'avoir voulu exercer sur moi des représailles pour le compte du chevalier.

Maintenant que je vous ai dit toute la vérité, à votre tour, répondez-moi franchement. Que comptez-vous faire, monsieur le baron ?

– Je compte, aujourd’hui même, informer le ministre, et même le régent, si je puis arriver jusqu’à lui, de la capture que j’ai faite. Assez longtemps ’on a ri de moi ; je veux maintenant rire des autres.

– De sorte que vous solliciterez sa condamnation ?

– Moi ! Pour qui me prenez-vous, monsieur le baron ? Pour un bourreau ? Certes non. Qu’on fasse du chevalier ce qu’on voudra, je m’en lave les mains. Je l’ai vaincu, je l’ai pris ; ma tâche est accomplie.

– C’est donc à moi de faire le reste ! s’écria le baron avec un accent de haine intraduisible.

– Sur ce terrain-là, nous ne nous rencontrerons plus, monsieur de Léradec ! fit le capitaine en se détournant avec mépris. Je vous salue.

A ces mots le baron de Saligny tourna brusquement le dos à son interlocuteur et s’éloigna.

– Ah ! ces gens-là ne savent haïr qu’à moitié ! murmura le baron avec colère.

Cependant, il ne voulut pas indisposer son hôte, qu’il reconduisit jusqu’à la grille, et à qui il adressa un profond salut quand il le vit disparaître au fond de son carrosse.

Il allait rentrer quand il vit Camaret aller et venir dans le pavillon qu’il habitait. A travers la porte entrebâillée, le baron crut apercevoir à terre un paquet de hardes et de linge.

– Que signifie ceci ? se demanda-t-il.

Au lieu de pénétrer franchement dans le pavillon, il se cacha derrière le tronc d’un arbre voisin et observa.

Au bout de quelques instants, il vit Camaret sortir avec précaution, tenant à la main le paquet qui tout à l’heure était posé à terre. Camaret jeta les yeux autour de lui, ouvrit la grille du parc avec des précautions infinies et s’esquiva.

Le baron fut très-intrigué.

« Où va-t-il ? » Telle fut sa première pensée. La seconde fut de le suivre. Sur le champ il la mit à exécution. Après avoir fermé la grille, et gardant

entre lui et le fugitif une distance raisonnable pour n'être pas reconnu, il partit et suivit Camaret qui s'arrêta devant l'hôtel de Y *Arbre-Sec*.

Le baron le vit entrer et vint se placer en observation à quelques pas de l'hôtel.

Pendant ce temps, Camaret se présentait à Jérôme.

– Veuillez prévenir Mlle Marthe de Cordouën que quelqu'un désire lui parler de la part d'Yvon.

Jérôme s'empressa d'aller prévenir Marthe.

Celle-ci fut très-étonnée d'une telle visite. Elle hésitait à recevoir ce message inattendu ; mais Josette insista, et le désir d'avoir des nouvelles d'Yvon l'emporta sur la défiance.

Camaret fut donc introduit.

En l'apercevant, Marthe ne put réprimer un tressaillement involontaire.

– Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit Camaret. Comme vous j'ai été le jouet de M. le baron. Aujourd'hui seulement Yvon m'a tout appris. Je ne suis venu à vous que pour implorer mon pardon et pour réparer, si je le peux, tout le mal que je vous ai fait. Il n'aurait tenu qu'à vous, mademoiselle, que la vérité m'eût été plus tôt connue ; mais vous manifestiez pour moi une telle aversion que, sans en comprendre le motif, je n'ai jamais osé vous interroger. Peut-être n'ajoutez-vous pas foi à ce que je vous dis. Pourtant Yvon me connaît depuis longtemps ; il sait que je suis honnête et que mon plus grand défaut est d'aimer l'argent. C'est lui qui m'a chargé de venir à vous.

– Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? interrompit Marthe.

– Parce qu'il est prisonnier, mademoiselle.

Camaret fit alors à Marthe le récit des incidents qui s'étaient présentés depuis la veille.

– Ce Lamoureux n'en fera jamais d'autre ! fit Josette en frappant du pied. Que faire à présent ?

– Hélas ! le sais-je moi même ! dit Marthe en proie à un découragement profond. Laissez-nous, mon ami. Tout à l'heure je vous dirai quel parti j'ai pris.

Pendant ce temps, le baron de Léradec ne quittait pas des yeux l'hôtel de l'*Arbre-Sec*.

Se rappelant alors que sa présence dans ce cabaret avait été signalée, il jugea que le chevalier, ou tout au moins Yvon, y avait des intelligences ; il pensa donc que ce devait être là que Marthe s'était retirée.

Décidé à tout pour reprendre sur elle les droits qu'il s'était fait donner, il pénétra hardiment dans l'hôtel et demanda à Jérôme la faveur de parler à Mlle de Cordouën. Jérôme lui demanda son nom, et comme le baron refusait de le lui dire, il lui déclara formellement que toute insistance était inutile, à moins de se soumettre à cette formalité.

Sûr maintenant de ne pas s'être trompé, le baron déclina son nom.

Il s'aperçut bientôt de l'effet qu'il avait produit sur son interlocuteur. Jérôme le toisa des pieds à la tête, et lança sur lui un regard de colère et de mépris.

Lorsqu'il annonça à la jeune fille quelle visite se présentait, Marthe eut un mouvement de terreur involontaire qu'elle réprima aussitôt,

– Dites à M. de Léradec qu'il n'y a plus entre nous rien de commun ; que sous aucun prétexte je ne consens à le voir, et s'il insiste.

– Ne craignez rien, mademoiselle ! fit Jérôme d'un air menaçant ; je vous garantis qu'il n'insistera pas.

Il descendit et s'avança fièrement au devant du baron, à qui il rapporta exactement les paroles que Marthe avait prononcées.

– Allons donc ! fit le baron en haussant les épaules, je ne céderai point à un semblable enfantillage, et je vais.

– Halte-là ! monsieur de Léradec ! Vous ne passerez pas !

– Que voulez-vous dire, mon bonhomme ? fit le baron avec dédain.

– Je veux dire, répliqua Jérôme, que je suis le maître chez moi, et que je vous engage à ne pas m'en faire souvenir.

– Allons ! rangez-vous à l'instant ; Marthe est ma pupille, et j'ai le droit.

– Je ne discuterai pas avec vous, interrompit Jérôme en se plaçant devant le baron. Je vous déclare seulement que si vous ne sortez pas à l'instant, je vous fais jeter à la porte comme un manant.

– Prenez garde ! fit observer le baron en proie au plus violent dépit. N'attirez pas sur vous ma juste vengeance.

– Je vous brave, vous et vos pareils ! répondit Jérôme, dont la colère faisait trembler la voix. Tenez, ajouta-t-il en marchant sur le baron, sortez !

Il n'est que temps, croyez-moi.

Les traits de Jérôme exprimaient une telle résolution que M. de Léradec jugea prudent de se retirer.

– Ah ! malheur à vous ! s'écria-t-il en s'éloignant.

Au premier étage, Marthe et Josette tenaient conseil.

De son côté, le baron de Saligny s'était dirigé vers le Palais-Royal et s'était présenté chez le régent.

– Je viens, avait-il dit, annoncer à Votre Altesse une importante nouvelle.

– Je vous écoute, capitaine ; de quoi s'agit-il ?

– Votre Altesse se rappelle sans doute qu'à la suite du combat que j'avais soutenu contre le brick l'Audacieux, le capitaine Belle-Humeur, que j'avais fait prisonnier, avait réussi à s'évader ?

– Je m'en souviens, répondit le régent.

– J'ai retrouvé ce gentilhomme.

– Comment ! fit le régent surpris. Il s'agit d'un gentilhomme ?

– Oui, monseigneur.

– Quel est son nom ?

– Il se nomme le chevalier Raoul de Penhoël.

– En effet, je me rappelle vaguement ce nom. N'était-il pas il y a deux ou trois ans lieutenant des gardes du corps ?

– Oui, monseigneur.

– C'est cela, dit le régent en prenant un papier sur son bureau. Je viens justement de retrouver par hasard une pétition adressée en son nom par le comte de Nogaret au ministre de la guerre, qui m'a révélé sur son compte des circonstances que j'ignorais. C'est à la suite d'une difficulté survenue entre le maréchal de Villeroi et lui, dans l'exercice de ses fonctions, qu'il a été forcé de quitter la cour ?

– C'est possible, dit le baron.

– Il a eu même avec vous un duel dans lequel vous avez été grièvement blessé.

– C'est vrai, monseigneur.

– Et comme le maréchal avait obtenu contre lui une lettre de cachet, le chevalier a été forcé de sortir de Paris. Vous voyez que je suis bien renseigné, dit le régent. Et vous avez retrouvé cet homme ?

– Il est prisonnier à la Bastille, par ordre du maréchal de Villeroi.

– Depuis quand ?

– Depuis hier, monseigneur.

– Je vois que votre zèle à nous servir a merveilleusement secondé votre vengeance, capitaine.

– Votre Altesse se trompe. Ce n'est pas moi qui ai sollicité contre le chevalier la lettre de cachet qui a déterminé sa fuite ; c'est le maréchal.

– Il est donc son ennemi ?

– Je le crois, monseigneur.

– C'est bien, capitaine ; j'aviserais.

Philippe d'Orléans congédia d'un geste le baron de Saligny et resta seul avec Dubois, qui était demeuré spectateur muet de cette scène.

– Ne trouves-tu pas, Dubois, fit observer le régent, que voilà un hasard étrange ? Cette pétition demeurée sans réponse que je trouve au bout de trois ans, en fouillant dans les cartons du ministère ; le baron de Saligny qui vient me jeter ce nom à la tête presque au même instant.

– Et que compte faire Votre Altesse de ce gentilhomme ?

– Mais ne faut-il pas qu'il soit jugé ?

– C'est probablement ce que demande le maréchal.

– Et toi, qu'en penses-tu ?

– Oh ! moi, je ne donne pas mon avis, car, quand ce ne serait que pour faire pièce à M. de Villeroi, je mettrais le capitaine Belle-Humeur en liberté.

– Décidément, tu détestes le maréchal.

– Cordialement, c'est vrai, monseigneur. Je ne puis m'habituer aux insolentes façons de ce général impuissant, toujours battu, toujours content,

– Je ne l'aime guère non plus, moi. Je n'oublierai jamais qu'il a essayé de me tenir tête quand il s'est agi de faire annuler le testament de Louis XIV. Mais c'est assez nous occuper de lui. As-tu songé à ce que je t'ai demandé ?

– A quoi ? Car Votre Altesse me demande tant de choses.

– Ce Germain, sais-tu ce qu'il est ?

– Pas encore, monseigneur. Depuis hier, je n'ai pas eu un moment à moi. Ce matin encore, j'étais pour votre compte dans un certain cabaret de la rue de l'Arbre-Sec.

– Eh bien ? demanda vivement le régent.

- J’ai été maltraité, monseigneur. Cette petite a des principes.
 - Qui va là ? cria Philippe en voyant entrer son valet de chambre.
 - Monseigneur, c’est une jeune fille qui demande à parler à M. Lenoir.
 - A moi ? fit Dubois étonné. Quelle est cette enfant ?
 - Elle m’a chargé de vous dire qu’elle vient de la rue de l’Arbre-Sec.
 - Que me disais-tu donc ? dit le régent à Dubois. Cette résistance, ces principes dont tu parlais.
 - Ma foi, c’est qu’elle a changé d’idée, répondit Dubois ; elle n’est pas la première. ni la dernière. Aussi, monseigneur je vous laisse. Bonne chance !
- Dubois se retira en souriant.
- Fais entrer 1 dit Philippe à son valet de chambre.

XIV

Philippe d’Orléans manifesta quelque surprise en apercevant deux jeunes filles au lieu d’une ; mais il reconnut promptement Josette, car Marthe, qui accompagnait la fille de l’aubergiste, était brune et plus âgée que sa compagne.

La situation était épineuse ; Marthe le sentait. Ce fut elle qui prit la parole.

- Monsieur Lenoir ? demanda-t-elle.
- C’est moi, mademoiselle ; que lui voulez-vous ?
- Je désirerais qu’il me conduisit auprès de Son Altesse le régent de France.
- C’est impossible, mon enfant, dit Philippe avec bonté ; mais je puis le remplacer : il n’est pas un de ses secrets qui ne me soit connu.
- Je vous crois, monsieur ; mais c’est que lui seul peut venir à notre secours, et peut-être n’aurez-vous pas le pouvoir.
- Je puis ce que je veux, mon enfant, dit le régent, qui voulait garder l’incognito. Parlez sans crainte.

On sait que Philippe d'Orléans avait une figure noble, des traits empreints de franchise, un sourire affable, une inflexion de voix persuasive et sympathique. Marthe céda à ce charme bienveillant qu'elle subissait.

– Monsieur, commença-t-elle, il faut nous excuser. Nous avons, pour nous présenter ici, eu recours à un moyen qui n'est pas. que nous n'aurions pas dû employer. Mais les circonstances pressaient : nous voulions implorer la justice et la protection de Son Altesse, et nous avons bravé tout pour parvenir jusqu'à lui, même son courroux.

– Parlez, mon enfant ; le régent vous excusera.

– Monsieur, reprit Marthe encouragée par ces bonnes paroles, j'appartiens à la noblesse bretonne : je me nomme Marthe de Cordouën.

– Veuillez vous asseoir, mademoiselle, et excuser à votre tour ma familiarité.

– Je vous remercie, monsieur, répondit Marthe étonnée du changement subit survenu dans les manières de son interlocuteur. Je serai obligée de remonter un peu haut, pour vous faire comprendre à quel titre je me présente ; mais si j'abuse de votre patience, je vous supplie d'avance de vouloir bien me le pardonner.

Le régent protesta par un geste et s'inclina.

Marthe lui conta alors son enfance ; elle lui dit de quelle persécution elle avait été victime de la part de sa famille, par qui elle avait été recueillie, comment avait grandi son amour pour le fils de ses bienfaiteurs, et quelle conduite en dernier lieu avait tenue le baron de Léradec.

Elle avait remarqué que M. Lenoir avait paru frappé du nom de Penhoël, qu'elle avait souvent prononcé dans le cours de son récit. Elle parlait avec son cœur : elle fut simple et touchante.

– C'est une triste histoire que la vôtre, mademoiselle, dit-il. Que puis-je faire pour vous ?

– Je ne demande rien pour moi, monsieur, répondit Marthe. Celui pour qui je viens intercéder auprès du régent, c'est le fils de mes bienfaiteurs : c'est le chevalier de Penhoël.

– Qui ? Le capitaine Belle-Humeur ?

– Hélas ! oui, monsieur. Je sais qu'il est coupable ; mais de quoi, je vous le demande ? Jeune, sans fortune, désireux pour moi de conquérir la

richesse, il était venu à Paris, recommandé par son père au maréchal de Villeroi ; mais la dette de reconnaissance que cet homme avait contractée envers le père lui pesait sans doute, car il repoussa impitoyablement le fils.

– De quelle dette voulez-vous parler ?

– Le chevalier de Penhoël était compagnon d’armes du maréchal et lui avait sauvé la vie à Charleroi. Au moment de mourir, il remit devant moi une lettre à Raoul dans laquelle il priait le maréchal de servir de protecteur à son fils.

– Et le maréchal refusa ? dit le régent, que tant d’ingratitude étonnait.

– Non seulement il refusa, mais il poursuivit Raoul de sa haine. Mme la Dauphine avait daigné lui témoigner quelque intérêt ; mais à sa mort, il demeura sans appui contre l’influence du maréchal et de son neveu. C’est alors que, réduit à fuir et passionné pour la mer, Raoul embrassa le parti extrême que vous savez.

– Je comprends, mademoiselle ; mais malheureusement le chevalier est prisonnier, et il faut qu’il soit jugé.

– Là ne s’arrête pas la série de ses infortunes, reprit Marthe. Le baron de Léradec, connaissant mon amour pour le fils de mes bienfaiteurs, et voyant en lui un rival dangereux, résolut de le faire assassiner.

– Ce n’est pas possible ! se récria le régent ; le baron ! un gentilhomme !

– Monsieur, répliqua Marthe, qui tendit à Philippe la déclaration signée par le baron, jugez vous-même. Je ne vous cacherai pas que ce papier a été arraché par la violence ; mais un cœur honnête signe-t-il de pareilles infamies ?

– Et c’est avant-hier que cette tentative d’assassinat a été commise ? demanda Philippe, qui se rappela celle qu’il avait fait avorter.

– Oui, monsieur, et si j’avais l’honneur de parler au régent, il se le rappellerait certainement, car c’est lui qui. Pardon, j’allais commettre – une indiscretion.

– Parlez ! interrompit Philippe. Ce Raoul dont vous parlez n’habitait-il pas sur la route de Versailles ?

– Je crois qu’il demeurait à Sèvres.

– Sous le nom de Germain ?

– C’est cela ; mais comment savez-vous.

– Le régent m’a tout raconté, dit Philippe, qui avait failli se trahir.

– Alors vous savez que le chevalier de Penhoël a rendu à l’État un grand service.

– Je sais que M. Germain est un esprit éclairé, un cœur brave, un bras fort, et que si c’est réellement lui qui est le chevalier de Penhoël.

– Achevez, monsieur, je vous en supplie !

– Je pourrai, en considération de ce qu’il a fait... par égard pour son nom... pour ses malheurs. oublier un passé qui, en somme, n’a rien de déshonorant. Oui, je m’explique maintenant cette insistance à ne pas révéler son nom ; je comprends qu’il ne voulait pas rougir devant moi, et que ni mes efforts ni mes instances ne l’y aient décidé.

– Devant vous ? fit Marthe étonnée. Vous avez dit devant vous ?

– Je voulais dire devant le régent.

– Oh ! vous me trompez ! s’écria Marthe, qui interrogeait avidement les traits de Philippe. Ce n’est pas à M. Lenoir que je parle, mais au régent. J’étais toïle, en effet, de ne pas m’en être aperçue ! Que Votre Altesse daigne excuser mon trouble, ajouta Marthe en tombant aux pieds de Philippe ; je m’adresse à sa justice, à sa clémence, à sa pitié ! Que j’aie la satisfaction de sauver le fils de ceux qui ont tant fait pour moi ; je bénirai éternellement la main toute-puissante qui se sera ouverte pour laisser tomber son pardon.

– Relevez-vous, mademoiselle, dit le régent, que l’émotion gagnait ; je ne doute pas de ce que vous m’avez dit ; je vais vous le prouver à l’instant.

Il sonna.

– Qu’un officier se rende sur le champ à la Bastille et m’amène le chevalier de Penhoël, ordonna-t-il. Vous, mademoiselle, veuillez passer dans la pièce voisine ; vous assisterez à l’entretien que je veux avoir avec lui.

Mais tout n’était pas terminé. Josette s’était aperçue que Marthe avait oublié Yvon et Lamoureux.

– Votre Altesse me permettra-t-elle aussi de lui demander une laveur ? dit-elle d’une voix tremblante. »

– Toi ! mon enfant ? demanda Philippe en souriant. Aurais-tu aussi des coupables à sauver ?

– Deux. Oui, monseigneur.

– Deux ! fit le régent en ouvrant les yeux ; quel est leur crime ?

– C’est d’avoir été pour le chevalier de Penhoël deux serviteurs dévoués.

– Et ils sont prisonniers aussi ?

– Depuis ce matin, oui, Votre Altesse.

– Serait-ce par hasard le pauvre Martin ?

– Monseigneur le connaît donc ? demanda Josette avec joie.

– Certes ; mais l’autre, quel est-il ?

– Lamoureux, un ancien brigadier aux mousquetaires de Sa Majesté.

– Et tu t’intéresses à ces braves gens ?

– Moi aussi, monseigneur, fit observer Marthe. Seulement, je n’osais pas vous demander tout à la fois.

– N’en est-il pas un des deux à qui tu t’intéresses plus directement ? demanda Philippe à Josette d’un ton enjoué.

– Je crois que si, monseigneur, répondit la jeune fille en baissant les yeux et en chiffonnant son tablier.

– Serait-ce Martin ?

– Oui, monseigneur.

– Comment nt ! un homme qui a des lunettes bleues ?

– Si Votre Altesse daigne lui faire grâce, Yvon les ôtera, car il n’aura plus besoin de se cacher.

– Ainsi, c’était un déguisement ?

Josette, tremblante, n’osa pas répondre et baissa la tête.

– Attendez mes ordres dans la pièce voisine, dit le régent, qui reprit son sérieux ; j’aviserai.

Il offrit alors la main à Marthe avec une exquise courtoisie, l’accompagna jusqu’à la porte et s’inclina respectueusement.

Resté seul dans son cabinet, Philippe résolut de terminer sur le champ cette affaire, et comme le seul moyen de l'éclaircir était de mettre en présence tous ceux qui y avaient joué un rôle, il donna l'ordre à Dubois d'expédier des courriers au maréchal, au capitaine de Saligny et au baron de Léradec, et de les mander à l'instant au Palais-Royal. Enfin il prescrivit à l'officier de service de ne laisser entrer chez lui ces trois personnages que lorsqu'ils seraient réunis dans son antichambre.

Marthe et Josette, enfermées dans un vaste salon, contemplaient avec une admiration naïve les richesses qui les entouraient. Elles retenaient leur haleine comme si le bruit de leur souffle allait éveiller un écho indiscret ; mais l'espérance se faisait jour au fond de leur cœur. L'accueil qu'elles avaient reçu du régent, la déférence qu'il avait montrée envers Marthe, l'enjouement qu'il avait déployé vis-à-vis de Josette, leur semblaient de bon augure.

Depuis près d'une heure elles étaient là, quand la porte du salon s'ouvrit. Le régent apparut sur le seuil et, toujours avec cette même urbanité qu'il avait montrée, lui tendit la main.

– Venez, mademoiselle de Cordouën, dit-il.

Il la conduisit alors jusqu'à un fauteuil auprès duquel il prit place. Josette se tint debout derrière le siège de Marthe.

La fiancée de Raoul jeta un coup d'œil sur les personnages qui se trouvaient devant elle. Son premier regard fut pour Raoul, qui lui adressa un sourire triste et résigné. Elle aperçut ensuite le baron de Léradec, que la brusque apparition de la jeune fille avait un peu décontenancé. Quant au maréchal de Villeroi et au capitaine de Saligny, elle ne les avait jamais vus, et ne sut ce qu'ils étaient que pendant le cours de ce lit de justice improvisé.

– Messieurs, commença le régent, il m'est revenu d'étranges accusations sur votre compte, et je ne vous ai rassemblés ici que pour les éclaircir. Ainsi, monsieur le maréchal, j'ai appris que feu le chevalier de Penhoël vous avait sauvé la vie pendant le siège de Charleroi. Cela est-il vrai ?

– En effet, monseigneur... babutia le maréchal, que cette question inattendue troubla visiblement ; je crois me rappeler...

– Vous croyez ? dit le régent d'un ton ironique. Ce sont pourtant des choses dont un gentilhomme doit se souvenir. Faut-il que je vous dise dans

quelles circonstances ?

– Votre Altesse va trop loin, répliqua le maréchal avec fierté. Si je n’ai pas voulu m’en souvenir, c’est que le chevalier s’est présenté chez moi de telle sorte qu’il semblait réclamer le paiement d’une créance.

Et quand cela serait, monsieur ? Ne doit-on pas faire honneur à ses engagements ? Vous traitez de créance la lettre de votre sauveur ! Mais savez-vous bien que c’est avec son sang qu’il la écrit, et qu’au besoin c’est avec votre sang que vous auriez dû l’acquitter ? Qu’un instant vous ayez cédé à un accès de mauvaise humeur, j’aurais pu le comprendre ; mais que vous ayez poursuivi de votre mauvais vouloir, pour ne pas dire de votre haine, le fils de celui qui avait fait pour vous le sacrifice de sa vie, voilà ce que je ne saurais pas m’expliquer.

– Comment ! s’écria le maréchal contenant à peine sa rage, un homme viendra jeter le désordre dans mes salons, provoquera mes invités, et je devrai lui tendre la main !

– Non, si c’est un intrus qui se permet d’en agir ainsi ; mais vous auriez dû songer que le chevalier était jeune, qu’il arrivait de Bretagne et qu’en somme vous étiez son obligé. Loin de là, vous l’avez honteusement éconduit, et lorsque bravement, face à face, il s’est rencontré, l’épée à la main, avec votre neveu, vous avez sollicité de la complaisance du roi une lettre de cachet ! C’est ce que j’appelle un abus de pouvoir, monsieur le maréchal, et, moi régna, voilà ce que je ne souffrirai pas 1

Le ton sur lequel s’exprimait le régent fit comprendre au maréchal qu’il n’admettait pas de réplique. Furieux de se voir ainsi maltraité devant Raoul, il dévorait cependant le sanglant affront fait à sa vanité.

– Quant à vous, capitaine de Saligny, je sais que vous êtes resté étranger à toutes ces persécutions dont a été victime le chevalier de Penhoël. Je ne vous reproche qu’une seule chose : c’est de vous être fait complice d’un homme que je suis honteux de voir figurer dans les rangs de la noblesse.

– Moi ? fit le capitaine étonné.

– Oui, capitaine. Ce baron de Léradec, après avoir, pendant trois ans, sous un prétexte menteur, séquestré honteusement une jeune fille dont le crime était d’en aimer un autre, a eu recours à l’assassinat pour se débarrasser d’un rival préféré.

Le capitaine de Saligny s'éloignait avec horreur à mesure que tombaient de la bouche du régent ces paroles accusatrices.

– On a abusé Votre Altesse par de faux rapports, dit le baron de Léradec, et je jure.

– Silence ! ordonna le régent en foudroyant de son mépris celui qu'il accusait. Qu'avez-vous à répondre à cet écrit que vous avez signé ?

– Monseigneur, cet écrit est sans valeur : on me l'a arraché par la force.

– Nierez-vous encore lorsque vous dirai que Josette vous a vu au cabaret de l'*Arbre-Sec* buvant avec vos spadassins ?

– C'est un odieux mensonge ! s'écria le baron livide de terreur

– Nierez-vous encore, poursuivit le régent indigné, quand je vous dirai que c'est moi que le hasard a conduit sur l'arène sanglante où se débattait votre victime ; moi qui vous ai vu fuir, suivi de vos dignes acolytes ? Ah ! vous ne vous attendiez pas à ce terrible témoignage !

Vaincu par l'évidence, le baron courbait la tête.

– Et comme l'assassinat ne vous a pas réussi, vous avez eu recours à la délation. C'est alors que vous vous êtes adressé, pour servir votre haine, au capitaine de Saligny, dont vous avez habilement exploité l'amour-propre. Votre haine inassouvie demandait des victimes. Il n'a pas tenu à vous que vous n'en comptiez quatre sur le chemin sanglant que votre lâcheté parcourait avec acharnement. Mais enfin le jour s'est fait. De Mlle de Cordouën et du chevalier de Penhoël dépend le sort qui vous est réservé. Qu'ils se prononcent !

– Si le baron de Léradec, était digne du nom qu'il porte, dit Raoul d'une voix ferme, à nul autre qu'à moi je ne confierais le soin de ma vengeance ; mais contre les infâmes un gentilhomme n'a d'autres armes que le mépris.

– Et vous, mademoiselle de Cordouën ? demanda le régent.

– M oi ! dit Marthe en se jetant aux genoux du régent dont elle baisa la main, j'ai trop souffert pour ne pas compatir aux souffrances, et je pardonne.

– Fort bien ! Mais moi, reprit le régent, qui me crois bon juge en matière d'honneur, je déclare déchu de ses titres de noblesse le baron de Léradec, ici présent. J'ordonne qu'il sera reconduit dans ses terres sous bonne escorte, et

je lui fais défense d'en sortir jamais. Tu entends, Dubois ? Veille à l'exécution de ma volonté !

Le régent fit un signe, et le baron de Léradec fut remis entre les mains d'un officier qui le fit monter en carrosse entre deux gendarmes.

– Maintenant, monsieur le chevalier, à chacun selon ses œuvres ! Vous avez été coupable d'un crime auquel, je le sais, on attache peu d'importance, mais qui n'en constitue pas moins un acte de rébellion flagrante contre les lois fondamentales de l'État.

En entendant ces paroles sévères, Marthe pâlit tout à coup, et l'espoir qui la soutenait jusqu'alors fit place aux plus cruelles angoisses.

– Vous voyez ce qu'il en coûte, chevalier, pour ne pas obéir à ces lois, reprit le régent. Réduit à vous cacher sous un nom supposé, vous n'avez pas même osé recourir, pour vous protéger contre vos ennemis, à notre bienveillante justice. Tout ce passé que j'évoque en ce moment, vous l'avez heureusement racheté de façon à vous concilier nos sympathies, et même à vous attirer les remerciements de toute la France.

A ces mots, le maréchal, le capitaine de Saligny, Marthe elle-même relevèrent curieusement la tête.

– Je désire, continua le régent, que ce que je vais vous confier, messieurs, ne sorte pas du cercle restreint dans lequel je divulgue un secret d'État. Je ne l'aurais pas révélé, si je ne tenais à réhabiliter hautement le chevalier de Penhoël devant ceux qui auraient quelque raison d'accuser mon indulgence. C'est à lui que nous devons la continuation des bons rapports existant entre la France et l'Espagne ; c'est lui qui a déjoué les tentatives de l'Angleterre auprès du cardinal Alberoni. J'avais offert comme récompense au chevalier telle faveur qu'il solliciterait ; il n'en a demandé aucune. Mais grâce à Dieu, la France n'est pas insolvable. En conséquence, moi, Philippe d'Orléans, régent de France, je nomme, à dater de ce jour 29 mai 1717, le chevalier Raoul de Penhoël capitaine de vaisseau de S.M. Louis XV, ordonne que le brevet lui en sera expédié sur l'heure et d'urgence. J'ai dit.

Raoul et Marthe tombèrent aux pieds du régent, qui les releva avec bonté.

– Enfin ! s'écria le baron de Saligny en s'approchant du chevalier, enfin, je puis vous serrer la main, capitaine.

Seul, drapé dans sa vaniteuse dignité, le maréchal demeura impassible.

Le régent parvint à se soustraire aux témoignages de reconnaissance dont l'accablaient ceux qu'il venait d'arracher enfin à tout un passé de larmes et d'angoisses.

Yvon et Lamoureux furent mis en liberté le lendemain.

Trois mois après, le mariage de Marthe et de Raoul fut célébré. Le régent voulut signer au contrat et constitua à M^{lle} de Cordouën une dot de deux cent mille livres, érigeant en vicomte la terre de Penhoël.

Le même jour, Yvon épousa Josette.

Raoul obtint l'autorisation d'aller passer un an dans ses terres où il emmena Jérôme, Lamoureux et Camaret.

Lamoureux fut élevé à la dignité de sommelier, pour laquelle il avait un goût infiniment plus prononcé que pour celle de geôlier. Chose incompréhensible ! dès qu'il eut les clés de la cave, Lamoureux renonça à boire.

Le château de Penhoël fut réparé. Marthe et Raoul y savouraient les délices de leur lune de miel, lorsqu'ils reçurent la nouvelle de la mort du baron de Léradec. Avant de mourir, il avait écrit à Marthe une lettre dans laquelle il sollicitait son pardon et la suppliait d'accepter sa fortune à titre de restitution.

Jean Talec a prospéré. Il est devenu le plus riche marchand de fourrage de la contrée.

Du haut de son château rajeuni, le vicomte de Penhoël contemple silencieusement la mer ; sa jeune femme s'appuie doucement sur son épaule.

– Hier la tempête, dit Raoul ; aujourd'hui le calme : c'est l'image de notre vie.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ATELIER DE RELIURE

COTE : 92 1895

OUVRAGE RESTAURÉ LE : 28 juin 1946

RELIÉ LE : _____



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Capitaine Belle-Humeur, par Paul Saunière

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6528279h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Assemblage de deux fortes poulies à doubles réas, et d'un fort garant ou corde passant successivement dans ces réas.

Table des matières

1. Page de titre
2. LE CAPITAINE BELLE-HUMEUR
 1. PREMIÈRE PARTIE - DÉBUTS A LA COUR
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 15. Chapitre XV
 16. Chapitre XVI
 17. Chapitre XVII
 2. DEUXIÈME PARTIE - LES CONTREBANDIERS
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX

10. Chapitre X
11. Chapitre XI
12. Chapitre XII
13. Chapitre XIII
14. Chapitre XIV
15. Chapitre XV

3. TROISIÈME PARTIE - LE LIT DE JUSTICE

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III
4. Chapitre IV
5. Chapitre V
6. Chapitre VI
7. Chapitre VII
8. Chapitre VIII
9. Chapitre IX
10. Chapitre X
11. Chapitre XI
12. Chapitre XII
13. Chapitre XIII
14. Chapitre XIV
15. Chapitre XV

3. Notes

4. À propos de cette édition numérique